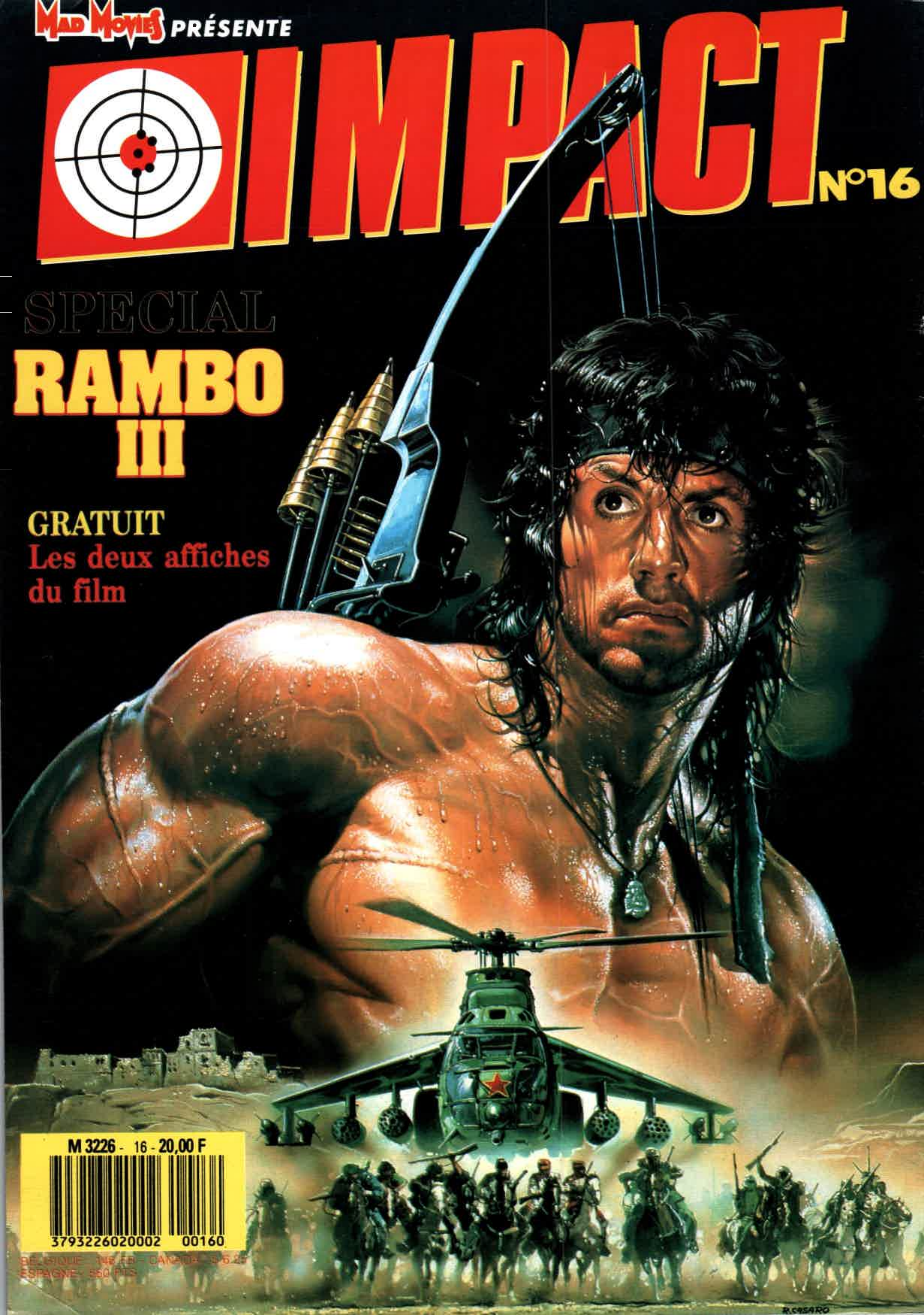

55
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
FREDDY IV
PHANTASM II
THE BLOB
CHINESE
GHOST
STORY
Qui veut la peau de
ROGER RABBIT
M 2016 - 55 - 20,00 F
3792016020000 00550
CANADA $: 5,75 - BELGIQUE : 146 FB -
SUISSE : 6,50 F - ESPAGNE : 500 PTS


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°16
SPECIAL
RAMBO
III
GRATUIT
Les deux affiches
du film
M 3226 - 16 - 20,00 F
3793226020002 00160

Redaction, Administration: 4 rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/Directeur de la publication**: Jean-Pierre Putters. **MAD MOVIES Ciné Fantastique n°54. Rédacteur en chef**: Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction**: Bernard Achour. **Coordination**: Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Bernard Achour, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration**: Marcel Burel, **Philippe** Calvet, Betty Chappe, Alain Charlot, Jean-Marc Deschamps, Laurent Duvault. **Corespondants**: Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette**: Jean Pierre Putters.
REMERCIEMENTS : J.-M. Bertrand, Daniel Bouteiller, Véronique Bourez, Laurence Bressan, Barbara Burgevin, Canal +, Capital Cinéma, Isabelle Carrière, Terence Chang, La Cinq, Columbia, Héléna Correia, Thierry Defait, Sophie Delaroche, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Eurogroup, Joelle François, Dominique Galopin, Bill George, Claude Giroux, Sylvie Jos, Carole Lacorre, M. Mougeot, Hélène Oswal, Marie-Cécile Ribault, André-Paul Ricci, Robert Schlokoff, Laurence Vandamme, Jean-Jacques Vannier, Vestron, Jean-Pierre Vincent, Warner, Bruno Weber..
Photocomposition/Montage: Samat. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 90 000 exemplaires. **Dépôt légal**: Septembre 88. Parait tous les deux mois. Commission paritaire: n° 59956. N° ISSN: 0338-6791.

un remerciement tout particulier à Jean-Pierre FERTE, qui a dessiné l'affiche de notre Festival Super 8 reproduite en page 67.



SOMMAIRE

ACTUALITES

RETROSPECTIVE

RUBRIQUES


FRIGHT NIGHT II


QUI VEUT LA PEAU DE ROGER RABBIT

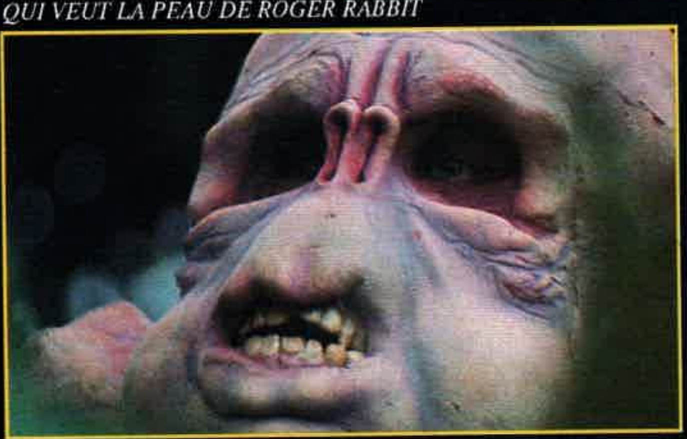

BAD TASTE

Photo de couverture : Roger RABBIT et Robert ZEMECKIS, le réalisateur du film.

NOTULES LUNAIRES

Après son **Bloody Bird** d'excellente mémoire, Michèle Soavi réaliserait **Demons 3 : Demons Cathedral** dont l'action, située au Moyen-Age, remonterait aux origines des bestioles qui ont envahi les deux premiers épisodes. Puisque Soavi déclare vouloir en faire un **Evil Dead 3** avant la lettre, on attend la confirmation avec curiosité.

La nouvelle la plus alléchante du bimestre : quand il en aura fini avec **Valmont**, le grand Milos Forman s'attaquera à l'adaptation de **Misery**, un roman de Stephen King encore inédit chez nous où une vieille dame séquestre un écrivain à succès pour l'obliger à écrire la suite de son dernier livre. Là on n'attend plus, on trépigne.

Le 24e Festival Sygma de Bordeaux présentera, du 9 au 13 novembre 88, un programme volontiers percutant puisqu'il va s'agir du palmarès des dix films les plus violents de l'histoire duc cinéma. La sélection s'est effectuée d'après une enquête menée auprès de plusieurs centaines de professionnels de la presse et du monde des arts. Et le vendredi 11 novembre, au sein (galbé) de ce Festival, ce sera la Nuit du Super 8 Fantastique avec un choix des meilleurs films du Festival de **Mad Movies**. Il vous faudrait franchement une bonne raison pour avoir envie de rater ça... Tout renseignement à Sygma Cinéma (1) 40.34.04.01

Les zombies ne mourront jamais. Une jeune femme et ses deux enfants vivent un cauchemar. Ils doivent échapper à des morts-vivants issus d'expériences biologiques de l'armée ! Aucune autre indication sur ce **The Base** écrit et dirigé par Richard Parks et Richard Smith.

Si vous êtes dans le coin, le cinéma «Sophir 3», à Hirson, organise le samedi 8 octobre à 21 heures sa 7e Nuit du Cinéma Fantastique (et même si vous n'êtes pas dans le coin, il l'organise quand même, qu'il nous dit...). Au programme : la trilogie des morts-vivants de George Romero. Pour les friands de plus amples détails, Hirson ça se situe dans l'Aisne (à deux pas de la frontière belge. Attention au trafic de zombies !).



Décidément, les Américains sont obsédés par le génocide indien. Le **Demon Warrior** de Frank Patterson plonge d'abord en pleine conquête de l'Ouest. Un shaman ensorcèle la terre où une famille s'installe. Rejeté, le démon est condamné à apparaître régulièrement. Trois générations après, le descendant du colon accompagné de sa girl friend et de trois amis ne tiennent pas compte des avertissements et s'installent dans le coin. Le démon indien passe à l'offensive. Un départ original pour le shéma type du psycho-killer.

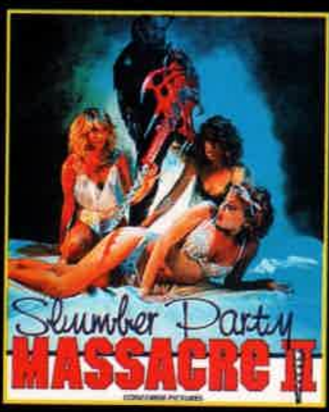


EDITORIAL

Dans la grande tourmente actuelle des entrées en salles qui chutent et des revues de cinéma qui connaissent les plus grandes difficultés (**Première** aurait perdu plus de 100.000 lecteurs en un an et, côté presse télévisée, **Télé 7 jours** en aurait carrément perdu plus d'un million !), **Mad Movies** navigue de son mieux et même, contre toute logique, augmente progressivement son lectorat. Comprenne qui peut.
Tenez, autrefois, quand j'étais invité quelque part et que j'avouais travailler à **Mad** et **Impact**, il se faisait toujours un silence poli que je rompais traditionnellement par un «et vous, mon vieux, vous êtes dans quoi ?» subrepticement salvateur. Eh bien maintenant les choses ont changé et lorsque je décline mon identité et le nom des revues, tout le monde se précipite pour trinquer, le paquet de cigarettes à la main et le sourire aux lèvres : «Ah cher ami, c'est donc bien vrai, vous existez ? Quel bonheur de vous approcher; chez moi tout le monde vous lit: mon fils, ma femme, la bonne, ma maîtresse, mon chien, le poisson rouge... Mais comment faites-vous, pour faire ça, vous êtes plusieurs, c'est pas possible ?» Bref c'est l'euphorie totale et personne n'oserait plus me dire «Mes respects à Madame Movies» en me souhaitant bonsoir.
Signe évident que si la conjoncture ne s'avère pas toujours souriante, au moins l'équipe de **Mad Movies** ne se laisse pas impressionner. Bien au contraire nous tentons toujours d'enrichir la revue. De la rendre à la fois distractive et pertinente sans renier une seule seconde notre propre identité et sans

Ciné Zine Zone sort enfin de sa léthargie pour deux numéros croustillants. Fanzine d'élite, il offre pour son numéro 31 un dossier sur les docteurs fous au cinéma à l'occasion de la sortie des **Prédateurs de la Nuit**. Deux entretiens : Jess Franco et le facétieux réalisateur de westerns italiens Anthony Ascoot. Au menu du 32 : un dossier hardcore fantastique avec un entretien chaud (Gérard Damiano), une évocation de la prostitution au cinéma plus les portraits de stars du X. 35 francs l'exemplaire. Et c'est Pierre Charles qui encaisse au 16 avenue Emile Zola 94100 Saint-Maur.

Roger Corman est toujours actif. Le voilà qui donne une séquelle au **Slumber Party Massacre** d'Amy Jones. C'est toujours une femme, Deborah Brock, qui est aux commandes. Les adolescentes ont ici fort à faire avec la réincarnation d'un hard-rockeur psychopathe. Entre deux chansons (sic !), le tueur exécute les filles à l'aide d'une splendide guitare électrique qui se termine en perceuse ! D'après la production, **Slumber Party Massacre II** mêle **Les Griffes de la Nuit** et **Le Rock du Bagne** avec Elvis Presley !



Laurel Entertainment, l'ancienne boite de George A. Romero, annonce des résultats tristounets qu'elle met sur le compte de la grève des scénaristes. Elle espère cependant se refaire une santé en entamant sous peu le tournage de **Pet Sematary**. L'ouvrage de Stephen King (en France **Simetierre**) ne sera pas mis en scène par Romero, comme prévu initialement, mais par Mary Lambert (**Siesta**). King qui a écrit le scénario sera aux premières loges car le tournage s'effectuera à Bangor dans l'état du Maine, où il réside.

TECHNIQUE DU SCENARIO

jamais tenir pour acquises ni la structure du journal ni la fidélité de nos lecteurs.
Sans doute restons-nous proches de vous tout simplement parce que vous nous écrivez beaucoup et que nous prenons la peine de vous lire et d'écouter vos doléances sans penser que c'est nous qui avons raison et que votre rôle doit se limiter à la soumission béate ou à l'admiration stérile. En fait, cette revue, nous la vivons ensemble et nous comptons bien que cela fonctionnera le plus longtemps possible.
Justement, sur cette voie de l'échange et de la participation, vous savez que nous organisons cette année encore notre Festival du Super 8 Fantastique. Voilà plus que jamais l'occasion de nous aider, de rencontrer l'équipe de **Mad Movies** et de vous rencontrer entre lecteurs, tout en épaulant de jeunes réalisateurs et en leur permettant de se mieux faire connaître. En effet, il ne faut pas oublier que ce Festival s'étend en province, prête des œuvres à d'autres festivals, s'exporte à l'étranger, aide à diffuser certains films à la télévision et incite purement et simplement à la création. Il reflète exactement la mouvance d'une nouvelle génération de cinéastes, car il est indéniable qu'un petit nombre de ces réalisateurs deviendront demain de vrais professionnels. Quand on voit la maîtrise de certaines œuvres sélectionnées pour cette année, on s'étonne même que le pas ne soit pas encore franchi. Allez donc me rejoindre en page 65 pour le programme le plus prestigieux que nous vous ayons jamais proposé et passez tous nous voir le 1er octobre prochain. Vous pouvez y aller, le Théâtre de Paris est suffisamment vaste.
En attendant, bonne rentrée à tous avec ce numéro tout neuf qui vous donne déjà un avant-goût de ce que seront l'automne et l'hiver 88. Appétissant, non? En fait, ça valait le coup de revenir de vacances pour nous retrouver. Bon courage quand même et à bientôt.

Jean-Pierre PUTTERS

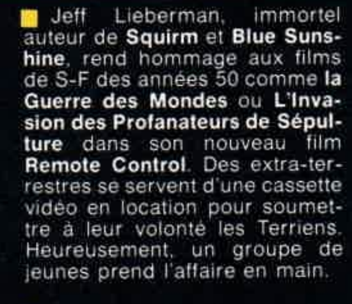


Certains producteurs ne sont vraiment plus à la page. Surtout ceux de **Empire of Ash III**, une réalisation de Llyod Simandl et John Eyres largement inspirée par **MadMax 2**. Tout ceci se déroule dans un futur proche. La terre est décimée par un virus particulièrement nocif et les survivants sont rares. Des seigneurs de la guerre sèment la panique, surtout le tyrannique Baalca... Avec Melanie Kilgour, James Stevens et Frank Wilson.

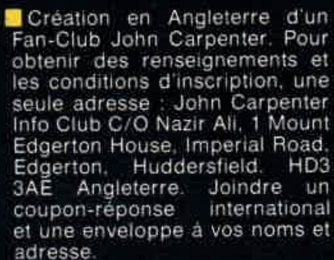
Chez Lorimar, une comédie fantastique, **Second Sight**, de Joel Zwick avec John Larroquette, Bronson Pinchot, Stuart Pankin et la charmante Bess Armstrong. Une agence de détectives privés dispose d'un allié inattendu, un esprit plus farceur que frappeur qui se manifeste dans le corps d'un des associés et aide l'équipe à résoudre tous les mystères.

▼





Jeff Lieberman, immortel auteur de **Squirm** et **Blue Sunshine**, rend hommage aux films de S-F des années 50 comme **la Guerre des Mondes** ou **L'Invasion des Profanateurs de Sépulture** dans son nouveau film **Remote Control**. Des extra-terrestres se servent d'une cassette vidéo en location pour soumettre à leur volonté les Terriens. Heureusement, un groupe de jeunes prend l'affaire en main.



Création en Angleterre d'un Fan-Club John Carpenter. Pour obtenir des renseignements et les conditions d'inscription, une seule adresse : John Carpenter Info Club C/O Nazir Ali, 1 Mount Edgerton House, Imperial Road, Edgerton, Huddersfield. HD3 3AE Angleterre. Joindre un coupon-réponse international et une enveloppe à vos noms et adresse.

Un film à sketches, voilà qui n'est plus si commun. C'est John Sheppard qui a écrit les 4 histoires qui composent **Mania** :
- **The Intruder** (Réal. David M. Robertson) Un homme allergique aux chiens voit un beau jour sa femme rentrer à la maison avec un molosse. Mais elle n'aurait jamais dû les laisser seuls tous les deux...
- **See no Evil** (Réal. John Sheppard) Le témoin d'un meurtre atroce, pour éviter les ennuis, ne prévient pas la police. Mais il a été repéré par le tueur et ça, il ne le sait pas.
- **The Good Samaritain** (Réal. Paul Lynch) Après avoir sauvé une jeune femme des griffes d'un violeur, Dan Weston devient la cible de l'agresseur.
- **Have a nice Day** (Réal. Paul Lynch) Une femme reçoit un appel téléphonique d'un homme qui vient de kidnapper sa fille et la soumet à un odieux chantage...

Le producteur allemand Dieter Geissler vient de proposer à la Warner Bros son nouveau projet : **The Neverending Story Part Two**, la suite du sympathique **Histoire sans Fin**.

A cause du film de Ivan Reitman avec Arnold Schwarzenegger et Danny de Vito nommé **Twins**, David Cronenberg a dû changer le titre de son nouveau film **Twins** en **Dead Ringers**.

HELL COMES TO FROGTOWN





Encore un projet branque à l'actif des américains, **Hell Comes to Frogtown** de Donald G. Jackson. La terre est une nouvelle fois ravagée par un cataclysme nucléaire. Les quelques survivants doivent cohabiter avec une race de mutants, les hommes-crapauds ou grenouilles pour les canons de beauté. Le seul espoir de l'humanité, le valeureux Sam Hell (d'où le calembour du titre) délivre la belle Sandahl Bergman (remplaçant Sybill Danning prévue au départ) du harem des batraciens géants! «C'est **Mad Max 2** qui rencontre **La Planète des Singes**» annonce fièrement Jackson, mis à la tête d'un budget de 1 million de $. Le style du film: à la limite du western italien et des productions niponnes vouées aux samourais. Evidemment, **Hell Comes to Frogtown** est surtout destiné à la clientèle vidéo. C'est le maquilleur Steve Wang qui s'est chargé du look des mutants. Il a porté surtout son attention sur le commandant Toty. Yeux globuleux, petites poches d'air se compressant régulièrement... la gamme d'expressions est très variée. D'ici quelques mois dans votre vidéo-club. Donald G. Jackson (**Rollerblade Warriors**) espère une suite intitulée **Frog Wars**. Le départ d'une longue série?

IT LIVED ON HUMAN BLOOD

EVIL GRAVE

■ Jonathon Mados a l'aspect d'un jeune homme, mais en fait il a 666 ans (comme Tonton Mad d'ailleurs). Pour rester éternel, il a besoin de renaître régulièrement. Il injecte son sang à une femme enceinte qui voit bientôt son corps se déformer horriblement. L'accouchement sera particulièrement affreux et la femme mise en morceaux pour donner naissance au nouveau Jonathon. Ainsi commence **Evil Grave** réalisé par Robert Bauer pour le producteur britannique Lindsay Shonteff.

■ **Star Wars IV** oui ou non ? Des particuliers viennent d'avoir une idée particulièrement sympa : celle d'acheter une page dans **Variety** (revue corporative U.S.) pour demander à George Lucas de mettre en chantier le 4e épisode de **La Guerre des Etoiles**. La souscription coûte 230 F et tout le monde peut participer, d'autant qu'un tirage au sort parmi les souscripteurs (qui se fera en «live» au Festival du Super 8) permettra de gagner quelques collectibles du plus vital intérêt. Demandes de renseignements ou souscriptions sont à adresser à Association Le Cinquième Fleuve, BP 91, 60501 Chantilly Cedex.

■ La suite attendue de **The Gate/La Fissure** s'intitule **The Gate 2 : Trespassers**, toujours mis en scène par Tibor Takacs sur un scénario de Bruce Wagne (auteur de **Nightmare on Elm Street 3**), des effets spéciaux de Randall William Cook (qui a travaillé sur le N° 1) et des maquillages de Craig Reardon. L'histoire voit une famille s'installer dans la maison maudite. Harry, rescapé de l'épisode précédent, surveille et s'inquiète lorsque les nouveaux propriétaires se mettent à creuser une piscine à l'endroit où était la faille menant à l'Enfer. A peine est-elle terminée que le père est aspiré sous terre et revient possédé par le Démon. Terry voit son voisin assassiner sa femme et ses enfants, les jeter dans la piscine d'où ils ressortent possédés à leur tour, et ça n'est que le début... prometteur.

LE BON BERGER



DOCTEUR HACKENSTEIN

Activité fébrile pour Howard Berger à la suite de **Creepshow II** et **Evil Dead II**. Depuis, il s'est attelé aux effets spéciaux de **976-Evil, Childsplay** et **Freddy IV** sous la direction de Kevin Yagher. Directement après, Howard Berger fonde son propre atelier avec deux collègues du métier, Robert Kurtzman et Greg Nicotero. Ils bossent immédiatement sur **Night Crew**, première mise en scène de Scott Segal, scénariste d'**Evil Dead II**. Puis arrive **Docteur Hackenstein**, folle comédie d'horreur avec Anne Ramsey (la marâtre de **Balance Maman hors du Train**). Un titre voué au culte d'après Berger. «C'est drôle, effrayant, sexy et sanglant». Vient ensuite **Nigthwish**, une combinaison d'horreur, de fantastique et de science-fiction où il est question d'une femme sangsue, d'un type bouffé par des aliens qui le remplacent par un automate. Plus récemment encore, Howard Berger et ses compères ont attaqué le tournage de **Horror Show**, le prochain Sean Cunningham (**Vendredi 13, House**), **Phantasm II** et **Deep 6**, un film à monstres une fois encore. Suite à plusieurs années d'assistanat, Howard Berger peut maintenant prétendre à l'indépendance.

■ Richard Marks va réaliser un film au titre explicite **The Dead eat the Living** (**Les Morts mangent les Vivants**) avec Mabel King et Eli Rich. Que ça serait un film de zombies, que ça ne nous étonnerait pas outre mesure.



■ Le petit Tommy aime le sang et son grand-père prépare son initiation au satanisme pour la nuit de **Noël**. Rien que de très normal jusque là. Par ailleurs, la ville est victime d'une série de meurtres atroces commis par un tueur masqué... Les deux événements seraient-ils liés, je vous le demande ? Ne répondez pas tous à la fois... Attendez d'avoir vu **Death Mask** de Jag Mundhra avec Greg C. Scott, Katina Garner...

■ Fred Olen Ray... cidive avec l'opportuniste **Beverly Hills Vampire** sur un scénario de Ernest D. Farino. On y retrouvera avec plaisir Britt Ekland en tête d'affiche et les complices habituels Robert Quarry et Michelle Bauer. Un nouveau style de Gore : le Gore en saignant !

■ Dans la tradition de **Délivrance**, voici **Backwoods** de Dean Crow avec Christina Noonan et Jack O'Hara. Deux campeurs traversent une région montagneuse où vit un fermier, Eben (qui n'est pas de bois !) et son fils William, fou et dépravé. Le «survival» dans toute sa splendeur.

■ AVIS AUX MAQUILLEURS AMATEURS : Christopher Tucker, le maquilleur de **Elephant Man**, de **La Compagnie des Loups** et de pas mal d'autres, nous a fait savoir qu'il acceptait de mettre son talent et son expérience au service des débutants. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un cours, mais plutôt d'un atelier où il vous aidera à résoudre vos problèmes. Ce stage s'adresse donc aux personnes possédant de bonnes bases techniques et s'exprimant dans un anglais correct. Si vous êtes cette personne, faites parvenir à la rédaction de **Mad Movies** un courrier adressé à l'attention de Christopher Tucker dans lequel vous vous présenterez : quelques exemplaires de vos travaux seront les bienvenus. Nous ferons suivre à l'intéressé. Good luck !

Le Festival du Film Fantastique de Munich commence à faire partie de l'équipe des «grands». Il se déroulera du 2 au 6 novembre; cinq jours pleins de films inédits, à commencer par **Beetlejuice** qui fera l'ouverture. Invité d'honneur espéré : John Carpenter qui présentera son nouveau film **They Live**.

James Bond en dessin animé ? C'est ce que propose S.P.E.C.T.R.E. Corporation qui possède les droits du nom **SPECTRE** et du personnage d'Ernst Stavros Blofeld, et nie à Broccoli le droit de les utiliser dans les films de Bond. Ils cherchent une compagnie aux reins suffisamment solides pour financer une nouvelle version de **Thunderball/Operation Tonnerre** en animation.

Paul Naschy vient de terminer El Aullido Del Diablo. Après une longue carrière dévouée au Fantastique, l'acteur/réalisateur espagnol incarne ici une bonne partie des grands monstres de l'Universal. Au générique de ce film/hommage: Caroline Munro et Howard Vernon.

Convaincu d'avoir eu l'idée du siècle, un dénommé T. Cooperman vient d'acheter une demi-page dans un journal américain afin de trouver un producteur sérieux. Initiative intéressante apparemment sinon que son histoire, dont il publie quelques extraits, est un repompage de **JAWS** et de dizaines d'autres histoires d'agression animale. Le titre en est **Saltwater Croc**, avec en vedette un crocodile géant accidentellement lâché dans un marais. Le plus drôle de l'affaire, c'est que dans le texte de présentation le gars justifie sa démarche en prétendant qu'on a cherché à lui piquer son histoire. En tout cas, ca n'est pas nous....

Au chapitre changement de titres **Juvenatrix**, passé au marché du film de Cannes cette année, devient **The Rejuvenator**.

Michaël Douglas vient de signer un contrat de production de trois ans avec la Columbia; il pourrait tenir le rôle principal dans quelques uns des films. Mais pas dans le premier projet, un film de S-F au budget de 18 millions de $ intitulé **Srat**, qui pourrait sortir pour Noël 89

ZINOSCOPE

GOREZILLA. Fanzine italien privilégiant le gore comme son titre l'indique. Au sommaire du N° 0: les réalisateurs de série B., Opera, Herschell Gordon Lewis, etc. 16 pages 1/2 format. 2300 lires (port inclus) par mandat-international à Max Della Mora, Piazza Tripoli, 7, 20146 Milan, Italie.
UNITES FORCES parle de musique (trash, speed, noise metal et tous ces trucs qui font beaucoup de bruit). Dans le N° 2: interview de groupes, calendrier des concerts et infos diverses. 10 F (+ 7,20 F en timbres) les 48 pages. Thierry Guiard, 15, rue Vic. Sardou, 78210 St-Cyr l'Ecole.
JUDGE DREDD GAZETTER. Premier numéro consacré aux pérégrinations bédéistes de Juge Dredd. C'est 9 F (port compris et on peut payer en timbres) pour 8 pages. Olivier Le Fustec, 70, bd Cleunay, 35000 Rennes.
DARKNESS sort sont sixième numéro. Mini-dossier sur les trucages de la pub, critiques de films, plus un sujet assez malsain sur le gore au quotidien, etc. Notons dans ce numéro un appel à d'éventuels collaborateurs. 12 F les 36 pages. Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux.
666 N° 2. Nouvelles, bandes dessinées, astrologie et ésotérisme. 48 pages 1/2 format. 15 F par chèque, à l'ordre de Médéa Artistique et Graphique (hé, hé!) et on commande à Jean-Marc Faure, 10, rue Jean-Baptiste Baudin, 21000 Dijon.
FUN NEWS N° 1. 16 pages 1/4 de format pour ce mini-zine puis photocopié. Critiques de films, de jeux vidéo, de livres, etc. Hélas pas de prix et pas d'adresse, cherchez dans les boîtes et vos librairies de cinéma habituelles, mais tout au fond, alors, vu le format.
THE COMICS REPORTS. est en même temps un zine informatif et un bulletin de vente par correspondance de comics. Indispensable pour les amateurs. Il est envoyé gratuitement sur demande à «Dangereuses Visions», 81, rue de la Monnaie, 59800 Lille. Dernier paru: le N° 6; demandez-leur DES RENSEIGNEMENTS!
NO FUN N° 6. Pour son premier anniversaire, **No Fun** arbore une couverture couleurs et 60 pages d'infos bien décapantes. Au sommaire: Eastwood, Ridley Scott, Harrison Ford, etc. et plein d'humour. 15 F à Philippe Ortoli, 66, rue Brochier, 13005 Marseille.
GARGOUILLE N° 2. Des dessins, quelques critiques et un dossier Carpenter de deux pages 1/2(ça va les gars, les vacances?). 1 F (+ 3,70 port) les 12 pages à Philippe Pellé, 46, rue Charles Frigaux, 60700 Pont Ste Maxence.
DRIVE'IN N° 4: Harrison Ford, Dario Argento, Festival du Rex. Bien écrit et consistant vu son prix. 10 F (+ port?) à Drive'In, 2, rue Pau Casals, 66330 Cabestany.
DARK STAR. fanzine italien. Dans le N° 0: The Thing, de Carpenter et dossier et entretien avec Dario Argento. A commander à Giorgio Cianfanelli, Via Calpurnio Pisone, N° 1, 00175 Rome, Italie. 5000 lires (environ 24 F) par mandat-international (Port compris).



EL AULLIDO DEL DIABLO

MYSFEST 88

Il y a deux raisons de se rendre en été à Cattolica, cité balnéaire située au beau milieu du mollet de la «botte» italienne: les lasagnes dominicales de la Mamma Ferretti à l'hôtel Major, et le **Mysfest** organisé depuis maintenant neuf ans par la délicieuse Irène Bignardi. Placée comme toujours sous le signe du mystère et de l'étrange, l'édition 88 a donc présenté une quarantaine de courts et longs métrages, avec en particulier le superbe **Track 29** de Nicholas Roeg (Prix d'Interprétation mille fois mérité à Thérésa Russell), le très bien écrit **Call Me** de Sollace Mitchell (Prix du Scénario), l'étonnant **Just Ask for Diamonds** bizarrement écarté du palmarès, et l'efficace **Mamba** qui a provoqué bon nombre de sursauts. Ajoutons à cela une rétrospective consacrée à la femme dans le cinéma policier, une sélection des meilleurs épisodes de **La Quatrième Dimension**, les prestations remarquées de Davide Magnani, Alessandra del Prete et Paolo Tonti, une ambiance particulièrement conviviale, et on comprendra que **Mad Movies** prépare dès aujourd'hui ses valises pour le **Mysfest 89**.
Bernard ACHOUR



Révision générale : on connaissait déjà **Terminator, Reanimator, Reincarnator** (en fait, **Dracula contre Frankenstein** en vidéo !), **R.O.T.O.R., Trepanator, Ator et Consorts**... Encore plus fort, voici venor (pardon, venir) **Alienator** de Fred Olen Ray avec John Phillip Law, Ross Hagen, Robert Quarry.

On connaît l'intérêt de Dario Argento pour l'architecture et les demeures mystérieuses. **The Church/l'Eglise** est le titre du film qu'il produit et qui sera mis en images par Michele Soavi (**Bloody Bird**).

Doté d'un budget confortable (25 millions de $) **Ghostbusters 2** va être tourné par Harold Ramis cet automne. On y retrouvera Bill Murray et Dan Aykroyd.

Paul Maslansky, producteur de **Police Academy**, va co-produire avec Sovexport une nouvelle version de **l'Ile Mystérieuse** de Jules Verne. Le tournage débute au printemps prochain en Union Soviétique.

Rutger Hauer et Joan Chen sont les vedettes de **Salute of the Jugger** écrit et réalisé par David Peoples (co-auteur de **Blade Runner**). C'est un film d'action sur des gladiateurs dans un monde post-apocalypse tourné cet été au fin fond de la campagne australienne. S'agira-t-il du premier peplum avec des kangourous ?

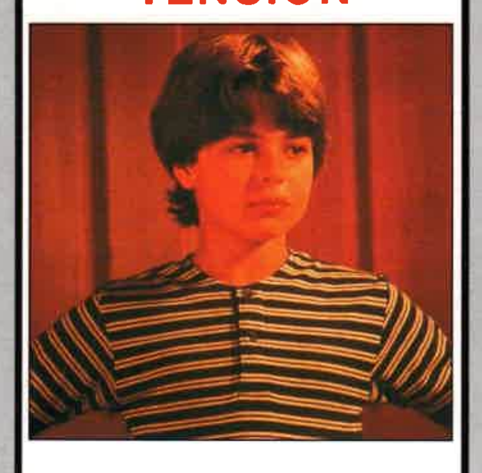
N.B.C./TV va produire une minisérie de 6 heures d'après **Le Tour du Monde en 80 Jours** de Jules Verne. **Around the World in 80 Days** bénéficiera d'une distribution prestigieuse : Pierce Brosnan, Peter Ustinov, Christopher Lee, Roddy Mc Dowall, Robert Morley, Lee Remick, Robert Wagner.

Curfew, réalisé par Gary Winick, interprété par Kyle Richards, Wendell Wellman et John Putch, est un thriller produit par New World. Deux frères accusés du meurtre d'une jeune fille s'échappent de prison afin de se venger des trois personnes qui les ont condamnés. Ainsi commence une nuit de terreur pour la famille Davenport, dont la fille Stephanie tentera de provoquer un conflit entre les agresseurs.



Mad Movies lance une grande campagne : «Laissez-les mourir», elle a pour but de dénoncer l'exploitation à outrance de nos chers mythes. Nous nous intéresserons pour cette fois à Norman Bates qui avait souffert l'insulte suprême dans le téléfilm **Bates Motel** en apparaissant sous forme de cendres. Universal ose nous faire le coup d'un **Psycho 4** qui sera tourné en décembre prochain avec Anthony Perkins bien sûr. Robert Bloch va encore gémir et il risque de ne pas être le seul.
San HELVING

DANGER HAUTE TENSION



Poteaux, lignes à haute tension, générateurs... La caméra explore dans un lent mouvement les coins et les recoins d'une centrale électrique comme si cette dernière recelait un secret. On passe ensuite à l'intérieur d'une maison où un couple s'inquiète du comportement bruyant du voisin. Ils le regardent passer et repasser devant sa fenêtre en gesticulant et pensent à une crise de folie lorsqu'il s'empare d'une hache pour démolir tout son mobilier. La police débarque et découvre le corps de l'homme, mort au milieu d'un chantier pas possible.
On pense à Carpenter dans la façon d'amener l'intrigue et de laisser agir les personnages face à des événements qu'ils ne comprennent pas. Ça ne rate pas. Paul Golding, réalisateur de **Danger Haute Tension**, citera par la suite **Starman** par l'intermédiaire d'un écran de télévision. Hélas, Golding n'a pas le talent d'un Carpenter et, passé ces dix premières minutes prometteuses, **Danger Haute Tension** en voulant appliquer un schéma connu par cœur, perd tout son intérêt ou presque. Le couple qui a assisté à la mort tragique de l'homme devient trio avec l'arrivée d'un enfant, fils de son père, beau- fils de sa belle-mère. Et Golding d'en oublier complètement son thème principal pour s'intéresser aux relations tendues entre les personnages. Le fiston qui accepte mal la présence de sa belle-mère, etc... Par chance, Golding est un bon directeur d'acteurs et ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu un enfant à l'écran sans qu'il crie ou tire la langue comme un vulgaire Goonie. Bref, **Danger Haute Tension** s'achemine tranquillement vers un final dont on connaît le déroulement pour l'avoir vu dans les dix premières minutes et qui consiste en une lutte à mort entre les habitants de la maison et le courant électrique devenu fou furieux. Golding s'offre une scène ridicule au ralenti où le père manque de se faire électrocuter en tombant dans l'eau, amorce un nouveau départ lorsqu'un faisceau de lumière issu d'une télé balaie le visage de l'enfant et boucle mollement son film. A part ça, RAS.

Vincent GUIGNEBERT.

Pulse. 1988. USA. Réal.: Paul Golding. Scén.: Paul Goulding. Dir. Photo.: Peter Lyons Collister. Mus.: Jay Fergusson. Prod.: Patricia Stallone. Int.: Cliff De Young, Roxanne Hart, Joey Lawrence, Charles Tyner. Durée : 1h30. Dist.: Columbia. Sorti le 31 août 1988.

BIG

Qui, dans sa tendre enfance, n'a rêvé un jour ou l'autre d'être un peu plus à la hauteur ? Qui ne s'est pas dit à un moment ou à un autre, durant ses vertes années, qu'il suffirait de quelques centimètres de plus pour pouvoir tout faire ?
Pour le petit Josh, ce souhait devient réalité: d'une façon mystérieuse, par le biais saugrenu d'un jeu de fête foraine, le petit Josh devient grand. Un gamin de 13 ans dans un corps de 30 ans.
Big est une comédie fantastique légère et parfois lyrique, dans la logique de son sujet. Le plus dur, bien sûr, c'est d'accepter ce personnage d'«homme-enfant» qui est le pivot central du film; on n'y croit pas, tout tombe à l'eau. Ici, pas de trucage, la crédibilité repose entièrement sur l'interprétation de l'acteur (Josh est joué par Tom Hanks), sur son talent à faire l'enfant sans infantilisme. Dans **Big**, Tom Hanks n'est finalement pas toujours aidé par les situations dans lesquelles Josh évolue : l'histoire facilite un peu trop l'adaptation du gamin à sa nouvelle vie d'adulte, dans un monde factice de limousines, appartements de luxe et autres cocktails mondains. Certes, c'est amusant, Josh se comporte dans ce cadre comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, tout en tirant avec brio son épingle du jeu, mais le film reste encore dans l'enfantillage et la fin joliment douce-amère n'en garde pas moins un gênant arrière-goût de bonbon acidulé.
Ceci dit, **Big** baigne dans une ambiance assez rare dans le cinéma américain pour être soulignée : loin des personnages fonceurs et venus de nulle part auxquels ce dernier nous a habitués, il nous place ici dans la nostalgie d'un retour en arrière aux couleurs automnales (voir l'esthétique mordorée de la scène finale). Le grand bond en avant du personnage principal amène cet adulte de fraîche date à jeter un regard mélancolique sur son passé (qui est en fait son présent... Vous me suivez, n'est-ce-pas ?...).

Reconnaissons que Penny Marshall a su éviter l'écueil de la mièvrerir en braquant une caméra adulte sur le monde à la fois doux et dur de la jeunesse.

Jean-Michel LONGO



***Big**. USA 1987. Réal.: Penny Marshall. Scen.: Gary Ross et Anne Spielberg. Dir. Photo: Barry Sonnenfeld. Mus.: Howard Shore. Prod.: James L. Brooks et Robert Grennhut. Int.: Tom Hanks (Josh), Elizabeth Perkins (Susan), Robert Loggia (Mac Millan). Durée : 2h03. Dist.: 20th Century Fox. Sortie le 7 septembre 1988.*

A LA POURSUITE DU SOLEIL D'OR



Datant de 1984, **A la Poursuite du Soleil d'Or** sort à la sauvette en plein été histoire de prendre de la valeur au niveau de la vente des droits vidéo et télé. Ce qui s'appelle une exploitation pour rien. Pas une affiche dans Paris, tout juste un pavé dans les hebdomadaires de spectacle... Reste que cette co-production entre l'Espagne et les Etats-Unis a les attraits d'une bonne série B énergiquement menée par un cinéaste prolixe, Matt Cimber, mentor de Pia Zadora dans **Butterfly** et de la blonde Laurene Landon dans **Hundra**, héroic-fantasy mi-yankee mi-hispanique. C'est encore Laurene Landon qui interprète Yellow Hair, l'héroine du film, une espèce d'Indiana Jones au féminin expédiée dans l'univers du western. Mais **A La Poursuite du Soleil d'Or** tient autant du vieil ouest que des **Aventuriers de l'Arche Perdue** dont il cherche le souffle. Bons et méchants s'activent autour d'un temple à tendance aztèque renfermant des quantités faramineuses d'or. Dans ses grandes lignes, le scénario évoque **Tex et le Seigneur des Abysses**. Autant le nanar de Ducio Tessari peinait à atteindre une vitesse de croisière extrêmement léthargique, autant celui de Matt Cimber file à toute allure, accumulant les séquences attendues comme l'attaque de la diligence, les bagarres au poing, les revers de la sso... Le fantastique intervient dans le dernier quart d'heure sous forme de sacrifice humain, de corps plongé dans l'or en fusion, d'éboulement... Survoltée, Laurene Landon joue le jeu à fond, trépigne, saute sur des montures, balance des cartouches de dynamite... Malheureusement elle est secondée par un cow-boy d'opérette aux traits lourds. Mais la petite histoire nous dit que ce monsieur est un riche américain qui a voulu se faire plaisir en finançant un western dont il serait l'un des héros. Touchant, non ?

Marc TOULLEC

Yellow Hair and the Pecos Kid/Yellow Hair and the Lost City of Gold *USA/Espagne 1984. Réal.: Matt Cimber. Scén.: José Truchado. Dir. Photo: John Cabrera. Mus.: Franco Piersanti. Prod.: Ken Roberson. Int.: Laurene Landon, ken Roberson, Luis Lorenzo, Aldo Sanbrell, Claudia Gravy, John Ghaffari... Durée : 1h45. Dist.: Deal. Sortie le 10 août 1988.*

L'ATTAQUE DES MORTS-VIVANTS

Sous le titre **l'Attaque des Morts Vivants** se cache en fait le mauvais **Killing Birds** sifflé à Avoriaz. Dans le domaine du cinéma fantastique italien, c'est vraiment le dessous du panier. Le scénario ne se soucie guère de cohérence. Au départ, un vétéran du Vietnam revient au pays. Il trouve sa femme dans les bras d'un autre homme. Après le meurtre des amants, le vétéran se retrouve attaqué par des oiseaux de proie qui lui arrachent les yeux. Des années plus tard, une bande de teen-agers ornithologues arrivent sur les lieux du crime. Un à un, ils sont tués par une espèce de mort-vivant. L'histoire ne nous dit jamais qui est ce zombie. Le spectre de l'amant mort ? Peut-être bien... Claudio Lattanzi dont c'est le premier film a trop vu les **Vendredi 13** & Cie. Il mène mollement son suspense, privilégiant des effets mille fois employés. Esthétiquement, **L'Attaque des Morts Vivants** est touchant de pauvreté. L'image s'apparente à la vidéo gonflée. Dire que pendant que certains, comme c'est le cas ici, s'acharnent à faire du blé avec des recettes éprouvées, d'autres (ils sont rares en Italie maintenant) pondent des **Bloody Bird** magistraux. **L'Attaque...** a de commun avec **Bloody Bird** sa musique (repiquée carrément) et son producteur Joe D'Amato (propriétaire de la société Filmirage) capable donc de financer aussi bien l'auteur que l'artisan besogneux. Les amateurs de morts violentes pourront toujours se repaître de quelques sévices correctement mis en place. Cependant, les personnages sont tellement transparents, tellement fades que leur mort est plutôt ressentie comme un soulagement. A peine amusant, à peine éprouvant pour les autres. Que vient faire Robert Vaughn (Napoléon Solo des **Agents très Spéciaux**) dans cette galère ? Ramasser un bon cachet et filer ensuite pour les Etats-Unis? Probablement. Quant à Claudio Lattanzi (que la pub annonce comme ancien assistant d'Argento, ce qui est faux, mais il a été celui de Michèle Soavi). A la rigueur, le film ferait illusion concentré en dix minutes...

Marc TOULLEC



Killing Birds *Italie 1987 Réal.: Claude Milliken (Claudio Lattenzi). Scén. : Claudio Lattenzi, Sheila Goldberg et Danièle Stroppa. Dir. Photo.: Fred Lonisco. Mus. : Carlo Maria Cordio. Prod.: Filmirage. Int. : Lara Wendell, Robert Vaughn, Timothy W.Watts... Durée : 1h30. Dist.: Les Films Jacques Leitienne. Sorti à Paris le 13 juillet 1988.*

TU NE TUERAS POINT



Un jeune homme se promène dans la ville triste et polluée. Un gros chauffeur de taxi fait attendre deux clients, puis refuse de les prendre. Un étudiant en droit planche pour devenir avocat.

Le jeune homme tue le chauffeur de taxi.

L'étudiant promu avocat se charge de sa défense.

Le jeune homme est condamné à mort et pendu.

En quatre-vingt-cinq minutes d'une densité foudroyante, **Tu ne tueras point** démonte les mécanismes du hasard en faisant se croiser trois destinées parallèles, renvoie dos à dos le crime crapuleux et l'assassinat légal qu'est la peine de mort, et administre la preuve qu'on peut faire du très grand cinéma sans recourir ni à la caricature (ça, c'est pour le grotesque **De Bruit et de Fureur**), ni au schématisme de prestige (ça, c'est pour **Un Monde à Part**). Pas de discours, pas de démonstration : le film de Krzysztof Kielskovski suinte le mal de vivre. Du vert glauque qui nimbe les images transpire un ennui nauséeux; la géométrie mortellement banale des rues et des bâtiments ne suggère qu'une monotonie obsédante. L'intrigue se noue en Pologne, mais elle pourrait se situer partout où l'individu est étouffé par les principes idéologiques d'un régime totalitaire. Et **Tu ne tueras point** raconte justement l'histoire d'une révolte. Pas une rebellion consciente, préméditée, mais un réflexe ultime, un spasme de survie pour échapper aux sables mouvants du quotidien. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ce geste désespéré se traduise par un meurtre d'une violence infernale, d'une froideur, d'une brutalité, d'un sordide à en fermer les yeux, à en reculer d'horreur dans son fauteuil. Le coupable (la vraie victime, en fait) ne pourra expliquer son acte que par quelques balbutiements, quelques confessions fugitives où se dessine le tableau déchirant d'une existence sabotée par l'indifférence ambiante. L'avocat, impuissant, ne pourra qu'assister à l'exécution, détaillée avec la même précision que le crime, cérémonial barbare que ne résout absolument rien. Le film ne propose pas de solution (Dieu ?...) : il pose les questions, choque nos consciences, remet notre confort en cause, nous incite à la réflexion.

Insoutenable, essentiel, terriblement humain, **Tu ne tueras point** est animé par la foi des œuvres susceptibles de bouleverser l'ordre du monde.

Bernard ACHOUR

Kroti Film O Zabijaniu *Pologne 1987. Réal.: Krzysgtof Kielgowski. Scén.: Krzysgtof Kielowski et Krzystof Piesiewic. Prod.: Zespolny Filmowe, Int.: Miroslaw Baka, Krzysgtof Globis, Jean Tesarz... Durée: 1h25. Dist.: Cannon France. Sortie prévue le 19 octobre 1988.*

BONJOUR L'ANGOISSE

On ne peut pas être méchant ou condescendant avec **Bonjour l'Angoisse**. Tout d'abord parce qu'il n'y a pas de quoi. Ensuite parce que son réalisateur s'appelle Pierre Tchernia, alias Monsieur Cinéma, et que «Oh les jeunes, un peu de respect pour les ancêtres». Donc on se contentera de dire calmement ce qui suit.

Bonjour l'Angoisse est une comédie française, genre enpleine décadence, mettant en scène un acteur qui n'en finit plus d'avaler ses mots et qui, à ce rythme, finira un jour dans un film muet. C'est Michel Serrault, vieux complice de Tchernia, pas moins de quatre films ensemble. Il interprête Michaud, un cadre pantouflard et timide qui roule sa bosse depuis longtemps dans une boîte d'alarmes, de serrures renforcées et autres protections contre le vol. Un jour de malchance, il tombe sur des gangsters qui viennent de braquer une banque. Un photographe amateur est présent et Michaud s'entretient régulièrement avec son double positif, un Michaud sûr de lui qui apparaît dans les miroirs et qui est autonome par rapport au vrai Michaud, le timoré. Mais au fur et à mesure que l'enquête progresse, le vrai Michaud prend des risques et de l'assurance pendant que l'autre commence à douter. Cet échange progressif débouche sur une astuce finale jolie comme tout. Vous verrez.

Malgré les mimiques de Michel Serrault, **Bonjour l'Angoisse** ne parvient pas toujours à faire rire. La mise en scène, plus plate que Jane Birkin, y est pour beaucoup. Regrets. D'autant plus que sur un thème similaire, **La Gueule de l'Autre**, où Serrault interprétait également un double rôle, était une sacrée réussite.

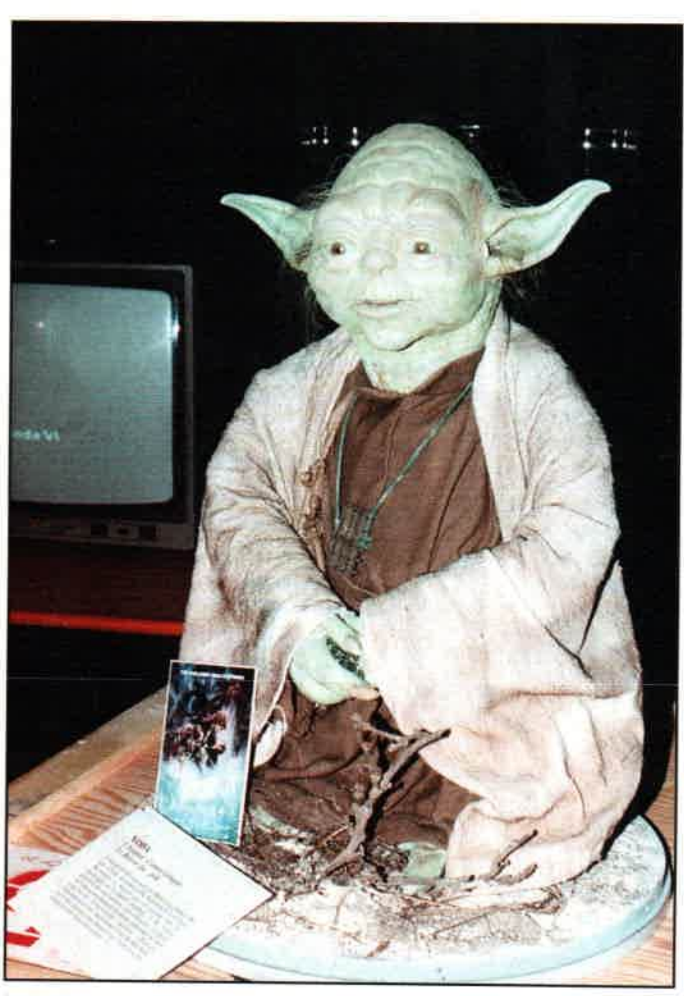
Vincent GUIGNEBERT.



1988. France. Réal.: Pierre Tchernia. Scén.: Pierre Tchernia. Photo.: Jean Tournier. Mus.: Gérard Calvi. Prod.: T Films/Films A2. Int.: Michel Serrault, Guy Marchand, Jean Pierre Bacri, Hugues Aymeric, Bernard Fresson. Durée : 1h35. Dist.: AMLF. Sorti à Paris le 17 août 1988.

3eme FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA MINIATURE

A Montélimar, du 30 juillet au 7 août 1988, fut exposé tout ce qui concerne la miniature: maisons, meubles, ustensiles allant des couverts aux assiettes, en passant par des mini casseroles, des plateaux à fromages pas plus gros qu'une pièce de cinq francs, etc. Et puis, à côté des Arts Ménagers, il y avait aussi... Le Cinéma !



Le Yoda en personne et la gousse d'Igoe du film INNERSPACE.



Les organisateurs n'ont pas trouvé mieux que d'inviter **Mark Stetson** de Boss Corporation et **Steve Gawley** de I.L.M.! Si, si! Le célèbre maquettiste de la non moins célèbre boîte à effets de George Lucas! Et mon dieu, les maquettes... Ben oui! Il y avait:
- la voiture de **Retour vers le Futur** (un sacré modèle de 95 à 100 cm bourré de détails et d'électronique).
- la Speeder-bike du **Retour du Jedi**,
- l'Hydravion et le wagonnet d'**Indiana Jones**,
- le Slave 1 (vaisseau de Boba Feet)
- le AT AT de 45 cm de long,
- le Fire Fox, maquette de 150 cm de long, Aaah qu'elle était belle!
- la Baleine héroïne de **Star Trek IV** (un chef-d'œuvre)
- une portion du fuselage du Discovery, reconstruit pour **2010**
- le bâtiment-pyramide avec ses ascenseurs de **Blade Runner**
- la maquette du Chasseur X
- la maison des héros de **Poltergeist**
- et pour finir, Yoda en latex et en rotules! Ouf!

Les maquettes constituent de véritables chefs-d'œuvre. Leur taille et leur finesse d'exécution sont remarquables. J'ai eu une petite déception en voyant la façade du bâtiment de **Blade Runner**. Là aussi, à l'écran, nous avons l'impression de voir un truc immense, hyper-réaliste, alors qu'en réalité la maquette n'est qu'un cadre en bois, recouvert de pièces moulées aussi diverses qu'hétéroclites, peintes couleur cuivre-doré. Comme quoi avec des trucages optiques on peut faire passer des vessies pour des lanternes!

Pour le Discovery, je m'attendais à voir la maquette entière du vaisseau et ce fut seulement une jonction de 40 cm de long, mais quelle jonction! J'en aurais mangé les détails si j'avais pu!!!

Le Fire Fox est un très beau modèle de 150 cm de long environ et bien qu'il paraisse noir, la couleur de l'engin est gris acier brillant avec divers tons de gris.

Une chose qui va rassurer les maquettistes, c'est que les détails des maquettes du commerce du AT AT, du chasseur C, du Speeder Bike et du Slave 1 sont justes à 90 %! Le AT AT est gris clair mat, avec des salissures gris foncé et noires. Le Slave One est une grosse pièce tout comme le Speeder Bike (environ 80 à 90 cm de long tous les deux). Le Slave est gris moyen avec des taches grises et gris verdâtre un peu partout. La «jupe» marronnant sur tout le pourtour.

Tous ces modèles étaient accompagnés d'un moyen vidéo afin de montrer les principales scènes où apparaissent ces derniers, le tout accompagné de leur musique respective. Un vrai régal! Surtout qu'un écran vidéo géant nous dispensait du dernier film de Spielberg où personnages réels et animés, se côtoient dans une harmonie la plus totale.

Avec Steve Gawley nous avons parlé «maquette» bien entendu (désolé mais je n'ai pas pu réussir à avoir des détails sur le prochain **Star Wars**!). Comparé aux siennes, mes maquettes sont bien «maigrichonnes»! Mais il fut agréablement surpris de voir que l'on pouvait obtelir de très bons résultats avec (très) peu de moyens. Alors les gars, tous à vos outils! Il faut montrer ce dont les amateurs sont capables! Et un conseil de Steve: si vous voulez travailler dans le métier, soyez touche-à-tout!

Sachez que c'est la première fois que des maquettes de tournage de I.L.M. et d'autres firmes sont présentées en France dans le cadre d'un festival. Sachez aussi qu'I.L.M. ne s'est pas déplacée pour rien...

Alors à l'année prochaine à Montélimar, car les organisateurs nous ont promis d'autres merveilles!

J.M. DESCHAMPS

Un des wagonnets utilisés dans INDIANA JONES.





L'hydravion d'Indy dans LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE



Steve Gawley devant le fameux AT-AT



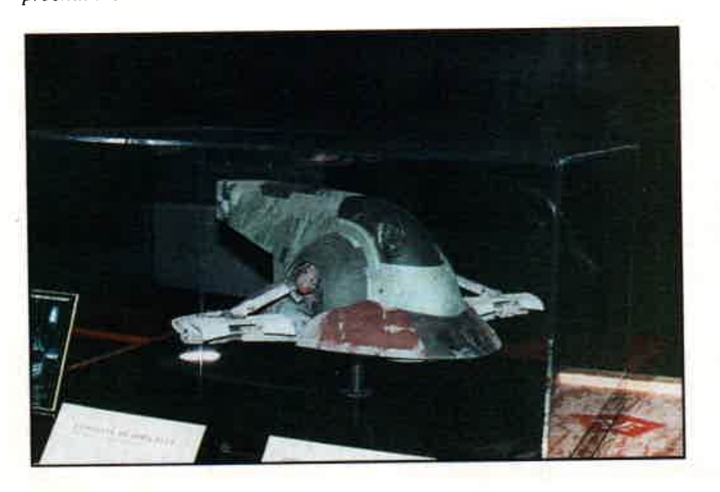
Le sommet de la pyramide de la Tyrell Corporation pour BLADE RUNNER

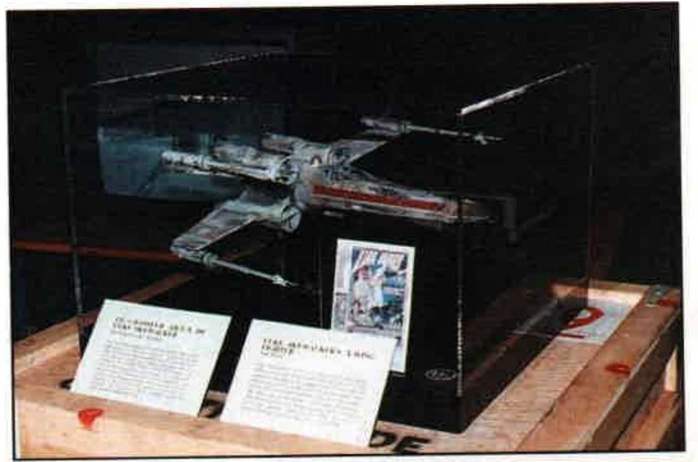


La maison de POLTERGEIST II et le Slave 1 de Boba Feet en attente du prochain contrat.



Le Spider Bike et le chasseur X de Luke Skywalker.





AVIS CHIFFRES

B.A.: Bernard Achour. M.B.: Marcel Burel. V.G.: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo. J.-P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.
0: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bien. 5: Très bien. 6: Chef-d'œuvre.

	B.A.	M.B.	V.G.	J.M.L.	J.P.P.	M.T.
A la Poursuite du Soleil d'Or		4			3	4
L'Attaque des Morts-Vivants			0			1
Bad Taste	0	3	4	4	5	5
Big			4	4		
Bonjour l'Angoise	3		2		3	
A Chinese Ghost Story	4	5	6	4	5	6
Danger Haute Tension	2		3	1		1
Qui veut la Peau de Roger Rabbit			4			6
Tu ne tueras point	6					

L'IMAGINAIRE A CLERMONT

Du 18 au 26 novembre prochain se tiendra le 1er Festival de l'Imaginaire de Clermont-Ferrand. Cette manifestation de très grande envergure proposera, entre autres, une quinzaine d'inédits (dont **Lady in White** et **Track 29** de Nicholas Roeg) sélectionnés par **Mad Movies**. Nous en reparlerons longuement dans notre prochain numéro.



LADY IN WHITE

BOX-OFFICE

La frequentation en salles baisse de facon inquietante. Vent de panique chez les exploitants: chiffres alarmistes du **Film Français**, aide de l'état...

Tout y passe mais ce n'est pas le pessimisme ambiant qui risque de redresser la barre. Ainsi, distribuer un film fantastique est devenu une espece de garantie. Distribuer un film francais est par contre suicidaire. Lance avec vigueur par un specialiste du marketing et de la promotion. **Les Prédateurs de la Nuit** décollent environ 66.000 facies inquiets. Honorable. Sorti dans la même periode, **Maniac Cop** et **Flic ou Zombie** se taillent des scores semblables, presque 60.000 citoyens honnêtes pour le premier, 64.000 bons vivants pour le second. Les keufs ont le vent en poupe. Par contre, les gosses de **The Gate, la Fissure** stationnent à moins de 40.000 lutins. Gros succès aux States et ailleurs, le film de Tibor Katacs se ramasse en France. Pourquoi ? L'affiche est simplement laide à faire fuir. Super-star aux States, Jason et son **Vendredi 13 N°7** poussent peniblement 20.000 gugusses dans l'abattoir. Des pertes massives pour U.I.P. qui avait pourtant mis le paquet au niveau de l'affichage. La firme essuie trois semaines apres le bide du nul **Poltergeist III** qui accroche 25.000 ectoplasmes en quinze jours d'exclusivite lamentable. A film regrettable, chiffres dérisoires. **Le Beau-Père** meritait beaucoup mieux que ses 28.000 petits-enfants guère alléchés par une affiche peu significative. La Fox pensait sans doute renouveler le score de **Evil Dead II** sorti l'an dernier a la même période. Mais son **Panics** est mauvais et ne racole donc que 16.000 malheureuses victimes des sectes. **Critters 2** ne briguait sans doute pas le top ten de l'annee mais ses 40.000 boules de poil ont un peu decu. Le premier **Critters** avait fait le double ! Versons une chaude larme sur les 700 entrees du neo-zelandais **La Légende du Lagon** qui esperait profiter de la vogue du milieu aquatique sur grand ecran dû au **Grand Bleu**. Sorti comme une boite de cassoulets sur les rayons d'un supermarche, **L'Attaque des Morts Vivants** se hisse tout de même à 8.000 unites. On ne pouvait pas esperer plus.

Aux Etats-Unis, les succès ont pour titre **Roger Rabbit** (plus de 100 Millions $), la comédie fantastique **Big**. **Short Circuit 2** s'en tire plus mal que **The Blob** et **Phantasm II**. Mais le miracle vient de **Freddy IV** et ses 13 millions de recettes en trois jours seulement. C'est plus que **Rambo III** et presque aussi bien que **Crocodile Dundee II**. Le phenomène Freddy prend des proportions gigantesques. En France c'est bon pour le 29 decembre.



Sale temps pour JASON !

Qui veut la peau de ROGER RABBIT

Le recordman du box-office américain est un lapin, un rongeur farceur, l'enfant légitime de Steven Spielberg et de Walt Disney. Défi technique, expérience inédite, ambitieuse, mais surtout une histoire folle, folle, racontée avec fougue par le cinéaste de Retour vers le Futur...

Le rêve d'un adulte fou, un adulte resté enfant, resté attaché à des acteurs de papier, à des gourdins gigantesques, à des bonds élastiques dans le vide. Les films à générer ce potentiel de rêve sont rares, vénérés, adulés, régulièrement revus par deux ou trois générations successives. Leurs géniteurs principaux ont pour noms Walt Disney et Steven Spielberg. Chacun turbine dans son coin, le second enfonce le premier sur son terrain avec un **Fievel et le Nouveau Monde** joli. C'est à qui grignotera son auditoire à l'autre. Mais quand l'un demande à l'autre une association, le mariage s'effectue de lui-même, naturellement. Disney/Spielberg portent la paternité de **Roger Rabbit**, une merveille de lapin et surtout un film dément, risqué, un pari casse-gueule, «outrageous» comme disent les Américains. **Roger Rabbit** débute comme le plus branque des Tex Avery. Roger Rabbit passe dans un four, évite une nuée d'armes blanches, reçoit de puissantes décharges électriques et un frigo sur la tête. Et tout ceci est filmé à grand renfort de perspectives improbables. La minuscule cuisine prend des proportions de Grand Canyon, le plafond recule éternellement ses limites, les meubles se parent de mensurations cyclopéennes. Pendant que le lapin risque de peu l'état de civet, un bébé joue les Indiana Jones du bocal de friandises. Une musique tonitruante couvre l'événement. Ainsi les festivités commencent, Roger Rabbit est né...

Gare à la Trempette

Hollywood, la fin des années quarante. Existe dans la Mecque du cinéma une ville dans la ville, une cité exclusivement habitée par des personnages de dessins-animés, les Toons. Les Toons passent le plus clair de leur temps à rire, à découvrir des rangées de dents. Ils ne vivent que dans ce but, ce qui leur vaut un certain mépris de la part des humains. Roger Rabbit cultive ce don. Blagueur impénitent, farceur lunaire, il possède un cœur d'or, un cœur qui bat la chamade pour sa compagne, la femme de ses rêves, Jessica. Et l'infidèle Jessica le trompe, bien innocemment, avec Mr Acme, le roi des farces et attrapes, admirateur inconditionnel de son show, le plus hot de toute la côte Ouest. Il n'en faut pas d'avantage pour lancer l'affaire du siècle pour Eddie Valiant, détective miteux, alcoolique, sujet aux plaisanteries douteuses des flics. Eddie a été un privé autrement plus performant voici quelques années. La disparition de son frère tué par un Toon (objet du crime : un piano) l'a retourné. Il accepte un job méprisable, photographier Jessica en compagnie d'Acme. Les clichés bouleversent Roger désormais accusé du meurtre de son rival, un meurtre de toon: la victime périt sous un coffre-fort! Roger supplie Eddie de l'aider, de le cacher des fouines mafiosi du redoutable juge Doom, l'homme qui a mis au point la Trempette, un moyen infaillible de détruire les

Bob Hoskins, Roger Rabbit et le réalisateur Robert Zemeckis.



toons par ailleurs immortels...

Un conteur sachant conter

Roger Rabbit défie toutes les règles. Comment imaginer qu'un personnage de papier puisse agir dans le monde des réalités? Non seulement Roger Rabbit agit, mais il est crédible. On y croit à ce lapin qui ne doit pas grand chose à Bugs Bunny, on l'adore cette bestiole roublarde capable de prodiges, amoureuse, attristée à la seule vue d'un spectacle d'actualité en première partie du programme. Roger Rabbit est un acteur génial. Il sait tout faire, bondir au plafond, rentrer dans un tiroir, sortir par l'autre... Un prodige auquel se plie Eddie Valiant, cette espèce de Columbo aigri qu'interprète Bob Hoskins. Et Bob Hoskins accepte la logique ambiante. Lui-même se comporte comme un Toon, fait des grimaces des lèvres, exprime ses sentiments d'une manière grandiloquente, saute, tombe dans les poubelles, et finalement joue les Toons. Cependant, les Toons ont un ennemi mortel, le sinistre juge Doom dont chaque sourire équivaut à un déchirement des joues. Ce lugubre représentant de la loi est assisté par une horde de fouines rigolardes fringuées comme des loubards, des mafiosi. Et les fouines, comme les autres Toons, s'insèrent merveilleusement bien dans le décor. Rien ne trahit la technique. Pas un tremblement de l'image, pas un trait plus gros que l'autre, pas un dessin figé. La perfection participe au rêve. D'accord, on s'habitue rapidement au prodige. Mais Robert Zemeckis l'a voulu ainsi. Il raconte avant tout une histoire. Comme tous les conteurs soucieux de ne pas ennuyer, il ne s'étend pas sur la manière, les moyens de faire ceci ou cela. Il carbure, fonce, évite le piège «expo-non-stop-de-trucs-géniaux». Ils sont là, souvent incrustés à chaque image. Seulement la magie découle d'un concept réussi, d'une gageure menée à bien, et non de la démonstration de ses multiples possibilités.

Derrière la façade

«Je suis comme ça. On m'a dessinée ainsi» gémit Jessica, malheureuse du caractère instable que lui a collé son créateur. Un joli clin d'œil qui n'empêche pas Robert Zemeckis de la filmer comme si elle était une femme de chair et d'os, de survoler son impressionnant décolleté sans se soucier de ses origines. Exit les complexes. Aussi délirant que soit le scénario, un thème grave se glisse en filigrane entre les nombreuses péripéties. Qui est le juge Doom? Un fou mégalomane, un puritain exacerbé, un homme de loi inconditionnel de son métier... Tout cela, mais plus inquiétant encore, une espèce de nazi déguisé rêvant d'une société bétonnée, hiérarchisée, ordonnée et sans Toons. Pour eux, il a conçu la Trempette, autrement la «solution finale», un bain d'acide dans lequel il plonge une godasse au regard de biche. Roger Rabbit y échappe de peu. Le message est perceptible, jamais envahissant ou verbeux, simplement présent pour titiller l'inconscient collectif. Beau moyen de dire «souvenez-vous» n'est-ce-pas? Immédiatement, **Roger Rabbit** se savoure pour ses morceaux d'anthologie. L'apparition de Jessica, les interventions catastrophiques des fouines, le duel au piano entre Donald et Duffy, les réactions apocalyptiques de Roger à l'alcool, le fameux test du «demain on rase gratis» du juge Doom et, évidemment, instants de rêve éveillé qu'est le rassemblement chantant de dizaines de Toons. Merveilleux tout bêtement.

Marc TOULLEC



Who Framed Roger Rabbit. USA 1987/88. Réal. Robert Zemeckis. Scén.: Jeffrey Price et Peter S. Seaman. Dir. Phot.: Dean Cundey. Mus.: Alain Silvestri. Animation: Richard Williams. Effets visuels: Ken Ralston/I.L.M. Prod.: Robert Watts et Frank Marshall/Amblin/Touchstone. Int.: Bob Hoskins, Christopher Lloyd, Joanna Cassidy, Charles Fleisher (voix de Roger Rabbit), Stubby Kaye, Alan Tilvern... Dur.: 1 h 45. Dist.: Warner. Sortie prévue le 12 octobre 1988.

LE COÛT DU LAPIN

Comment incruster un personnage de dessin animé dans la réalité? Comment donner la réplique à un lapin qui n'est pas là? Comment tenir un challenge a priori impossible à relever? Qui sont vraiment Roger Rabbit et Jessica?... Les réponses suivent...

Au départ, il y a un roman, un livre à la Stuart Kaminski, un polar savoureux et hors des normes *Who censured Roger Rabbit?* de Gary Wolf. Comme Kaminski, l'écrivain mêle les stars du grand écran à des enquêtes folles. Différence d'importance: le premier prend des personnages de chair et d'os tandis que Wolf choisit des «acteurs» de dessins animés. Ecrit en 1981, le bouquin traîne sur le bureau de Steven Spielberg, lequel le soumet à Robert Zemeckis qui n'était pas encore le cinéaste à succès de **Retour vers le Futur** et **A La Poursuite du Diamant Vert**. Il vient de se ramasser coup sur coup deux vestes commerciales, **La Grosse Magouille** et **Crazy Day**. Mais le projet fait peur à son producteur; il l'inscrit sur la liste des œuvres «difficilement réalisables». Zemeckis pourtant s'attèle à la mise en chantier du film. Lui et Spielberg contactent les studios Disney, la seule maison de production susceptible de boucler une entreprise aussi gigantesque. Disney traverse alors une période noire. **Le Dragon du Lac de Feu, Le Trou Noir** ont perdu des sommes astronomiques, déficit que viendra aggraver l'échec retentissant de **Oz, Un Monde Extraordinaire**. Les compères renoncent. Pas pour longtemps. En 1985, ils reviennent à la charge. Les finances de Disney se sont alors considérablement assainies suite aux succès de comédies aux budgets moyens comme **Splash** et **Le Clochard de Beverly Hills**. «OK» répondent Michael Eisner et Jeffrey Katzenberg. Cependant, Robert Zemeckis est pris de doute: peut-on faire cohabiter une heure trente durant prises de vues réelles et dessins animés? Le challenge de **Roger Rabbit** inquiète Robert Zemeckis. Il trouve la réponse (positive) dans la collaboration de Richard Williams, un as de l'animation...



L'oiseau rare

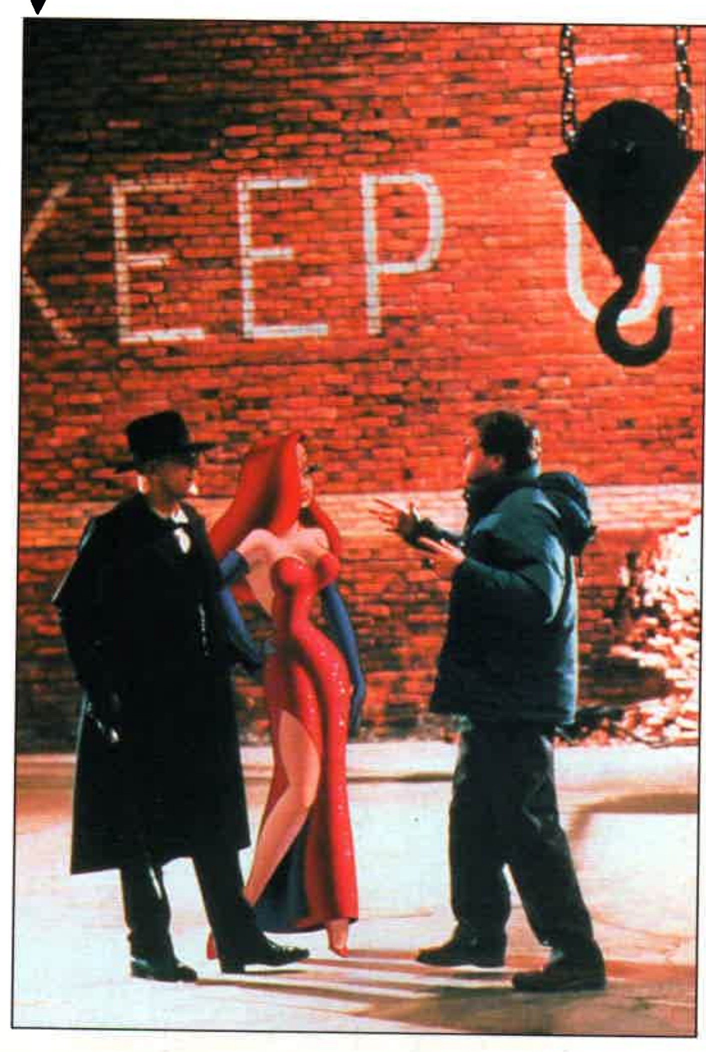
Le nom de Richard Williams ne vous dit probablement rien, mais ses travaux sont parmi les plus célèbres de l'histoire du dessin animé, notamment les prologues du **Retour de la Panthère Rose** et **Quand la Panthère Rose s'emmêle**. Canadien d'origine, il a surtout bossé dans le domaine du film publicitaire. A 15 ans, il espérait rentrer chez Disney. Mais le studio, dans son infinie mansuétude, répond à sa demande d'emploi par l'offre d'une visite gratuite de ses plateaux! Bardé de récompenses, il décroche un Oscar en 1972 pour **The Christmas Carol** qui n'a guère plus de succès que son premier long métrage **The Little Island**. Le beau **Anne et Andy** est gratifié de la même défection du public. Qu'importe pour Richard Williams. Depuis 23 ans, il tra-

vaille à **The Thief and the Cobbler** dont seules 15 minutes sont utilisables. Richard Williams est un perfectionniste, l'homme idéal pour relever le défi de **Roger Rabbit**.
Jusqu'à présent, la présence de personnages animés dans des films «normaux» s'était surtout restreinte à une espèce de gadgétisation de luxe. Dans **Invitation à la Danse**, Gene Kelly guinchait avec Jerry la souris tandis que **Mary Poppins** côtoyait des pingouins. D'autres metteurs en scène ont tenté l'osmose (**La Mélodie du Sud, Escale à Hollywood**) et même les studios Disney se sont essayé au pari avec un **Peter et Elliott le Dragon** guère concluant, «l'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire» selon les responsables de **Roger Rabbit**.
Richard Williams est d'abord réticent à l'offre de Zemeckis, mais son ami Chuck Jones le convainc. Spielberg et Zemeckis quant à eux applaudissent au court métrage **The Thief and the Cobbler**. «En mélangeant animation et action réelle, on court le risque de nuire aux deux . Le résultat apparaît souvent artificiel et forcé. Et si l'on décèle les trucages, c'est toute la crédibilité de l'entreprise qui s'écroule» avoue Williams. Malgré ces réserves, il accepte de tourner une trentaine de secondes d'essai qui doivent servir à détecter les scories du système, à savoir les effets de perspective, les éclairages et les déplacements d'objets tenus par les personnages animés. Coût de cette expérience: 100 000 dollars. Le film représente un lapin traversant une rue, sautant dans des flaques d'eau et chutant dans des boites de carton. Spielberg emballé appelle Zemeckis à l'autre bout des Etats-Unis. «Ça marche! L'avion peut voler!», ce à quoi le réalisateur de **Retour vers le Futur** rétorque: «Oui, mais il faudra beaucoup de carburant». Généreux, Disney accorde à **Roger Rabbit** une enveloppe de 27,5 millions de $, un budget qui gonfle jusqu'à atteindre 45 millions de $. Il est aussi vrai que l'animation coûte la bagatelle de 250 000 de $ la minute...

Le langage des rêves

Dès la mise en route de **Roger Rabbit**, Richard Williams déclare à Robert Zemeckis:«je suis ton crayon». Ou plutôt le patron d'une armée de graphistes, coloristes. 254 travaillent dans les studios de Londres, 72 autres à Los Angeles. Certains viennent de chez Disney, les autres sont recrutés par annonce dans le monde entier. «Pas question de tricher, ou d'y aller à l'économie». Pour Richard Williams qui fustige les animateurs à la japonaise (grands mouvements de caméra-ordinateur et dessins statiques), **Roger Rabbit** doit donner dans le haut de gamme, c'est-à-dire 24 images-seconde alors que la plupart de ses collègues stationnent à 6 images-seconde. Williams vire le computer de son atelier; chaque planche est soignée à la main. Il en faut une vingtaine pour

Le juge Doom, Jessica et Robert Zemeckis. ▼



soixante secondes de film, pendant une semaine. 82 080 dessins sont nécessaires à la finition du produit. «Dans **Roger Rabbit**, nous avons violé toutes les règles sacro-saintes de l'animation traditionnelle» atteste Richard Williams. Evidemment, l'un des techniciens à souffrir le plus de la gageure est le directeur de la photo, Dean Cundey, responsable de celle de **A La Poursuite du Diamant Vert** et surtout ancien chef-opérateur attitré de John Carpenter. Il doit filmer, cadrer des protagonistes invisibles qui seront rajoutés plusieurs mois, quand ce n'est pas un an, après les prises de vues réelles. De plus, Cundey a pour mot d'ordre d'éviter les ombres au maximum, ceci pour atténuer le contraste entre les comédiens et les personnages dessinés.

Cependant, le metteur en scène ne modifie nullement son style frénétique au vu des difficultés techniques. Robert Zemeckis continue à déplacer sa caméra comme si tous les protagonistes étaient de chair et d'os. Mais c'est le montage qui lui cause les migraines les plus tenaces. Il avait sur la pellicule Bob Hoskins, Joanna Cassidy, Christopher Lloyd... et pas le moindre lapin. Pourquoi? Sucrer au montage la moindre seconde d'animation reviendrait à des milliers de dollars de pertes. Les troupes de Richard Williams ont à insérer Roger Rabbit et ses compères dans une œuvre entièrement construite, rythmée. Pour chaque image, ceux-ci décalquent la taille, l'éclairage et la perspective de chaque petit Mickey suivant les déplacements de la caméra. «Même lorsque Roger était assis tranquillement, il fallait le dessiner image par image. La caméra, elle, avançait. Alors le pied de Roger devait grandir progressivement et de façon presque imperceptible tout au long du travelling. En outre, il fallait le montrer en train de jouer, avec toute une gamme d'expressions faciales. Et pour couronner le tout, il y avait, pendu au bout d'une ficelle, un vrai pistolet que Roger était censé tenir. C'était aussi difficile que de jongler avec 60 balles à la fois» se lamente Phil Nibbelink. Sur le plateau dirigé par Robert Zemeckis, Roger Rabbit brille par son absence. Un fil invisible lui tenait le bras, ou un membre articulé, ou... L'apport des personnages animés gomme ces «trucs». A ce niveau, certains pasages du film sont incroyables d'ingéniosité. Roger Rabbit tente de sortir de l'imperméable de Bob Hoskins. Il gesticule sous le tissu, mais c'est tout un système mécanique qui ondule sous le vêtement, un système commandé à distance, manipulé par deux manettes. Idem pour la séquence où les couvertures du lit d'Eddy Valiant remuent. Afin de faciliter la tâche des marionnettistes, les plateaux de tournage sont surélevés. Sous le plancher, il y a parfois jusqu'à quinze techniciens coordonnant les mouvements qui seront ensuite ceux des Toons. Responsable de ce département des effets spéciaux: George Gibbs, un des génies qui contribua largement aux premiers vols de Superman. Depuis, il a participé à **Labyrinth**, à **Indiana Jones et le Temple Maudit**. Son travail dans **Roger Rabbit** est invisible, la garantie d'une qualité irréprochable. «Il s'agit d'un film très complexe parce que rien de similaire n'a été fait auparavant dans ce domaine. Dans ma carrière, j'ai travaillé sur trois titres a priori techniquement insurmontables. Le premier **2001, L'Odyssée de l'Espace**, le second **La Guerre des Etoiles.** Et **Roger Rabbit** est le troisième» atteste l'un des producteur, Robert Watts, autrefois mêlé à des aventures comme **Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Opération Tonnerre**. Cependant, une chose surpasse l'éblouissante virtuosité des trucages: les acteurs. Sans eux, sans leur extraordinaire pouvoir de concentration, **Roger Rabbit** n'aurait pas existé.


Richard Williams, le magicien de l'animation.

Plus dessin animé que nature

Après l'aventure malheureuse des **Incorruptibles** (il devait à l'origine incarner Al Capone), le Britannique Bob Hoskins ne devait guère envisager une carrière retentissante à Hollywood. Son choix pour endosser l'imperméable froissé d'Eddy Valiant peut paraître léger au premier abord. La production pouvait décrocher une star comme Harrison Ford. Cependant, le personnage d'Eddy Valiant demande un physique particulier, un physique de dessins animés. Et Bob Hoskins possède les traits ronds, la bouille expressive à l'excès, les expressions marquées d'une création de Tex Avery. De plus, le comédien anglais a le look années 40 indispensable à la crédibilité d'Eddy Valiant, et surtout des dons d'acteur adaptables à toutes les situations. «Grâce à lui, Roger Rabbit existait. On croyait en lui. Son regard s'arrêtait pile à l'endroit où était censé se trouver la tête de Roger. Je lui ai demandé «comment faites-vous pour vous concentrer ainsi? Il m'a répondu «pour l'amour du ciel, ne m'y faites pas penser, ou bien je serai incapable de le refaire» confesse Robert Zemeckis. Mais Bob Hoskins semble perpétuellement prendre au sérieux son partenaire, à ce point qu'une véritable complicité naît entre le lapin et le détective. «Mon partenaire était un être invisible. Je devais jouer avec l'air ambiant, créer en quelque sorte le mirage de Roger. J'ai beaucoup observé ma fillette Rose, quand elle joue avec des camarades imaginaires. Mais à la fin des cinq mois de tournage, je commençais à perdre les pédales. A force de côtoyer les Toons, je finissais par avoir des hallucinations. Au restaurant, je voyais des fouines assises en face de moi. Quoi qu'il en soit, je ne regrette pas l'expérience. Pour certains, le couronnement d'une carrière c'est de jouer avec Laurence Olivier. Moi, j'avais pour partenaire Bugs Bunny, Donald, Mickey... J'ai adoré. » Pour mettre son comédien principal dans le bain, Robert Zemeckis demande à Charles Fleischer, la voix de Roger Rabbit, de réciter sur le plateau ses répliques. Il était engoncé dans un costume de lapin! Autre révélation d'un générique abondant, Kathleen Turner et Amy Irving (épouse de Spielberg); les deux comédiennes prêtent leurs voix respectives à Jessica Rabbit, la plantureuse épouse de Roger. La première se charge des dialogues, la seconde du numéro musical, le troublant «Why Don't You Do Right». Femme fatale tenant à la fois de Lauren Bacall et de Rita Hayworth, Jessica est mimée sur le plateau par Betsy Brantley (**Cinq Jours ce Printemps-là**), laquelle ne possède évidemment pas ses mensurations «russmeyeriennes». Méchant de service, Christopher Lloyd (le savant dingue de **Retour vers le Futur**, le professeur sans tête du troisième sketche de **Histoires Fantastiques !**) s'est vu métamorphosé en dessin ambulant. Filmé comme un vilain à la Indiana Jones, il écope de grandes dents carrées, d'un menton factice très affirmé et d'un teint cireux.

Les vedettes invitées

Heureux dans le dessin animé (**Fievel et le Nouveau Monde** avait été un succès considérable), Spielberg ne suit que de loin le tournage de **Roger Rabbit**. Ses fonctions se sont surtout astreintes à la négociation de la participation de toutes les stars du dessin animé américain, des stars jalousement protégés par des copyrights sévères. Pour 5000 $ l'unité, le père de E.T. peut s'offrir l'ensemble des visages connus du genre. Bugs Bunny, Daffy Duck, Sylvestre et Titi, Betty Boop, Bozo le clown, Dumbo l'éléphant volant, Mickey Mouse, Dingo, Droopy... ils sont tous là. Tous sauf Popeye et Fritz the Cat, délaissés pour cause de cachets trop importants! Le rôle de Spielberg est aussi de surveiller les délais, de veiller au «planning» de tournage. C'est donc lui qui négocie directement avec Disney au sujet de la finition de **Roger Rabbit**. Retard égale rater la sortie du 24 juin, une date indispensable à la réussite commerciale du film. Toute la conception finale passe immanquablement par les laboratoires de pointe de l'Industrial Light and Magic. Les sbires de George Lucas rajoutent des ombres, des reflets sur la peau ou dans les cheveux des Toons, ceci pour accentuer encore le réalisme. Entre deux interventions de l'ordinateur, le bricolage résoud encore quelques problèmes. Comment donner un aspect pailleté à la robe de Jessica dans la scène du night club? Il suffit de filtrer la lumière à travers un sac en plastique griffé à la paille de fer! **Roger Rabbit** comptabilise en tout 1035 effets optiques, dix fois plus que le moindre film à effets spéciaux.

«Nous avons réussi. Nous avons prouvé que les personnages de dessins animés existent vraiment dans le monde réel. J'aimerais que Roger prenne place parmi les autres héros de cartoons et que les spectateurs, en le voyant, aient l'impression de le connaître depuis toujours» s'exclame Robert Zemeckis, maître-d'œuvre de ce projet insensé. **Roger Rabbit** lui a bouffé trois années complètes de sa vie. Mais la râpe vaut largement la carotte.

Marc TOULLEC

PHANTASM II

Neuf ans déjà que Don Coscarelli a enfanté dans la douleur son premier Phantasm. Et il s'est fait prier pour ce second accouchement. Croque-mort haut de deux mètres, nabots belliqueux et foreuses aériennes sont au rendez-vous...

Tourné avec trois peignes à cheveux, deux brosses à dents et une poignée de dollars, **Phantasm** appartient à cette race de séries B bricolées par des fous de cinéma, prêts à hypothéquer leur mobylette pour mettre la touche finale à leur couffin. George Romero, Wes Craven, Sam Raimi sont passés par là. Don Coscarelli aussi. Son premier **Phantasm** a enduré toutes les galères possibles avant de devenir l'un des gros succès de 1979. 60 millions de $ de recette pour un investissement de 800 000 $. «J'ai écrit **Phantasm** une fois seul dans une cabane, isolé dans les montagnes. Je suis resté ainsi quatre semaines, ce qui fait que mes pensées sont devenues extrêmement bizarres. L'idée du doigt coupé m'est venue lorsque j'ai passé un doigt au travers du fond d'une tasse». Evidemment, et très rapidement, l'idée d'une séquelle traîne dans les notules des revues spécialisées. Don Coscarelli rejette le projet potentiel. «Je n'ai jamais tenu à être catalogué dans le rayon des metteurs en scène de films d'horreur» dit-il. Mais les étiquettes collent si bien. Via l'héroic-fantasy (**Dar l'Invincible**) et le «survival» traditionnel (**Survival Quest,** nourri de l'éducation de son auteur dans un environnement rugueux), le cinéaste en vient à **Phantasm II**. C'est aussi oublier que ses deux premiers essais sont des œuvres intimistes, réalistes. Toutefois, l'échec de **Survival Quest** (tant commercial qu'artistique) et la pression des distributeurs alléchés par le score toujours fructueux des suites amènent Don Coscarelli à réaliser ce tome 2, concrétisé après de multiples réécritures du scénario. Il n'est pas facile de renouer avec la fraîcheur et l'originalité d'un film qui a fait date...



Le retour du croque-mort

Tout ceci n'était qu'un rêve, un cauchemar... Ainsi se termine **Phantasm**. Un rêve, oui, mais curieusement palpable, un rêve qui aurait tendance à déborder dans le quotidien. Don Coscarelli exhume le fantôme du croque-mort géant, sinistre animateur de la morgue de Morningside et de son cimetière. Ses intentions n'ont pas changé: nuire au monde et ceci grâce à une armée de nains encapuchonnés et de petites sphères métalliques dotées de jolies foreuses destinées à creuser les fronts. Vous vous souvenez sans doute de la scène où l'une de ces boules impeccablement astiquées perçait le crâne d'un malheureux visiteur de la morgue, **Phantasm II** remet ça. Cette fois-ci, les accessoires préférés du croque-mort ne se limitent guère à un seul représentant. Les sphères sont nombreuses et, 9 ans après leur arrivée sur le marché des atrocités, bénéficient toujours d'une belle cote. Trois minutes du premier **Phantasm** ouvrent sa séquelle, trois minutes puis on est propulsé 10 années plus tard. Reggie Bannister a grandi. Secondé par un certain Mike, il lance une véritable croisade dans les cimetières et mausolées des Etats-Unis. Leur proie: le croque-mort comme de bien entendu...

«Le premier **Phantasm** est une très curieuse histoire fantastique. Il n'y avait pas vraiment de scénario. Nous avons dû beau-





coup travaillé sur la structure et au montage. Aussi bon que le film soit, il émane occasionnellement de lui un sentiment de désordre». Une impression qui ne doit pas se retrouver dans sa suite, voulue différente. Un peu ce que **Evil Dead 2** est à **Evil Dead**...
«**Phantasm II** est plus qu'un remake. Son budget étant plus important que l'original, son succès dépendra davantage de ce que les gens verront que de la technique cinématographique. Avec ce film, nous avons eu les moyens de nos effets spéciaux. Nous avons pu nous y attarder». Ce qui n'était pas vraiment le cas une décennie plus tôt...

Money, money...

L'apport de capitaux permet la collaboration pour les effets spéciaux visuels de Dream Quest, une compagnie au palmarès glorieux (**E.T., Gremlins, Indiana Jones**), du maquilleur recommandé par Sam Raimi, Mark Shostrom (**Freddy III, From Beyond**) et de son staff. Tout aussi essentielle est la participation de Philip Duffin, le directeur artistique, le type chargé de donner son look au film. «Je voulais un look plus sombre, plus gothique, qui s'oppose au côté lumineux et futuriste du caveau de **Phantasm**. J'ai tenu à donner à ce nouveau mausolée l'apparence surréaliste de l'infini, à la manière d'un cauchemar». Pour arriver à ses fins, Philip Duffin emploie ainsi du brouillard artificiel, des cierges, des fenêtres de verre teintées de rouge... Cauchemar comme les **Freddy** serait-on tenté d'ironiser. Mais **Phantasm** s'avère antérieur de cinq bons hivers aux premières aventures du célèbre croquemitaine. Don Coscarelli tient à le souligner et fait remarquer qu'il a décliné l'offre d'apposer sa signature à **Freddy 2**. Intègre, ce bonhomme qui se vit évincer du tournage de **Peur Bleue**, à qui échappa totalement **Survival Quest** (toujours pas sorti aux Etats-Unis), qui plaisante sur un **Phantasm III** où une morgue serait capable de traiter 10 000 cadavres par jour!
L'acteur Angus Scrimm est probablement ce qu'il y avait de plus marquant dans **Phantasm**. Titulaire du rôle du croque-mort, il revient toujours au volant de son fameux corbillard. Freddy avant la lettre, le personnage est interprêté avec un sérieux qui dissimule en fait une solide dose d'humour. «C'est quelqu'un de plus profond que les gens le supposent, avec encore quelques fragments d'ironie et d'humanité. Mais il est aussi très dramatique. Pour incarner ce personnage, beaucoup de gens seraient prêts à donner leur bras droit. Il est comme une motié de moi-même avec qui je serais resté en contact postal depuis des années». Coutumier des séries B (notamment **The Lost Empire**), Angus Scrimm promène ses deux mètres au milieu des sphères infernales et des nabots agressifs dégommés au fusil et au lance-flammes. Sa présence assure à **Phantasm II** son meilleur effet spécial.

Marc TOULLEC



FREDDY IV

THE DREAM MASTER

On avait Nounours et le Marchand de Sable pour nous souhaiter bonne nuit, alors, aux USA, ils ont inventé Freddy. Depuis, Freddy a massacré Nounours et le Marchand de Sable. Alors, maintenant, en France, on est bien obligé d'aimer Freddy...

Et maintenant, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire?... C'est la question que se posent beaucoup de producteurs et de réalisateurs lorsque leur dernier film en date vient de remporter un énorme succès au box-office. C'est ce qu'ont dû se demander les responsables de **Nightmare on Elm Street 3** après que celui-ci a rapporté je ne sais combien de millions de dollars. Bien évidemment, un chapitre quatre s'imposait, et c'est ce dont il s'agit ici-même, mais le tout était de savoir, après trois films, quelle orientation donner à la série, d'autant plus qu'avec l'opus 3, un virage venait d'être opéré.

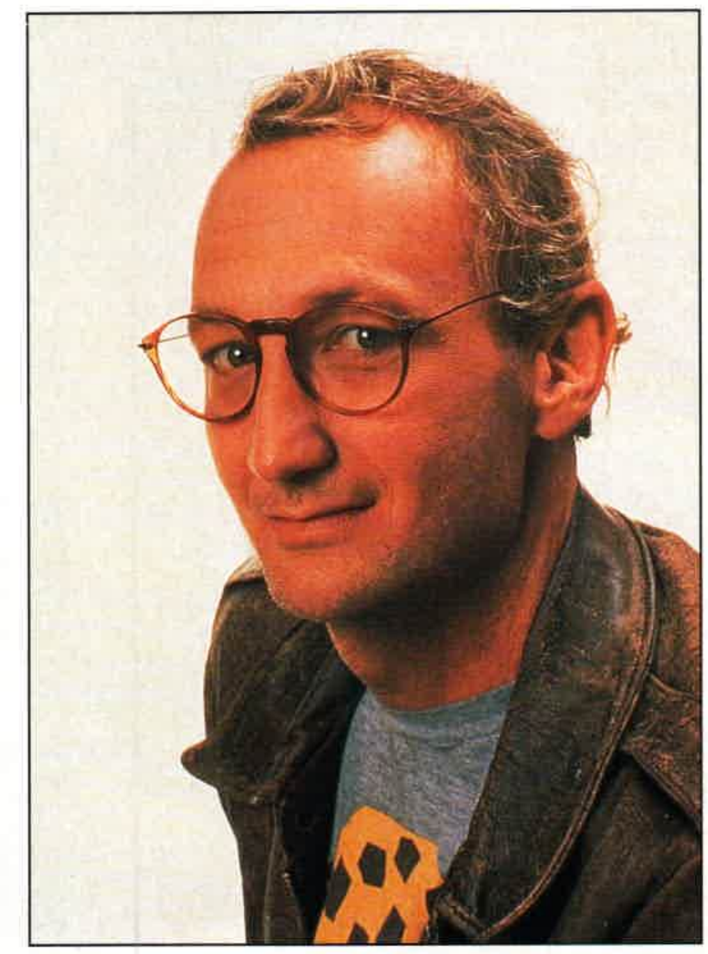
Indiscutablement, le quatrième épisode des aventures de Freddy Krueger va marquer l'annonce d'un nouveau souffle (ou d'une asphyxie si le résultat est mauvais) par rapport à l'orientation que ces dernières avaient prise. On peut en voir une preuve dans le fait que Robert Shaye, le producteur qui avait supervisé les trois premiers (alors que plusieurs metteurs en scène se succédaient), a visiblement cédé sa place à Rachel Talalay, qui occupe ce poste pour la première fois. Certes, miss Talalay a participé aux précédents à diverses fonctions, mais c'est désormais à elle que revient la lourde responsabilité de permettre à Lew Line de toucher à nouveau le gros lot. Grande admiratrice des **Griffes de la Nuit** et de son fort potentiel d'angoisse ainsi que de ses qualités artistiques, mais consciente des côtés grand-public très rentables de **Nightmare 3**, elle s'accorda avec les gens de la New Line sur l'idée comme quoi le mieux était encore de tout mener de front. Autrement dit, continuer dans la veine commerciale à base de spectaculaire bon enfant saupoudré d'une petite dose de comédie, mais aussi revenir aux sources terrifiantes de l'original.

Pour mettre en scène ce cocktail, un réalisateur finlandais,



Sous le masque, l'acteur







émigré de courte date aux Etats-Unis: Renny Harlin. Pas un débutant, puisque ce dernier, outre un premier film, **Born American**, tourné de manière un peu confidentielle dans son pays d'origine, a réalisé pour le compte des productions Empire un film d'horreur à petit budget intitulé **Prison**. Harlin n'est donc pas un novice dans le genre. Il arrive sur la série un peu à la manière d'un Jack Sholder (pour **Nightmare 2**) et c'est plutôt de bon augure. Si l'on se fie à ses propos, **Nightmare 4** sera à la fois un film qui bouge et un film artistique, un mélange de l'angoisse du premier et de l'action du dernier. Avec bien présent à l'esprit le fait que Freddy Krueger est devenu, au fil des années, sinon un mythe, du moins un personnage à part entière, une sorte de mauvais héros. Lorsque le public se déplace pour voir ces films, c'est désormais pour entendre Freddy chuchoter des insanités avec une onctuosité délicieusement glaçante, ou pour le voir commettre les méfaits les plus abominables. Normal donc que son temps d'apparition à l'écran ait augmenté au fil des films. Et que ses exactions versent dans la fantaisie la plus débridée, à grands renforts de métamorphoses en tous genre (visualisées dans **Nightmare 4** par les maquilleurs spéciaux Kevin Yagher, Chris Biggs, Steve Johnson ou John Buechler). Sorte de James Bond de l'horreur, Freddy joue désormais les vedettes. A quand les Freddy Krueger's Girls?!...

En parlant de vedette, il ne fait aucun doute que la série des **Nightmare** a grandement popularisé l'interprète de Freddy, le désormais célèbre Robert Englund. Mais paradoxalement, Englund n'a pas abordé avec un état d'esprit très enthousiaste le tournage de **Nightmare 4**. Encore en train de mettre la touche finale à sa première réalisation, **976-Evil**, l'acteur était d'autant plus froid qu'a cause de modifications de dates, il a dû décliner d'autres propositions au cinéma et à la télé. Ça ne l'a pas empêché, une fois l'humeur passée, de bien s'accorder avec Renny Harlin quant à la personnalité de Freddy Krueger et à son évolution. Conscient que la continuité de la série repose sur ses épaules, Robert Englund revendique la paternité de Freddy à part égale avec son créateur, Wes Craven. Mais pour lui, après ce numéro quatre, la «saga» devrait s'interrompre quelque temps, ne serait-ce que parce que Robert Englund voudrait pouvoir s'investir totalement dans la série télévisée **Freddy's Nightmares**, qui de toute évidence, à ses yeux, offre une source d'intérêts plus variés.

En attendant ce break, **Nightmare 4** est bel et bien en boîte, sous-titré **The Dream Master** (le maître des rêves). C'est une constante de la série, on trouve des noms nouveaux à la signature du scénario. Ecrit par Jim et Kent Wheat, le récit démarre où s'était arrêté **Nightmare 3-Dream Warriors**: Freddy refait surface et entreprend (comme c'est original...) de massacrer les enfants d'Elm Street, enfin, ceux qui restent, parce que depuis le temps (à croire que les parents d'Elm Street copulent comme des bêtes pour avoir une progéniture aussi nombreuse. A quand un Nightmare classé X...?). Ça promet de faire très mal dans les rêves des enfants du monde entier (au secours, l'Unesco!), lorsqu'intervient Alice (interprétée par Lisa Wilcox), une jeune fille qui a la particularité de réunir à elle seule les pouvoirs de tous les **Dream Warriors** du film précédent. Et c'est un duel au sommet, Alice contre Freddy...



Tourné en 40 jours à Los Angeles, **Nightmare 4** est toujours un petit film pas très cher (5 millions de dollars), un délire d'effets spéciaux avec une atmosphère plutôt noire.

Le chemin parcouru depuis le premier **Nightmare on Elm Street** laisse rêveur (c'est le cas de le dire): un petit film d'épouvante riche d'idées a donné naissance en l'espace de quatre ans à une opération médiatique (ciné, télé, livres...) riche en dollars. Et il faut bien le dire, un concept original et profond s'est rapidement transformé en une fantaisie pleine de rebondissements, avec, comme c'est le cas avec ce numéro quatre, épisodiquement la volonté de renouveler le fond artistique.

Freddy Krueger a-t-il une âme?... Vous le saurez en allant voir **Nightmare on Elm Street 4-The Dream Master**. D'ici là, faites de beaux rêves...

Jean-Michel LONGO

TROIS FILMS, UN MYTHE : FREDDY

Dans son livre La Science des Rêves, Freud avait oublié d'avertir ses lecteurs. Aussi, c'est à nous de le faire: faites gaffe à Freddy!...

Le biais du rêve, dans le cinéma fantastique, ça n'a jamais été la solution rêvée pour faire frémir le spectateur: trop facile, sans doute, de nous montrer un tas d'images incompréhensibles ou bizarres, et de justifier l'étrangeté de ce qu'on a vu par l'absurdité apparente des rêves. Trop décevant, aussi, de nous faire croire à une histoire, pour nous dire à la dernière minute que «ce n'était qu'un rêve», et ainsi détruire la «réalité» dans laquelle on était plongé grâce à la magie du cinéma.
Pourtant, en 1984, Wes Craven a songé qu'il y avait moyen, non pas de se servir du rêve comme artifice de scénario, mais d'en faire le support d'un film d'épouvante original et percutant. A donner des cauchemars au public pendant des années.

Les Griffes de la Nuit

Comme beaucoup d'autres films fantastiques à l'origine de véritables «séries», celui qui a lancé celle des **Freddy** a été conçu et tourné à l'économie: **Les Griffes de la Nuit**, produit par New Line, dans la droite ligne de la philosophie Roger Corman (petit budget, public adolescent, des scènes-chocs, et on ramasse l'oseille..,) a bénéficié d'une histoire à la fois simple et novatrice: un petit groupe de jeunes gens de la middle-class américaine, tous voisins, s'aperçoivent avec surprise qu'ils font tous le même genre de cauchemars, avec comme élément central une espèce d'affreux bonhomme, Freddy Krueger. La situation devient dramatique lorsque Nancy Thompson, l'une des protagonistes, comprend peu à peu que les sévices imaginaires de Freddy se concrétisent dans le réel. Un à un, ses amis meurent parce qu'ils ont eu la faiblesse de s'endormir. Ils sont assassinés par l'homme de leurs rêves et sa main gantée garnie de lames. Très vite, le récit se fixe sur Nancy (et pour cause, les autres sont morts...) , sur son angoisse insomniaque et sur son désarroi quant au pourquoi du carnage. Jusqu'à ce que sa mère donne l'explication des apparitions nocturnes de Freddy Krueger. De Krueger, le tueur d'enfants lynché par leurs parents.
Dans ce film nerveux et oppressant, Wes Craven a posé en quelques plans froids comme des lames de couteau (comme à son habitude) l'image d'un véritable personnage, d'une incarnation multiple: Freddy Krueger, c'est aussi bien la représentation des affres du passage à l'âge adulte pour les teenagers boutonneux dont il vient troubler le sommeil, que la culpabilité de ces parents assassins malgré eux qui voulaient que leurs

LA REVANCHE DE FREDDY.









LES GRIFFES DE LA NUIT et une photo posée de *FREDDY 3. LES GRIFFES DU CAUCHEMAR.*

enfants grandissent dans la paix. Freddy Krueger, pour Wes Craven, c'était une fois de plus l'occasion d'aller au plus profond de l'âme humaine et d'y voir tout ce qui a été refoulé, trop bestial pour être avoué. Cinéaste des instincts les plus primaires, lui seul pouvait donner naissance à une figure aussi brute que Freddy. Dans ce premier chapitre, croquemitaine du sommeil, il rôde dans la pénombre. C'est tout juste si on entrevoit son visage défiguré. Freddy, ici, c'est avant tout cinq lames qu'on voit luire dans l'obscurité, ou qu'on entend crisser sourdement.

La Revanche de Freddy

Suite au succès considérable du premier film, Jack Sholder, un jeune réalisateur, se voit confier **La Revanche de Freddy**, Craven ayant décidé de délivrer de manière différente sa vision lucide et pessimiste du monde. Pour ce numéro deux, Sholder, tout en respectant le ton, a introduit une solide dose de drôlerie grinçante au film. Par ailleurs, certainement selon le vœu du producteur Robert Shaye, c'est dans cette séquelle que s'opère vraiment la «starification» de Freddy Krueger. Celui qui n'était qu'une ombre dans **Les Griffes de la Nuit** surgit à la lumière, devient presque bavard, et de gros rustre vicieux qu'il était se met à pratiquer l'humour noir avec brio. Le scénario est celui d'une suite-type: une nouvelle famille vient s'installer dans la maison des Thompson, sur Elm Street, la rue des cauchemars. Cette fois, c'est Jesse Walsh qui se met à faire des rêves étranges et pénétrants. Tellement pénétrants qu'au cœur du film, Freddy se met à s'agiter au-dedans de lui, à gigoter tellement fort que l'enveloppe charnelle du jeune homme craque et laisse apparaître, son grand chapeau sur la tête et un sourire aux lèvres, monsieur Cauchemar en personne: A Star is born!... L'affreux va aussi s'attaquer à la petite amie de Jesse Walsh, troublant sans doute plus la demoiselle que le gentil Jesse lui-même.
Réalisé d'une manière efficace et intelligente, plus prodigue de transformations spectaculaires que le premier, **La Revanche de Freddys** va lui aussi connaître un bon succès commercial. Il va également lancer véritablement l'acteur Robert Englund en même temps que le personnage de Freddy Krueger. Normal dans ces conditions qu'un troisième épisode soit envisagé. Jack Sholder, après Wes Craven, va à son tour voguer sous d'autres cieux. Et on pouvait penser que la série allait s'éteindre d'elle-même. Et non...

Freddy 3, Les Griffes du Cauchemar

Toujours produit par Robert Shaye pour New Line Cinéma, **Nightmare on Elm Street 3** est réalisé banalement par Chuck Russell. Ça n'empêche pas le film de remporter un énorme succès commercial, un des meilleurs scores de recettes pour une production indépendante. Le scénario, co-écrit par Wes Craven, s'il reprend certains éléments du premier, vise le divertissement grand-public, et surtout accumule intrigues parallèles et scènes purement visuelles. Toujours plus d'effets spéciaux pour cette fois la description d'un monde de cauchemar (habité par devinez qui...) où cinq gamins vont devoir affronter le maître des lieux pour pouvoir dormir en paix. Plus feuilletonesque qu'autre chose, parsemé de quelques apparitions-gags de Freddy, le film nous permet néanmoins de retrouver la Nancy Thompson des **Griffes de la Nuit**, entre temps devenue une charmante spécialiste des troubles de sommeil (elle est bien placée pour ça), qui vient soigner de jeunes perturbés. Il est amusant de comprendre dans le film que la psychanalyse est impuissante face à Freddy Krueger, alors même que Wes Craven ou ses successeurs n'ont pas manqué d'utiliser dans les trois films le personnage, son attirail et ses actes d'une manière lourde de signification. Certes de moins en moins maîtrisée, et en tout cas de moins en moins passionnante. A croire que c'est notre ami Freddy qui, à force de hanter les nuits des concepteurs de la série, a fini par perturber leur inspiration.
Quoi qu'il en soit, si une quatrième mouture s'imposait, c'est surtout à charge de revanche par rapport à un **Nightmare 3** décevant au regard de ses prédécesseurs. Et pour consoler les puristes, ceux qui préfèrent les sueurs froides à la Wes craven à la confiserie cinématographique façon Chuck Russell, il n'est pas interdit de substituer à **Nightmare on Elm Street 3** cet envoûtement sur pellicule qu'est l'**Emprise des Ténèbres**, où, l'espace d'un film, Freddy Krueger a pris l'apparence d'un sorcier vaudou en plein cœur d'Haiti.

Jean-Michel LONGO

LES GRIFFES DE LA NUIT.





En haut et en bas: FREDDY 3...



Ci-dessus: LA REVANCHE DE FREDDY.



THE BLOB

Désormais presque aussi populaire qu'un Dracula ou un Frankenstein, le Blob, une créature extra-terrestre dont le nom est déjà tout un programme, fait de nouveaux des ravages.

Les grands débuts du Blob

Le Blob fait sa première apparition à l'écran dans un film de science-fiction des années 50 qui, indice révélateur, est baptisé **The Blob**, sorti plus tard en France sous le titre **Danger Planétaire**. L'idée de Jack H. Harris (producteur) et de Irwin S. H Yeaworth Jr. (réalisateur) est de faire du Blob une vedette, de virer le héros du haut de l'affiche pour le remplacer par le monstre, chose somme toute assez rare même de nos jours. C'est donc un conglomérat de matières vivantes, un caillot mou de chairs visqueuses, qui s'étale avec force agressivité sur l'écran, préfigurant les **Vendredi 13** et autres nullissimes confrères puisque les victimes ne sont qu'une version «soft» des ados DPF (Dragueurs, Fumeurs, Pécheurs) actuels. C'est en 1972 que le Blob réapparaît dans **Beware the Blob, Attention au Blob** pour la France (connu également sous le titre **Son of Blob**), une séquelle dont le côté parodique est particulièrement réussi. Etrange coincidence, ces deux films ont recelé dans leur fiche technique un nom qui quelques années plus tard allait devenir célèbre. **Steve McQueen dans un de ses premiers rôles avec The Blob.**



Larry Hagman qui réalisa **Beware the Blob** avant d'être happé par l'univers impitoyable de Dallas. Tout ceci pour dire que si dans une dizaine d'années un acteur ou n'importe qui d'autre de **The Blob** (celui de 1988) émerge du lot, ce ne serait ma foi pas étonnant.

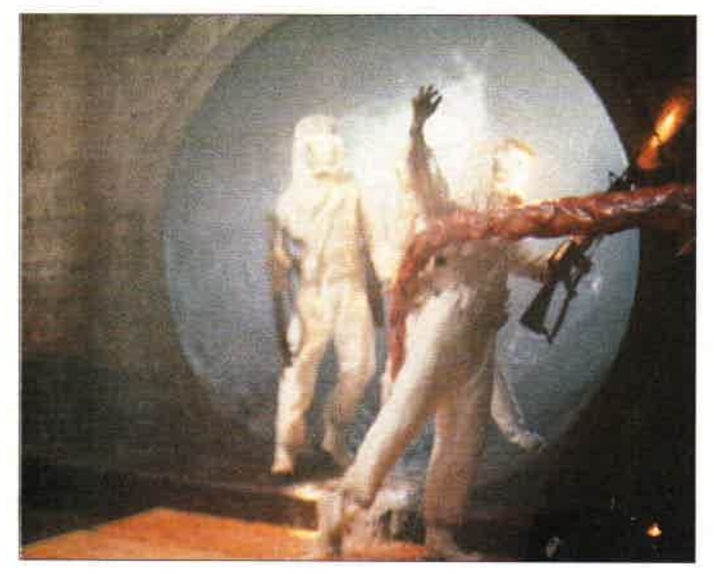
Le Blob cuvée 88

Chuck Russel (**Freddy 3**) a gardé un formidable souvenir de **The Blob** qu'il a vu à la télévision étant enfant, et en revoyant le film il y a deux ans il éprouve le désir d'en faire un remake. Les droits appartiennent toujours à Jack H. Harris (producteur de l'original) et Russel s'aperçoit qu'après 1972 et **Beware The Blob**, de nombreuses tentatives pour donner une deuxième suite aux aventures du Blob ont échoué. Heureusement, Chuck Russel et son enthousiasme pour le projet savent gagner la confiance de Harris qui donne sa chance au réalisateur pour mener à bien le film. Russel s'adjoint aussitôt les compétences de Frank Darabont. Ensemble, ils livrent un premier scénario à New World, peu convaincue. Il faudra que Chuck Russel soit amené à réaliser **Freddy 3**, gros succès public, et donc à être reconnu pour que **The Blob** puisse voir le jour grâce à Tri-Star. Bénéficiant d'un budget très conforta-


Vive la drague !









ble, **The Blob** a abandonné le côté parodique du film de Larry Hagman pour se rapprocher de l'esprit de l'original. En ce sens, **The Blob** est moins une deuxième suite qu'un remake se situant dans la lignée des **Invaders from Mars, The Fly** et **Not of this Earth**. Russel admirant le travail de Cronenberg sur **The Fly** qui «a eu le courage de se démarquer tellement de l'original qu'il a pu éviter la scène de la mouche à tête d'homme emprisonnée dans la toile d'araignée», on peut espérer beaucoup plus qu'un simple remake en forme d'hommage respectueux.

Atouts Maîtres

L'un des principaux défauts du film original était la lenteur de déplacement de la créature qui obligeait les futures victimes à rester figées dans un cri d'effroi en attendant patiemment de se faire engloutir. Rétrospectivement drôle! Aussi le concept du Blob a légèrement évolué. Lyne Conway (les fabuleux effets spéciaux de **La Petite Boutique des Horreurs**) a enrichi la masse gélatineuse de nombreux tentacules permettant un déplacement plus rapide et des attaques foudroyantes. Combinant effets mécaniques sur la créature grandeur nature et animation sur les minatures, les effets spéciaux promettent d'être les plus extraordinaires depuis **The Thing**. Il faut dire que le scénario qui tient sur un timbre poste (une météorite venant de l'espace renferme le Blob qui va s'attaquer aux habitants d'une petite ville) permet une succession de meurtres allant crescendo dans l'horrible. C'est un vagabond qui le premier fait les frais du Blob. Il s'approche de la météorite, tend un bâton et se fait dévorer la main. Emmené à l'hôpital, il se fait progressivement engloutir par la créature qui grossit au fur et à mesure qu'elle se nourrit.

Avec **Freddy 3**, on s'était aperçu que Chuck Russel pouvait allier la dureté des images avec un humour grinçant sans pour autant dénaturer le fantastique. Qu'il pouvait réaliser un film pour les teenagers sans pour autant faire un «film teenagers». **The Blob** confirme cette impression puisque la créature n'épargne personne et même pas les enfants. Les scènes d'effets spéciaux, particulièrement gores, n'oublient pas d'être éprouvantes. Le Blob aspire un homme par le trou d'un évier. Idée farfelue et drôle, mais le résultat est difficilement supportable. Tout comme les plans des victimes disparaissant lentement à l'intérieur du Blob. Le clou du spectacle, identique à l'original, est l'intrusion de la créature dans une salle de cinéma projetant un film d'horreur. Le Blob tapisse le plafond surplombant l'assistance prise de panique et pioche ici et là sa nourriture. Les militaires tentent bien de lutter contre ce monstre. Ils ont beau utiliser toute leur quincaillerie, rien n'y fait. La seule façon de détruire le Blob, c'est de le congeler. Et essayez donc de congeler une créature qui atteint maintenant une dizaine de mètres de hauteur et qui déboule sur la ville en avalant tout sur son passage. Malgré son implacable perfection technique, **The Blob** est bel et bien un film dans l'esprit des années 50. Les transparences joliment visibles et voulues comme telles en sont une preuve. Il ne reste plus qu'à attendre la présentation du film à Avoriaz et sa sortie dans la foulée pour savoir si le box-office sacrera enfin le Blob star à part entière.

Vincent GUIGNEBERT

VAMPIRE VOUS AVEZ DIT VAMPIRE? II

FRIGHT NIGHT II

Encore une séquelle? Inutile de s'en plaindre... Encore des vampires? Oui et alors... Encore du second degré? C'est la marque de fabrique du fantastique des années 80... Produit de son temps, cette suite directe de Vampire, Vous avez dit Vampire? prodigue ce qui a fait le succès de l'original. Une touche féministe en plus.

Il s'en est fallu de peu pour que ce **Vampire, Vous avez dit Vampire II** ne se fasse jamais. Nommé président de la Columbia, le producteur britannique David Puttnam écarta en effet le projet, estimant qu'il se trouverait bien un autre studio pour le réaliser. Cependant, Puttnam ne resta guère longtemps à la tête de cette filiale de Coca Cola. A peine fut-il parti que cette séquelle d'un film à succès fut mise en route. Tourné en 45 jours pour un budget estimable de 7,5 millions de $, **Fright Night II** ne porte plus la signature de Tom Holland, absorbé par son **Childsplay** et sa poupée diabolique. C'est avec bonheur que Holland avait malaxé comédie pour teen-agers et fantastique traditionnel avec un sens esthétique «clip» tout aussi heureux. Le choix de Tommy Lee Wallace pour lui faire suite à la mise en scène se veut assez logique. Wallace est avant tout un poulain de l'écurie John Carpenter dont il est ami depuis le lycée. Ainsi, il figure au générique de **Dark Star** en tant que directeur artistique, même fonction dans **Assaut** et **Halloween**, et responsable de l'arrangement des séquences d'action pour **Jack Burton**. C'est toujours sous la houlette de Carpenter que Tommy Lee Wallace entreprend son premier titre en tant que metteur en scène, le curieux **Halloween III: Le Sang du Sorcier**. Encore à son crédit le scénario (non tourné) de **The Ninja** pour Carpenter, le script de **Amytiville II** et la réalisation de nombreux épisodes de la nouvelle **Quatrième Dimension** ainsi que de **Max Headroom.**
Un spécialiste chevronné du cinéma fantastique doublé d'un technicien doué. Il n'en faut pas plus pour convaincre le boss d'un grand studio de lui donner les rênes d'une séquelle qu'il décrit comme «effrayante et sexy»....

Les charmes de Régine

Voici trois ans que les événements se sont déroulés et que les vampires ont bien failli convaincre Charley Brewster de rejoindre le royaume des morts. A force de thérapie, Charley s'est finalement rassuré. Ses ex-voisins aux canines effilées n'étaient que le fruit de son imagination trop fertile. Avec sa nouvelle petite amie, Alex, une étudiante en psychothérapie, il rend visite à son vieil ami, le «valeureux chasseur de vampires» Peter Vincent, cabotin animateur d'émissions fantasti-











ques, lequel abreuve rapidement la douce et jolie Alex d'histoires étranges. Il est bientôt minuit et les tourtereaux doivent quitter la star de l'épouvante gothique. Charley attend sa petite-amie quand un souffle familier lui rappelle l'expérience vécue par le passé. Il observe des personnages bizarres et conclut encore à une imagination trop féconde. Mais une fois Alex reconduite chez elle, le phénomène se reproduit. Là, plus de doute, il s'agit bien de vampires. Et ceux-ci rôdent du côté des dortoirs du campus. Régine, la meneuse, aborde Charley... Le lendemain, le jeune homme pense toujours à un mauvais rêve. Le soir-même, le contraire s'impose à lui. Se rendant à l'opéra en compagnie d'Alex, il aperçoit son ami Richie montant dans la limousine de Régine. Charley suit le véhicule, constate que son copain cède aux avances de la belle créature, laquelle lui inflige la morsûre fatale... Charley avertit Peter Vincent. Les deux hommes entreprennent une visite nocturne de l'appartement de Régine. Celle-ci, faisant salon, démontre au vieil acteur que son compagnon est sujet à des hallucinations. Pendant ce temps, Alex rencontre à l'opéra l'un des sbires de Régine, Louie. Furieuse de l'attitude désinvolte de Charley, elle ne repousse pas l'étranger, au contraire même... Les événements se précipitent lorsque Peter Vincent se voit évincé de son emploi au profit de Régine, lorsque Charley apprend la mort de Richie... Unique solution: détruire les vampires, chose qui n'est évidemment pas aisée...

Entre Tina Turner et Catherine Deneuve

Que dire du scénario de **Fright Night II**? Il paraît bien construit, propice à des séquences bien enlevées... «**Fright Night II** est un peu plus structuré que le premier, ce qui est dangereux vu que cela contribuait à son charme. Je ne suis pas arrivé dans cette séquelle avec l'intention de piller les qualités qui le rendaient si accessible . Il possédait une espèce d'esprit universitaire comique pour lequel je l'adore» avoue Tommy Lee Wallace. Le metteur en scène souligne que son **Fright Night** n'est pas le remake de celui de Tom Holland. N'empêche que le personnage de Régine s'impose en réplique féminine de celui de Chris Sarandon. «C'est un personnage qu'il est difficile d'oublier» souligne le réalisateur. Il sera aussi difficile au cinéaste de **Fright Night** d'oublier Julie Carmen (vedette de **Milagro**), fameuse et très excitante dans un rôle à la Elvira, parodie de film d'horreur chère à la télévision américaine, «un croisement entre Tina Turner et Catherine Deneuve» selon les aveux de son interprète.

Les effets spéciaux avaient largement contribué à la réputation de **Vampire, Vous avez dit Vampire?**... Transformation à vue d'homme en chauve-souris, métamorphose d'un adolescent en loup-garou... Du solide. «Il y a ici davantage de monstres que dans le premier» lance d'emblée Bart Mixon (**Terminator** et **Robocop**), ce à quoi répond Gene Warren Jr. (**Gremlins, Terminator**), «les effets du film sont une variation de tout ce qui a été réalisé auparavant. Ici, les trucages les plus élaborés tournent autour du personnage de Regine, laquelle passe de l'état de jolie femme en démon déchaîné tous crocs découverts puis s'oriente vers la chauve-souris géante. Selon Bart Mixon, 90 % des effets de **Fright Night II** la concernent. Compressée sous des kilos de maquillage, sous des prothèses de latex et un costume de caoutchouc, la pauvre Julie Carmen étouffait vraiment. Sujette à la claustrophobie, elle faillit même par céder à la peur panique lors de la première séance de maquillage, un maquillage qui lui recouvrait absolument tout le corps. La comédienne affirme ne devoir son salut (et la réussite de ces séquences) qu'à la méditation. Pour la scène durant laquelle Regine se mue en mammifère volant, l'intervention de Brian Wade et Mike Joyce était un prolongement au classique travail de maquillage. Les deux hommes se consacraient à une reproduction petit format de la créature qui allait être ensuite animée image par image à l'aide dûn ordinateur. Une autre chauve-souris beaucoup plus grande, une marionnette celle-là, se glissait aussi dans certains plans. Tout juste sorti aux Etats-Unis, **Fright Night II** n'atteindra les écrans français qu'au début de l'année prochaine. D'ici là, vous aurez enfin rencontré les vampires de **Near Dark**, des modèles de sobriété en comparaison. Pour goûter la différence.

Marc TOULLEC





CHINESE GHOST STORY



Une histoire d'amour contre nature entre un mortel et un fantôme. Les corps s'envolent, les monstres ont des bras rétractables... et au delà du délire, un miracle.

Ling Choi Sin parcourt la campagne sous un soleil radieux. Collecteur des impôts, il s'achemine tranquillement vers le village de Kwok Pak. Surpris par un orage soudain, Ling sort son parapluie et constate qu'il est troué. La caméra adopte le point de vue de Ling et les gouttes de pluie tombent sur l'objectif. Ce plan que d'aucuns qualifieront de fantaisiste ou d'inutile pose les bases d'un film bien plus subtil, bien plus important qu'il n'en a l'air.

Flashback. En 1982, Tsui Hark, cinéaste génial qu'on ne devrait plus présenter, tente un pari fou: importer des Etats-Unis les techniques d'effets spéciaux pour mettre en scène ce qui reste à ce jour le film ayant coûté le plus cher à Hong-Kong. **Zu, Warriors from the Magic Mountain**, délire démentiel d'un cinéaste dépassé et excité par les moyens mis à sa disposition, était aussi malheureusement un film incompréhensible, un film sans âme. Conscient des lacunes de **Zu**..., Tsui Hark a confié la mise en scène de **A Chinese Ghost Story**, film où les effets spéciaux ont également un joli rôle, à Ching Siu-Tung, cinéaste plus calme, moins destructeur. Et le miracle a eu lieu. Car Ching Siu-Tung n'a pas oublié l'essentiel à savoir fournir au film une logique interne, assurant ainsi une parfaite continuité. Quand Ling, sans abri, se dirige vers le monastère maudit de Lan Ro, il trébuche et se retrouve dans une flaque d'eau. «Heureusement que ce n'est pas profond» s'empresse-t-il de dire. Ensuite, il affronte très comiquement et sans s'en rendre compte une dizaine de spectres qui disparaissent après que Ling a volontairement ouvert une brèche dans la cave permettant aux rayons de soleil de transpercer leurs corps. Puis, c'est la rencontre et le «falling in love» avec Lit Siu Seen (qui s'avèrera être un fantôme) dans une baraque sur pilotis au-dessus d'un lac et la chute de Ling dans le lac où il avoue ne pas savoir nager. Ce jeu d'associations entre Ling et le soleil d'une part, Lit et l'eau d'autre part, débouche sur une dualité vie/mort empêchant la concrétisation de leur amour. Qui franchira cette frontière le premier pour rejoindre l'autre? C'est une scène époustouflante où Lit, devant l'apparition de Lau Lau, monstre androgyne obligeant la jeune fille à tuer ses amants, tente de camoufler la présence de Ling en le plongeant dans son bain, qui va répondre à cette question. A bout de souffle, Ling sort la tête de l'eau. Lit, par amour, se jette sur lui et l'embrasse d'un long baiser aquatique, variation fabuleuse du baiser vampirique. Aidé par Lit, Ling vient de vaincre sa peur de l'eau. Par là-même, s'il n'a pas quitté totalement le royaume des vivants, il a plus d'un pied dans celui des morts. Il était dit dès l'un des premiers plans que

Deux scènes coupées au montage.









Ling ne pourrait se protéger de la pluie (le parapluie troué) et donc échapper à une certaine mort. Le final où Ling, aidé de Yin Check Sin (un moine, ange-gardien de Ling), tente de délivrer Lit des mains du Seigneurs des Enfers, va déboucher sur une image poétique dont les mots ne suffisent pas à qualifier la portée. Avant son sacrifice, Lit a promis de se réincarner. Ching Siu Tung nous fait croire un instant à la non-réincarnation de Lit. Mais le dernier plan ne saurait tromper. Un arc-en-ciel accompagne le départ de Ling et, immanquablement, une évidence s'impose. Lit s'est bel et bien réincarnée et c'est le corps de Ling qu'elle a choisi. D'où l'arc-en-ciel, résultat de la fusion entre Ling (le soleil) et Lit (l'eau), et trace d'un amour enfin possible. On peut éventuellement sourire à l'apparente naïveté de cette image. On peut aussi être foudroyé par ce plan qui va loin, très loin, et donne ainsi une dimension émotionnelle énorme au film.

Alors bien sûr, parallèlement au fond, il y a une forme dynamitante où chaque plan est construit comme un hymne au mouvement: des audaces dignes du film culte comme lorsque Yin Check Sin pousse la chansonnette; des combats tonitruants, un monstre inimaginable... Mais il ne faudrait pas que ce plaisir immédiat, visuel et sonore, efface l'intelligence émotionnelle de **A Chinese Ghost Story**. Car ce serait oublier que c'est cette intelligence-là qui transforme les bons films en chefs-d'œuvre.



Vincent GUIGNEBERT

A Chinese Ghost Story. *Hong Kong 1987. Réal.: Ching Siu Tung. Scén.: Yuen Kai Chi. Phot.: Poon Hang Seng, Sander Lee, Tom Lau, Wong Wing Hang. Combats: Ching Siu Tungs, Kowk Tsu, Lau Chi Ho, Tsui Chung Sun, Wu Chi Lung. Prod.: Tsui Hark/Cinema City. Int.: Leslie Cheung, Wong Tsu Hsien, Wu Ma... Dur.: 1 h 38. Dist.: Capital Cinema. Sortie le*

DEMONS ET MERVEILLES

On le sait déjà: A Chinese Ghost Story ne ressemble à aucun autre film. Du moins occidental. Les codes en usage ici: furieusement chinois. Dépaysant, respectueux de millénaires de légende, il hérite de tout un patrimoine, de tout un passé riche en démons et merveilles...

A **Chinese Ghost Story** est un film chinois, plus précisément de Hong-Kong. Le cinéma de cette ancienne colonie britannique tient dans l'imagerie populaire à un seul visage, celui de Bruce Lee. Mais le Petit Dragon ne correspond pas vraiment à l'identité d'une cinématographie imprégnée de millénaires de culture. Bruce Lee, à ce jour la seule super-star asiatique en Occident (les tentatives répétées de Jackie Chan ont seulement battu des records en vidéo), calque son cinéma sur des modèles souvent issus des Etats-Unis (**Opération Dragon** démarque les **James Bond**) et, quand il respecte certains codes locaux, en tire ce qu'il y a de plus perfide (voir surtout le manichéisme bon Chinois contre infâme colon japonais dans **La Fureur de Vaincre**). Le cinéma made in Hong-Kong mérite donc un ambassadeur plus respectueux des coutumes, des racines de son patrimoine. Après les sorties couronnées de succès de deux King Hu (**A Touch of Zen, Raining in the Mountain**) **A Chinese Ghost Story** est celui-là, le représentant logique (puisque obligatoire suite à l'exploitation lamentable infligée à des dizaines de titres dans les doubles-programmes). Déjà, dans son titre, le film de Ching Siu-Tung honore 50 ans de cinéma, et surtout des siècles de légende...

Aventure

Lauréat du prix des effets spéciaux au Festival de Sitges en Espagne, **A Chinese Ghost Story** doit sa notoriété au hasard, à une simple succession de hasards. Programmé à la sauvette au Lido (ex-Orient-Ciné, complexe spécialisé dans la production chinoise parlant mandarin sous-titré en cantonais et hélas aujourd'hui fermé), il est visionné par l'un des responsables du Festival d'Avoriaz après sa découverte in-extrémis par un habitué de la maison. Emballé, l'intrus le sélectionne immédiatement. On connaît la suite. A Avoriaz, **A Chinese Ghost Story** décroche le Prix Spécial du Jury, loupe de (très peu) le Prix de la Critique et ramasse l'aide à la distribution des laboratoires L.T.C. Le succès public ne manque pas à l'appel tandis que la presse découvre les yeux ronds comme des soucoupes une espèce d'alien pelliculaire autonome jusqu'à abstraction des normes du cinéma occidental, une œuvre nouvelle, furieusement exotique, forcément dépaysante, candide comme le serait un film muet de 1910 et plus rapide que ne le sera **Indiana Jones III**. La révélation pour beaucoup, la confirmation pour ceux qui savaient depuis des lustres que le cinéma de Hong-Kong a un potentiel, un goût neuf...





Les spectateurs du Grand Rex durant le festival du film fantastique de Paris essaient leur palais aux vapeurs euphorisantes de **Chinese**. Avant la projection: sifflets, quolibets, grosses vannes... Après les premières images: le silence, le recueillement, les bouches-bées, des sifflets, mais d'admiration ceux-là... Les vétérans d'Avoriaz, blasés par la découverte d'un style inédit (selon eux), craignaient l'inévitable, c'est-à-dire des vociférations scabreuses profanant la vertigineuse candeur des scènes d'amour. Mais la magie a opéré; le «gueuleur» type titillé comme un gosse de six ans à la lecture d'un conte ouvre à peine son clapet. Ovation finale et récompense renouvelée du Prix Spécial du Jury. Même trois ans plus tôt, **Zu: Warriors from the Magic Mountain** (par le staff de **Chinese**) n'avait pas déclenché cet enthousiasme, cette unanimité.

Un cinéma de fous

Il convient d'abord de rendre hommage à Tsui Hark, producteur de **Chinese** (et co-réalisateur comme Spielberg l'a été sur **Poltergeist** vis-à-vis de Tobe Hooper), Tsui Hark qualifié de «cinéaste bestial» pour son vigoureux thriller urbain **L'Enfer des Armes/Don't Play with Fire.** Tsui Hark étudie le cinéma aux Etats-Unis, revient à Hong-Kong pour travailler sur un soap-opera destinée à la télévision puis enchaîne sur une série mettant en scène des «swordmen» (traduisez: chevalier maniant l'épée). Il passe au grand écran avec **Butterfly Murders**, mélange de science-fiction et de tradition, trouve un style qui ira en se peaufinant avec une comédie d'une cruauté débordante, **We are Going to East You. L'Enfer des Armes,** mutilé par la censure chinoise, le place en tête des cinéastes de la nouvelle génération. Hark accepte de mettre en boîte **Mad Mission III** pour le producteur-mégalomane-comédien-guignol Karl Maka. Le film lui échappe. Après **Zu**, il lève le pied de la pédale d'accélérateur (le film taxé d'«excès de vitesse» ne parvient pas à amortir son budget énorme à Hong-Kong) et freine

(très relativement) avec deux comédies, **Peking Opera Blues** (la dernière) et surtout **Shangai Blues**, love-story décoiffante tenant à la fois des grands burlesques muets américains et de l'opéra de Pékin. Comédien à ses heures, Tsui Hark s'impose en tant que producteur avec un polar extrêmement violent, **A Better Tomorrow** de John Woo, et évidemment **A Chinese Ghost Story** de Ching Siu Tung. Ching Siu Tung appartient à la famille que Tsui Hark s'est créée au sein de Film Workshop, sa société de production. Spécialiste des combats (talent qu'il tient de son père), Siu-Tung règle les joutes savantes de **Zu** et celles, plus terre à terre mais néanmoins sidérantes, de **Peking Opera Blues**. Metteur en scène en titre, il réalise **Duel to the Death** (compétition d'arts martiaux entre les champions de diverses contrées) et surtout **Witch from Nepal** (un homme hérite des pouvoirs magiques d'un ancêtre népalais). Ching Siu Tung sera-t-il aux commandes de **A Chinese Ghost Story II**? Oui si l'on en croit les déclarations de Terence Chang, dirigeant de Film Workshop avec Tsui Hark. Terence Chang se classe dans la catégorie des producteurs tenant à donner une image estimable du cinéma chinois de Hong-Kong. Il fustige les séries Z (souvent des **Ninjas**) tournées à la chaîne par des entrepreneurs peu scrupuleux (Joseph Lai surtout). C'est à Terence Chang que l'on doit la création de la société D & B (l'une des plus actives de Hong-Kong). Il a organisé l'entrée du fils de Bruce Lee (Brandon Lee dans **Legacy of Rage I** et **II/L'héritier de la Violence**), la starisation de la très jolie Michelle Khan (les excellents **Magnificient Warriors** et **In the Line of Duty I, II**, bientôt **III**) ainsi que quelques polars d'arts martiaux particulièrement vigoureux (**Fury, Vengeance is Mine, Tiger Cage**). Toujours très soucieux de donner leur chance à de jeunes réalisateurs talentueux, il s'est récemment essayé à la science-fiction avec **RoboForce!** Terence Chang représente actuellement le trait d'union indispensable entre les canons des cinémas occidentaux et orientaux.

Un autre monde

Les vrais films chinois made in Hong-Kong ne répondent pas aux clichés en vigueur en Europe et aux Etats-Unis. Dans **A Chinese Ghost Story**, la violence, toute abstraite qu'elle soit, ne donne nullement dans la demi-démesure. Le sang gicle, les têtes roulent au sol, les épées tranchent dans le mou... Un extrême. Un autre extrême: les scènes romantiques. Elle disent OK à la collection *Harlequin*, à la naiveté. Sans honte, sans crainte du lyrisme ni des symboles. Traitées à la manière d'un roman-photo de luxe, elles vibrent de mille émotions parce que conçues au premier degré. Prenez le polar **Police Action/In the Line of Duty** d'un côté l'ultra-violence, de l'autre des récréations à la limite de l'eau de rose entre un flic et sa famille. Qui a vu **The White Haired Devil Lady**, extraordinaire histoire d'amour













impossible et sa jolie sorcière pleurant sur les sommets au delà des nuages la trahison de son amant, comprendra les motivations des cinéastes et scénaristes chinois. La love-story est ici bloquée aux années quarante, préservée du second degré.

Quant à la violence, elle ne connaît aucune limite. Il n'est pas rare de voir des guerriers luttant encore bien que hérissés de flèches ou criblés de balles. Dans **A Chinese Ghost Story**, le moine taoïste ne semble guère souffrir de l'immense hache plantée dans son épaule. De la même façon, il décime des dizaines d'adversaires, vole littéralement dans les airs, bondit à des hauteurs incroyables, utilise ses mains comme des canons... Monnaie courante dans le cinéma de Hong-Kong, ces actes reflètent parfaitement l'absence de retenue du spectacle. Tout est possible même l'invraisemblable, tout est logique, acceptable. Y compris des journées réduites à quelques minutes fulgurantes ou des nuits interminables. Les unités de lieu et de temps indispensables (en Occident) à la compréhension volent en éclat. Ici, on voyage des ténèbres à la lumière, d'un endroit à un autre sans se prémunir d'arguments style «faisons en sorte que ce soit crédible». A la manière de personnages délivrés des lois de la gravité, les normes de ce cinéma contournent astucieusement tout ce qui pourrait en faire un spectacle réaliste. Idem pour le comique. Sans doute primaire, il est surtout bon enfant. Un morceau de pain rassis brise une pierre, le héros ne cesse de tomber à l'eau... Encore une particularité, un trait de caractère, héritage de vieilles légendes et de contes populaires.

Un héritage millénaire

Dans son **Zu: Warriors from the Magic Mountain**, Tsui Hark disait déjà vouloir rénover les contes et légendes de la vieille Chine à travers les possibilités techniques du 7e Art. **A Chinese Ghost Story** se place dans son sillage. Remake inavoué du **Enchanting Shadow** de Li han Hsiang (1957), lui-même adaptation pirate du ballet **Giselle**, le chef-d'œuvre de Ching Siu-Tung prend source dans les écrits de Pu Songling (ou P'ou Song-Ling selon les traductions), célèbre écrivain né en 1640, mort 75 ans plus tard. Pu Songling trouvait l'inspiration dans les propos tenus par des voyageurs et passants. Des journées durant, il prenait place au bord d'un chemin et écoutait attentivement les récits des gens qu'il abordait. De la même façon, il entretenait de nombreuses correspondances, matière première indispensable à l'élaboration de centaines de contes généralement très courts et rédigés dans un style simple, direct, mais aussi riche, allusif et élégant. Influencé par d'autres écrivains (Gan Bao et Su Dongpo lui étant tous deux antérieurs d'un bon millénaire), il «aime à décrire les jeunes amoureux qui se heurtent à des difficultés pour











obtenir l'objet de leur désir. Certaines de ses histoires d'amour ont pour héros des mortels, d'autres des hommes et des renardes, des hommes et des immortelles, des hommes et des esprits d'insectes, d'oiseaux, de fleurs et d'arbres». La parenté avec **A Chinese Ghost Story** ne fait pas de doutes. Le film de Ching Siu Tung découle directement de la tradition orale via les manuscrits de Pu Song ling. «... En fait, quand il décrit ce qui se passe dans les enfers, il ne fait que refléter le monde humain... On passe du ciel à la terre en un éclair, et cependant, si étrangesque soient les événements, le lecteur les voit sur le plan humain et les considère comme réels...». Une impression dominante: ces propos extraits du prologue de «Contes fantastiques du Pavillon des Loisirs» restent valables pour **Chinese**. Troublant. Les quelque 500 contes de Pu Songling recèlent de nombreuses romances entre mortels et renardes. Les renardes sont, dans l'imagerie populaire, des femmes-fantômes toujours d'une grande beauté diaphane; elles donnent à la littérature fantastique chinoise ses lignes les plus poétiques.

Egalement influencé par l'Opéra de Pékin (où le travestissement est obligatoire, voir ici le monstre androgyne Lau Lau incarné par un homme), **A Chinese Ghost Story** subit dans le même temps les attraits de **L'Exorciste, Poltergeist** et autre **Evil Dead**. Ici, les spectres, ectoplasmes et possessions sont pris très au sérieux, même quand il s'agit d'en rire...

Nuit de noces chez les fantômes

Le succès de **A Chinese Ghost Story** dans tout le Sud-Est asiatique devrait relancer la vogue des «ghost stories», lesquelles n'ont jamais été en berne à Hong-Kong. Les plagiats sont inévitables. Wu Ma, interprète du moine taoïste dans le film de Ching Siu Tung et par ailleurs réalisateur de talent, devait quelques mois après sa sortie mettre en scène **Portrait of a Nymph,** son remake à la ligne près. Même l'héroïne ressemble à celle de **Chinese**. Cependant la notion de plagiat à Hong-Kong est loin d'être la même qu'en Occident. Bien avant **Chinese**, Wu Ma entreprit une démente comédie à base de fantômes, **The Dead and the Deadly** (1984), proche dans l'esprit de l'œuvre qu'il détourna trois ans plus tard. Sa bonne tenue au box-office servit la mise en chantier de plusieurs titres logés à la même enseigne des gags, des voltiges et une solide portion de surnaturel, notamment la brillante série des **Mister Vampire**, trois films de Lau Koon Wei. Le fantastique, comme la comédie, sont à Hong-Kong des genres fonctionnant selon leurs propres codes, jalousement et exclusivement chinois. Une fois de plus, l'Occident ne s'y reflète que très vaguement...

A Chinese Ghost Story doit son look à toute une tradition de films à la fois fantastiques et de chevalerie dont le premier représentant, **Burning of the Red Lotus Monastery**, date de 1928. Le genre connaît son apogée dans les années soixante sous la houlette des Shaw Brothers, qui restèrent longtemps le premier studio de Kong-Kong. Effets spéciaux, ciel coloré, décors volontairement factices mais d'une immense beauté baroque, pirouettes incessantes en apesanteur... Le déclin de ce style bien spécifique à Hong-Kong est amené par la vague kung fu post-Bruce Lee. Baptisé «Wu Xia Pian» (traduisez: cape et épée), il reprend en 1976 dans des adaptations des romans de Gu Long par le cinéaste Chu Yuan (17 au total). Les titres sont évocateurs: **The Sentimental Swordmen, Clans of Intrigue, The Magic Blade** et surtout le bouleversant (tant sur le fond que sur la forme) **Jade Tiger**. Le même Chu Yuan, après la disparition totale des Wu Xia Pian au début des années 80, s'attache à un fantastique plus immédiat avec des œuvres aussi délirantes et colorées que **Warriors of the Sun** et **The Enchantress. A Chinese Ghost Story** descend immédiatement de ces réalisations toujours perpétrées par des cinéastes esthètes. Ching Siu Tung et Tsui Hark partagent le même amour de la beauté baroque, des conclusions morales, des arabesques et des fièvreuses histoires d'amour. Aboutissement de divers courants tant littéraires que cinématographiques, **A Chinese Ghost Story** pourrait être la révélation de 1988. Lui faire un succès serait reconnaître trois mille ans d'imaginaire.

Marc TOULLEC



Un château dont les rêves qui le hantent ont les beaux yeux de Daryl Hannah. Comment résister ? Neil Jordan retrouve ici Christopher Tucker, son complice de La Compagnie des Loups.

Neil Jordan est une valeur sûre. Les contes poétiques de **la Compagnie des Loups** et les sourires trompeurs de **Mona Lisa**, sa comédie dramatique, très dramatique, sont là pour le prouver. Aussi peut-on être surpris à la lecture du scénario de **High Spirits** dont la légéreté de ton ne dissimule pas a priori de violence, qu'elle soit visuelle (**La Compagnie des Loups**) ou sentimentale (**Mona Lisa**). **High Spirits** se déroule presque entièrement en Irlande et plus précisément dans le château de Haughlin dont le propriétaire, Peter Plunkett (Peter O'Toole) a bien des problèmes. S'il ne paie pas ses dettes à Jem Brogan (Kenneth Mars), qui détient les hypothéques, le château sera transporté en Californie et deviendra un parc d'attractions. Plunkett doit sauver les meubles et ce n'est certainement pas les infiltrations ici et là qui feront du château un hôtel de luxe comme il en a envie. C'est sa mère, étrange femme parlant de temps en temps à son défunt mari, qui amène à Plunkett la solution pour sauver le château : faire croire aux touristes américains de passage que le chateau est hanté. Mis au courant du stratagème de Plunkett, Brogan délègue sa fille Sharon (Beverly d'Angelo) pour saboter ses projets. Elle vient accompagnée de son mari Jack (Steve Guttenberg) qui ne se doute de rien et pense que ce petit voyage est une bonne occasion pour dégeler sa lointaine compagne. Le jeu peut commencer, où toutes les astuces pouvant faire croire à des phénomènes surnaturels sont bonnes. Jusqu'au moment où les fantômes du château, car, ô surprise, il y a de vrais fantômes, prennent le relai des illusionistes d'occasion. Parmi ces fantômes, il y a Mary (Daryl «Waouuu» Hannah), assassinée deux cent, ans plus tôt par son mari dans le château. Elle apparaît à Jack qui en tombe immédiatement amoureux. Pendant ce temps, Martin (Liam Neeson), l'assassin de Mary, lorgne du côté de Sharon, toujours aussi froide. Pour pimenter le tout, les relations sexuelles sont interdites entre humains et fantômes. Il en va de la survie de la planète puisqu'un écart libérerait des démons vengeurs. Mais comment freiner les ardeurs du couple, Mary ne connaissant plus les joies du gouzi-gouzi depuis deux cents ans et Jack se heurtant à sa porte de prison de femme ? Il y a de l'orage dans l'air.



«Je voulais écrire une histoire avec des éléments rattachés au surnaturel, mais avant tout je voulais faire une comédie très élaborée.» explique Neil Jordan. Pas étonnant que le réalisateur ait pioché dans le vaudeville pour en extraire les situations les plus cocasses. Espérons qu'il en gomme les aspects vulgaires et qu'il donne du poids aux personnages qui ne sont d'ordinaire que des pantins. Quel que soit le traitement apporté par Neil Jordan au sujet, **High Spirits** sera certainement une réussite plastique et technique. Alex Thompson, responsable entre autres des images d'**Excalibur**, de **Legend** et de **l'Année du Dragon**, doit jouer sur le contraste entre la tranquilité de la campagne irlandaise et l'angoissante atmosphère du château. Derek Meddings, l'homme qui a fait voler Superman, se charge avec son équipe, la Meddings Magic Camera Company (l'équivalent british de **l'ILM**) des effets spéciaux. Au programme: un bus plein de touristes tombant dans un lac, des briques se détachant des murs pour traverser les pièces et un cheval parlant. Christopher Tucker retrouve Neil Jordan après **la Compagnie des Loups** et s'occupe des maquillages des fantômes vieillissants. Il faudra attendre un peu pour savoir si cette comédie fantomatique vaudra le coup d'œil et le coup de cœur. Alors dans l'immédiat, il y a un autre film qui sort au sujet similaire. **Chinese Ghost Story** que ça s'appelle. Et si vous n'êtes jamais tombé amoureux d'un film, c'est le moment ou jamais.

Vincent GUIGNEBERT









BAD TASTE

Dans la rubrique «encore plus gore si c'est possible», voici Bad Taste, une petite bombe tout droit venue de Nouvelle-Zélande. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le film de Peter Jackson ne fait pas l'unanimité au sein de la rédaction. Bouillie indigeste d'amateur trop précoce ou franc délire bourré d'humour et d'action? L'empoignade qui suit devrait plus que jamais nous attirer votre courrier.

Question de degré

J.-P.P.: Avec **Bad Taste**, est-ce qu'on n'a pas l'impression de se trouver une nouvelle fois en présence d'une première œuvre importante comme **Basket Case** ou **Evil Dead**, un de ces films qui apportent un sang nouveau au fantastique?

B.A.: Je dirais plutôt un mauvais sang. Une leucémie, même. Ceci posé, il s'agit bien d'un descendant direct des films que tu as cités: les mêmes moyens du bord, la même volonté de choquer, le même esprit un peu fou, sauf qu'il ne possède aucune de leurs qualités.

J.-P.P.: Par endroits, **Bad Taste** est un peu le film de la décadence.

J.-M.L.: Il y a peut-être un ton plus désordonné que dans **Evil Dead** ou **Street Trash**, mais il ne leur est pas inférieur. Par certains côtés, il me paraît même plus original.

B.A.: Vous voyez donc des promesses d'avenir dans la personnalité cinématographique de Peter Jackson.

Le réalisateur/acteur Peter Jackson



J.-P.P.: Sans doute, oui. **Bad Taste** est sa carte de visite, les producteurs vont sûrement lui faire des propositions. Mais je ressens surtout son film comme un gigantesque gag, et j'ai l'impression qu'il en est conscient.

J.-M.L.: Il y a plus d'humour que dans tous les premiers films dont nous avons parlé; le ton est plus léger, et on a par conséquent moins l'impression d'assister au début d'une grande carrière.

J.-P.P.: Par «gag», j'entendais «film destructeur»: il ne se réfère à aucun mythe, son scénario se réduit au strict minimum et ne cherche pas à faire passer de message comme dans les années 50 où la science-fiction mettait en garde contre la pollution ou l'armement nucléaire. Ici, des espèces d'extra-terrestres débarquent pour enlever les gens afin de nourrir une cantine intergalactique, un point c'est tout. C'est d'une gratuité folle, et j'adore ça.

B.A.: Ce qui me sépare de vous, c'est que je considère **Bad Taste** comme le genre de petite déjection dont on peut tartiner son journal intime: on est complète-

ment libre, on écrit pour soi, et on ne le fait lire à personne. Les fantasmes tarés de Peter Jackson ne regardent que lui. En outre, la sortie de ce film me laisse à penser qu'il y a quelque chose de pourri dans le monde du cinéma. On refuse de sortir certains films de réalisateurs importants, comme **Opening Night** de Cassavetes, on oblige Michael Cimino à amputer d'une heure et demi sa **Porte du Paradis**, et on laisse sortir sans problème des trucs aussi désordonnés, aussi laids, aussi bêtes que ce **Bad Taste.**

J.-M.L.: La sortie de **Bad Taste** ne nuit en rien à ces autres films.

B.A.: Peut-être, mais c'est une injustice que j'ai du mal à accepter.

J.-M.L.: Je trouve au contraire très bien que sorte un tel film, fait de bric et de broc, d'autant qu'il a **reçu** un accueil enthousiaste au Festival du Rex et auprès de certaines personnes, moi en particulier. Ça prouve que ce n'est pas un journal intime lisible par son seul auteur.

J.-P.P.: C'aurait pu être le cas, vu que Peter Jackson l'a porté pendant quatre ans.

B.A.: «Porté» peut-être pas. On ne peut pas parler de mûrissement, de gestation pour un film comme **Bad Taste**. Disons qu'il lui a fallu tout ce temps pour le bricoler.

J.-P.P.: Tu trouves le film bête...

B.A.: **Bête Taste**, oui...

J.P.P.: Mais Peter Jackson l'a voulu ainsi. Il n'a pas réalisé bêtement un film bête: c'était son but de faire quelque chose de volontairement méchant dans le style *Hara-Kiri*. J'ai toujours eu une petite affection pour ce type de cinéma qui casse tout, qui caricature tout, qui crache un peu sur tout.

B.A.: Ça, c'est ton côté anarchiste, ton côté Jean-Pierre-68 qui remonte à la surface...

J.-P.P.: Non, j'aime vraiment cet aspect film-détergent qui se moque un peu des militaires, des personnages à gros bras.

B.A.: Je trouve que **Bad Taste** se moque surtout du cinéma. On évoquait dans le dernier *Forum* l'image du fantastique, et c'est vraiment le genre de spectacle conçu pour la dévaloriser, sauf auprès de ceux qui aiment «s'éclater» comme tu dis, qui aiment hurler pendant les projections comme au Rex.

J.-P.P.: C'est le triomphe du second degré.

J.-M.L.: La plupart des spectateurs aiment bien hurler dans les salles, et ça se produit malheureusement de moins en moins. C'est l'évolution du fantastique qui appelle l'humour et la distance, et je ne vois pas où est le danger ou le mépris du genre. Je pense au contraire que le plus large public peut apprécier cet esprit décapant, ce mauvais goût-là.









J.-P.P.: A mon avis **Bad Taste** ne ridiculise pas le fantastique. J'attends néanmoins toujours le film sérieux qui osera aller à contre-courant de la mode comique actuelle.

B.A.: Même si le film ne se moque pas ouvertement du genre, il ne peut que le faire régresser au stade pré-anal, où seules comptent les vomissures, les giclées de sang et les mutilations. Et puis c'est atrocement mal fichu.

J.-M.L.: Je ne suis pas du tout gêné par les maladresses. Je trouve même qu'elles passent très bien. Il y a un rythme dans le découpage et le montage qui donne au film une pêche digne d'**Evil Dead**, sans compter une façon de filmer beaucoup plus explosive que celle de Raimi. **Bad Taste** ne me semble pas mal maîtrisé.

B.A.: Je n'arrive pas à l'envisager comme un film. C'est un assemblage de plans dicté par le seul désir de faire plus fort que le plan précédent, un gros furoncle de cinéma qui explose n'importe comment.

J.-P.P.: Il y a quand même une continuité narrative...

J.-M.L.: A part toi, je n'ai pas l'impression que ceux qui l'ont vu l'aient reçu comme une bouillie d'images. Même si trois mille spectateurs sur Paris prennent leur pied, c'est déjà un public.

J.-P.P.: Il en faut, du cinéma-délire comme celui-là. Peter Jackson a voulu lancer un pavé dans la mare, et il n'a pas raté son coup. A partir du moment où tu acceptes le principe d'un gars obligé de remettre sa cervelle en place toutes les cinq minutes avec un bout de sa propre calotte crânienne, tu peux entrer sans difficulté dans le monde de **Bad Taste** qui relève davantage du dessin animé que du cinéma réaliste.

B.A.: Dans le genre «délire», je préfère **Re-Animator** qui, lui, développe une histoire.

J.-M.L.: Il est vrai que **Bad Taste** prend une invasion extra-terrestre comme prétexte et ne va pas chercher plus loin. Mais c'est la répétition des mêmes gags, des mêmes cervelles qui éclatent, qui finit par créer ce climat absurde auquel j'ai complètement adhéré.

J.-P.P.: Ça me fait penser aux films burlesques à la Harold Lloyd, où un personnage escalade un immeuble puis dégringole dix fois de suite. Le gars interprété par Peter Jackson lui-même semble tout droit sorti d'un muet des années 20.

J.-M.L.: **Bad Taste** fonctionne sur des effets un peu primaires, un peu scatologiques, et ça fait plaisir de voir de temps en temp un film jouer sur ce registre-là.

Rire ou ne pas rire

J.-P.P.: Peut-on dire que Peter Jackson a fait une œuvre originale, qu'il a ouvert la voie à un genre?

J.-M.L.: Une œuvre originale, oui. Créé un genre, non, puisque **Bad Taste** s'inscrit dans la lignée d'**Evil Dead, Basket Case** et Cie; c'est-à-dire qu'il emprunte un peu à tous les genres pour aboutir à quelque chose de nouveau.

B.A.: Une sorte de film-pudding.

J.-M.L.: C'est un peu ça.

B.A.: De film ratatouille...

J.-P.P.: Puisque **Bad Taste** appartient à ce courant-là, comment se fait-il que tu aimes **Elmer** et pas **Street Trash, Toxic** ou **Evil Dead 2**?

B.A.: Parce que même si **Elmer** relève de cette école, il possède une dimension seconde qui me touche: au delà de son aspect purement visuel, il y a un arrière-plan humain, une façon d'évoquer les problèmes liés à la drogues, qui le font échapper à la gratuité.

J.-M.L.: Dans ces conditions, on peut voir dans **Bad Taste** un message beaucoup moins racoleur, un pied de nez aux militaires, par exemple.

B.A.: Je ne fais pas une fixation sur les «messages», mais j'aime qu'il y ait en effet «autre chose» que le simple désir d'éclabousser l'écran.

J.-M.L.: Quand c'est fait avec autant d'humour et de rythme qu'ici, ça ne me dérange pas. De ce point de vue, **Bad Taste** m'a beaucoup plus surpris, soulevé, qu'**Elmer**.

J.-P.P.: On ne peut pas nier que **Bad Taste** soit un film drôle.

B.A.: Si, si, on peut...

J.-P.P.: Tu ne vas pas me dire que tu n'a pas ri!

B.A.: Je crains de te décevoir: ça m'a consterné du début à la fin. Seul le coup du mouton qui explose m'a fait sourire.

J.-P.P.: C'est le gag le plus méchant du film, d'ailleurs. Je me demande tout de même si certains spectateurs ne sont pas arrêtés dès la première image par la technique un peu défaillante de Peter Jackson et si nous, critiques, ne sommes pas a fortiori encore plus arrêtés par ce genre de considération.

B.A.: Vous êtes la preuve vivante que non, puisque ça ne semble pas vous gêner outre mesure.

J.-M.L.: C'est vrai qu'il y a un côté sale, négligé, que le film a été tourné en 16 mm, mais ceci est contrebalancé par des inventions incessantes et des effets spéciaux assez perfectionnés: tout ce qui touche aux explosions m'a même stupéfié. Je me demande encore comment ils ont réalisé certains trucs.

J.-P.P.: Le visage ouvert en deux qui continue à bouger, par exemple, ou la maison qui s'envole à la fin.

J.-M.L.: Pour en revenir à l'humour, une scène qui ne relève pas du premier degré immédiat m'a fait beaucoup rire: celle où le bol de soupe répugnante circule de mains en mains jusqu'au Terrien déguisé en extra-terrestre qui va devoir la boire. Il y a là un comique assez fin, assez sophistiqué, fondé sur l'attente, et le gag se dilate dans le temps à n'en plus finir.



J.-P.P.: C'est en effet un moment très savoureux. Il ne faut pourtant pas oublier que **Bad Taste** est aussi un film gore bien construit où l'action ne cesse pratiquement jamais, comme dans la scène du gars suspendu à la falaise, qui rejoint le burlesque dont je parlais tout à l'heure.

J.-M.L.: Je dirais même que le scénario est très élaboré: les personnages sont séparés dès le début, et on suit leur cheminement sans que le film en soit dispersé pour autant.

J.-P.P.: Finalement, **Bad Taste** est peut-être plus adroit qu'il n'y paraît.

J.-M.L.: Tout à fait. Je me demande presque dans quelle mesure ce côté négligé, bâclé, et ces faux raccords ne sont pas volontaires.





B.A.: Tu divagues complètement, là...

J.-P.P.: On ne peut pas dire que Peter Jackson a réalisé professionnellement un film d'amateur.

B.A.: Ce qu'a pourtant fait et génialement réussi Woody Allen avec **Zelig**.

J.-P.P.: Les maladresses sont là, peut-être dues au fait que le tournage s'est étalé sur quatre ans, mais elles existent bien. Elles sont rattrapées par certains tours de force visuels comme le dédoublement de Peter Jackson en deux personnages, un imberbe et un barbu. Dans la scène où un Terrien enfonce un piolet dans le pied d'un extra-terrestre, les deux rôles sont tenus par Peter Jackson, et l'acteur-réalisateur se tape en fait lui-même dessus!

B.A.: Vous m'épatez, tous les deux. Tenir un discours aussi enthousiaste et structuré à propos d'une chose aussi informe, aussi hideuse, aussi stupide et nauséabonde que ce **Bad Taste** relève de l'exploit.

J.-P.P.: Si nous l'avons choisi pour ce *Forum*, c'est qu'il nous paraissait intéressant.

B.A.: «Intéressant» est un mot très fade. Tout peu être «intéressant». **Bad Taste** fait parler de lui, crée des remous, provoque la controverse, arrive de Nouvelle-Zélande où, excepté Geoff Murphy, les cinéastes de talent ne fleurissent pas: à ce titre, il a en effet de quoi alimenter une conversation.

J.-P.P.: Vu son accueil à Cannes et au Festival du Rex, on peut présumer de son avenir commercial en France. Moi, je crois qu'il va avoir un certain succès, un peu à la **Toxic**, aussi bien auprès des amateurs de premier degré que des autres. Disons 30 000 entrées la première semaine... à condition que le public ne soit pas déconcerté par l'affiche trompeuse.

B.A.: Quoi? Tu veux dire 3 000, oui.

J.-M.L.: Je ne relancerai pas les enchères, mais je pense qu'il rencontrera son public, et que son côté «film-culte de mauvais goût» lui amènera du monde.

B.A.: De même qu'il y a des films au succès snob comme **Les Pyramides bleues** d'Arielle Dombasle qui rameutent une poignée de curieux, je crois que **Bad Taste** n'attirera qu'un petit groupe de spectateurs et qu'il finira très vite sa carrière. S'il y a bouche à oreille, les gens qui sortiront de la salle auront tellement mauvaise haleine que personne ne voudra les écouter.

J.-P.P.: De toute façon, on ne pourra se faire une idée précise de sa carrière qu'à partir des chiffres de la 2e semaine et des réactions de nos lecteurs.

Autour de la table étaient réunis
Bernard ACHOUR,
Jean-Michel LONGO
et **Jean-Pierre PUTTERS.**

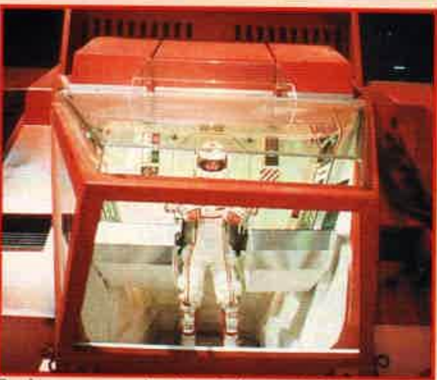
EMPIRE

GRANDEUR ET DECADENCE

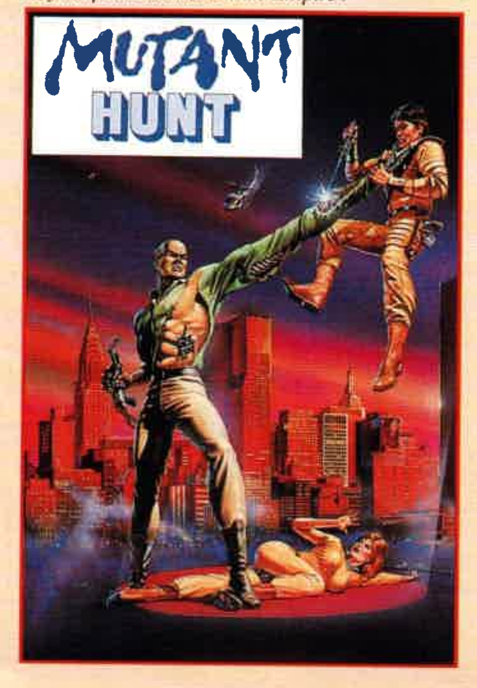
En quelques années, Empire s'est imposé sur le marché. Devenue la première maison de production presque exclusivement cantonnée dans le fantastique, elle a brillé. Une étoile filante ? Sans doute. Accumulant les projets les plus déments, se perdant en filiales, Empire est l'œuvre d'un fou de cinéma, un enfant de la balle qui a malheureusement eu les rêves plus gros que le portefeuille...

Gavé dès son plus jeune âge de bandes-dessinées d'épouvante, Charles Band est né sous les sunlights d'un père voué corps et âme au cinéma. Albert Band assiste John Huston sur deux chefs-d'œuvre, **Quand la Ville dort** et la **Charge Victorieuse** auxquels il participe aussi au niveau du scénario. Mais Albert Band lui-même hérite directement de son propre géniteur, Max Band, peintre impressionniste français, fondateur de l'Ecole de Paris. Au début de la seconde guerre mondiale, en 1940, la famille file vers les Etats-Unis. Albert apprend l'anglais en une année, décroche un poste de monteur adjoint aux studios Warner en 1944. Il creuse son trou, réalise des émissions en direct pour la télévision. 1960, le futur metteur en scène de **Zoltan, le Chien sanglant de Dracula** s'installe en Italie pour dix bonnes années. Dans ses bagages : le tout jeune Charles. Alors que son père s'affaire sur westerns (avec Joseph Cotten) et péplums (avec Steve Reeves), le bambin s'imprègne de culture locale. «J'ai grandi dans une mixture bizarre de westerns spaghetti, de b-d fantastiques, de films signés Antonioni et Fellini». Charles Band avoue même que ses tout premiers souvenirs de gosse l'amènent directement sur un plateau de cinéma. Parallèlement il engloutit les publications de chez Marvel, des DC et Amazing Comics. Je suis certain que les germes des titres de mes films, des campagnes de marketing dérivent directement de ces lectures. A 16 ans, Charles Band réalise ses premiers courts métrages. Certains d'entre eux sont programmés en première partie des réalisations du peintre-cinéaste underground Andy Warhol dans les cinémas italiens. De fil en aiguille, il arrive à produire à 21 ans son premier long métrage, le saisissant **Mansion of the Doomed** (1976) du comédien Michael Pataki, vague remake des **Yeux sans Visage** dans lequel un chirurgien fou enferme dans ses caves des malheureux dont il a extrait les globes oculaires destinés à sa fille aveugle. Un essai couronné d'une certaine estime (Band collabore une nouvelle fois avec Michal Pataki sur **Cinderella**, variation très érotique de **Cendrillon**). Par contre, l'année suivante, il permet à John Hayes de commettre un **Destruction Planète Terre** (**End of the World**) totalement nul. La présence de Christopher Lee ne sauve en rien cette histoire d'extraterrestre ayant élu domicile dans une église. Très mal inspiré en 1977, le jeune homme réalise le bien nommé **Crash**. Détentrice d'une amulette indienne, l'ex-Lolita Sue Lyon provoque moult carambolages sur les routes américaines. Anémique, mal construit, nul. Mais le film se vend bien. Comme **Rayon Laser (Laserblast)** en 1979. Saboté par Michael Rae, **Rayon Laser** conte les déboires d'un teen-ager possesseur d'une arme extraterrestre très destructrice. Quelques effets spéciaux de haute volée (surtout les aliens) ne font pas pardonner des plans honteux d'où débordent à la fois le micro et la perche dans son entier.





De la super-production ci-dessus ROBOJOX) au film petit circuit, tout un Empire !



Produit pour peu, le film rapporte beaucoup, surtout en vidéo.
En revanche, **Tourist Trap** (1979) de David Schmoeller se ramasse une veste tandis que le **Halloween** de Carpenter triomphe sur les écrans. Un tueur psychopathe manipule des mannequins, lesquels ont le regard étrangement humain. Insolite, instable, mis en scène avec un soin évident, **Tourist Trap** précède un projet plus ambitieux que Charles Band confie au réalisateur chevronné de **L'Horrible Invasion**, John Bud Cardos, **La Nuit des Extra-Terrestres (The Day the Time Ended/ Vortex)**. Trop ambitieux en regard de la modicité du budget. Dans la limite des moyens, les effets spéciaux brillent par leur astuce mais ne peuvent pallier à des comédiens médiocres, à une réalisation approximative due à un bonhomme qui se croyait sur une superproduction si l'on en croit Band. Dans **la Nuit des E.T.**, Charles Band cherchait l'inspiration du côté de **Rencontres du Troisième Type**; dans **Parasite** (1981) qu'il réalise lui-même, il pompe **Alien** et profite de la vague éphémère des films en relief. Un monstre perfore des abdomens et c'est gore. Un carton. Le vent souffle toujours dans le sens du plagiat pour Band. En 1982, il bâcle **Metalstorm** (également en 3-D) dont la parenté avec **Mad Max 2** convainc de nombreux distributeurs. Le producteur en herbe pris dans l'enfer de la série Z couronne cette période noire par un **Alchimiste (The Alchemist)** redoutable. La démonologie s'accommode mal aux langueurs d'un scénario intéressant mais écrit avec les pieds. 1983: Charles Band, à peine âgé de trente ans, est las de confier la commercialisation de ses films à des intrus. Il décide de tout faire, de tout superviser, et fonde Empire...

Des débuts difficiles

Réputé pour ses séries B ou Z financièrement rentables, Charles Band doit aussi son sens des affaires à la gestion de la compagnie vidéo dont il est le fondateur, Media Home Entertainment, société aujourd'hui majeure sur le marché. Bandne tarde pas à vendre ses parts et met en place Wizard Vidéo, firme qui distribue, entre autres, **Massacre à la Tronçonneuse**. Quand arrive Empire, le cinéaste-producteur bénéficie déjà d'une solide expérience. Elle lui sera nécessaire pour repartir à zéro. «Je me rappelle être descendu à Cannes armé de seulement trois press-books, des films que nous n'avions pas encore tournés !» se souvient Karen Rothman, collaboratrice de Band et responsable de la division internationale de Empire. Voici ces trois titres : **Swordkill, Parasite II** et **Journeys Through the Dark Zone** dont les affiches alléchantes paraissent dans *Variety*. Empire assène d'emblée sa technique : convaincre l'acheteur avant même que le projet se soit concrétisé. Cet acheteur avance une somme qui ne lui garantit pas le résultat final, guère évident à la simple lecture d'un scénario. Le moins qu'on



TROLL

puisse dire est encore que la compagnie retarde son envol. La machine extra-terrestre engloutie sous les eaux de la planète Hydra de **Journeys**... et le monstre de **Parasite II** ne verront jamais le jour, et ce malgré les multiples relances de Band. Par contre, **Swordkill** prend forme mais pas celle annoncée au départ. Adieu la 3-D ; le méchant samouraï se mue en gentil samouraï toujours confronté à la civilisation contemporaine après plusieurs siècles de congélation. Band confie la mise en scène à J. Larry Carroll, ancien du documentaire et du film industriel, monteur de **Massacre à la Tronçonneuse**, scénariste de **Tourist Trap** et coproducteur de **Parasite**. Malgré ses qualités, **Swordkill** fait une carrière médiocre. Empire toujours soucieux de récupérer sa mise, le retitre, change son affiche. **Swordkill** est devenu **Ghost Warrior**. Néanmoins le film marque le début de l'équipe de choc de la compagnie. Frère de Charles, Richard Band signe la bande musicale tandis que le Suédois ancien réalisateur de films érotiques charmants (la série des **Flossie**) Mac Alhberg se charge des images. Les affaires ne sont guère merveilleuses; toutefois le fondateur d'Empire accumule les projets et surtout décide, mi-84, de devenir son propre distributeur sur tout le territoire des Etats-Unis. Des ventes sur le marché international à l'exploitation vidéo via Vestron, à l'exploitation locale, pas un cent n'échappe à Charles Band. Il peut dès lors passer à la vitesse supérieure...

GHOULIES



Vitesse supérieure

Charles Band sait prendre des risques... calculés. Pas question de mettre en branle des scénarios originaux et totalement novateurs. Chaque idée de film sort de son imagination, une imagination sensible aux demandes du marché. Les teigneuses créatures de **Gremlins** enfantent ainsi **Troll** et **Ghoulies**, **Terminator** rime avec **Eliminators** et les sketches de **Mestema, le Maître du Donjon** (**Ragewar/The Dungeonmaster**) arrivent après ceux de **Creepshow**. Malgré certaines parentés évidentes, les produc-



MESTEMA

tions Empire ne virent jamais au plagiat. **Ghoulies** de Luca Bercovici (acteur dans **Parasite**) est une aimable ringardise à base de manoir hanté, d'héritage et de bestioles sataniques réveillées par des incantations. Le lutin malfaisant de **Troll** de John Buechler (futur réalisateur de **Vendredi 13 N° 7**) lève une armée de monstres incroyables (dont un homme-araignée, des gorets cornus...) pour détruire la civilisation. **Eliminators** part d'un rapt collectif d'enfants pour présenter un bestiaire surprenant: un mercenaire flanqué d'un robot nommé Robota, un ninja et un androide monté sur chenilles et ayant la possibilité de transformer ses parties mécaniques en armes fatales. Evidemment drôle mais raté. L'essai le plus intéressant de cette année 1984 pour Empire demeure bien sûr **Mestema** et ses segments sous la coupe de 6 réalisateur tous débutants excepté Charles Band (Rosemarie Turko, Dave Allen, Stephen Stafford, Ted Nicolaou, Peter Manoogian). Conçu comme un véritable jeu de rôle, le film, par l'intermédiaire d'un computer, propulse un jeune homme à la recherche de sa tendre et chère à travers d'étranges mondes. Univers à la **Mad Max**, hard-rockers diaboliques, colosse de pierre animé sont orchestrés par le démon théâtral Mestema. Série B rapide, imaginative, économique, distrayante, exactement ce que Band envisage pour Empire, du spectacle que chaque auteur a trois jours pour mener à terme. Recordman du staff: John Buechler et ses sept heures de tournage non-stop.

Toujours produit en 1984, **Future Cop** (**Trancers**) concocté par Band en personne devait être le premier tome du détective gominé et cynique Jack Deth. Tenant à la fois de **Blade Runner** (pour le look, mais avec 20 millions $ de moins) et de **Terminator** (pour le retour dans le temps), **Future Cop** représente comme **Mestema** le prototype même du produit désiré par le P.D.G. d'Empire. Malheureusement, le film ne fonctionne que médiocrement. Band réussit néanmoins à caser



RETUR OF JACK DETH et THE EVIL CLERGYMAN, deux sketches de THE PULSE POUNDERS.



une deuxième enquête de Jack Deth dans l'anthologie **Pulse Pounders** (1987) où il insère également un **Dungeonmaster II**. Le troisième volet de cette adroite compilation consiste à reprendre le couple-vedette de **Ré-Animator** et **From Beyond**, Barbara Crampton et Jeffrey Combs, dans une histoire inspirée d'une nouvelle de Lovecraft, **The Evil Clergyman. Pulse Pounders** témoigne donc de l'habileté certaine d'un entrepreneur pressé de mettre ses idées sur pellicule.

DUNGEONMASTER



Entretien avec
Peter MANOOGIAN

Un des poulains de Charles Band et de la firme Empire. Rôdé aux pires conditions de tournage, formé à la dure, Peter Manoogian est sans nul doute le réalisateur type d'une maison peu avare en bricoleurs géniaux.

M.M.: Comment avez-vous été amené à travailler pour Empire?
P.M.: J'avais déjà produit des films pour Charles Band et il m'a proposé de réaliser un des sketches du film **Dungeonmaster/Ragewar**, celui avec la bête dans la cave. J'ai écrit moi-même l'histoire. Lorsque la production de ce film a débuté, j'étais plutôt concerné par celle de **Ghost Warrior/Swordkill** mais comme il lui manquait un sketch, il m'a proposé de le faire.
M.M.: C. Band considérait ce film comme un test pour de futurs réalisateurs d'Empire...
P.M.: Oui, c'était une idée sensationnelle qui en plus explorait le domaine des effets spéciaux; j'ignore quel a été le résultat final. Il a pris des gens d'horizons différents comme John Buechler qui s'occupait de maquillages et leur a donné l'opportunité de faire cela avec énormément de liberté compte tenu du format du film. On ne savait pas ce que les autres faisaient; on avait juste une idée des séquences de liaison entre les sketches.
M.M.: **Eliminators** *a été votre second film?*
P.M.: C'est mon premier long métrage, auparavant j'avais fait un peu de publicité et de production. Ça a débuté, comme souvent, par une idée de C. Band: un homme à moitié machine dont les bras sont des armes interchangeables. L'argument était très mince et on s'est amusé à construire une histoire dessus avec le scénariste Danny Bilson.
Le tournage devait avoir lieu en Floride, il n'y a eu qu'un léger changement de dernière minute, qui est le style de défi qu'il faut relever si l'on veut travailler pour **Empire**: Charlie est arrivé avec une idée géniale: «On ne va pas le faire à Los Angeles, mais on va le tourner en Europe!». En fait, nous avons atteri en Espagne; tout était prévu pour un tournage dans les Everglades. Nous avions des «Swamp Buggies», car dans ces marais il y a énormément de végétation, de boue, etc. et ils ont ces engins qui sont des Halftracks (Auto-Chenille) dont la cabine de pilotage est très élevée pour permettre aux conducteurs de survoler le paysage du regard. Il y avait une séquence fabuleuse que je rêvais de tourner; elle était complètement conçue visuellement avec ces «Swamp Buggies» surgissant de l'eau, écumant les marais... Mais Charles me dit que l'on a une meilleure proposition en Espagne et pour me rassurer il m'affirme: «T'inquiète pas il y a une jungle à Madrid». J'ai éclaté de rire, mais il a poursuivi: «Sans blague, il y a une espèce de jungle aux alentours de Madrid!». Je lui ai demandé si je pouvais aller faire un repérage sur place et j'y ai passé deux semaines, j'ai trouvé de superbes lacs... mais pas de jungle!
M.M.: C. Band suit-il les tournages de près?



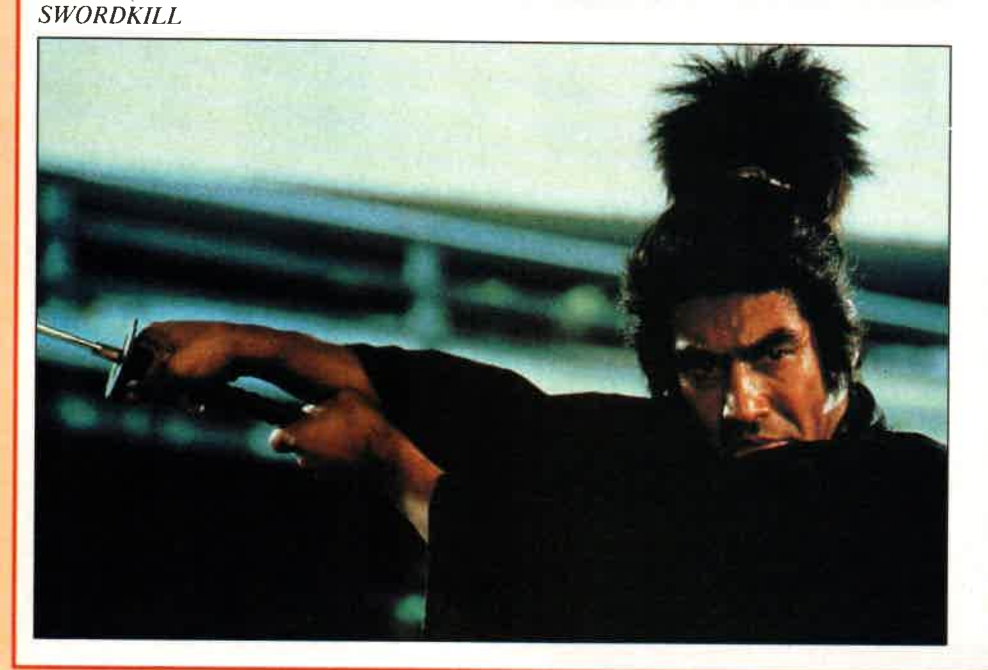


TROLL (Haut) et ELIMINATORS

P.M.: Habituellement oui; mais pas cette fois car nous sommes très proches et il me connaît bien. Il est venu une fois à Madrid car nous étions confrontés à un grand nombre de problèmes qui ont fait que le tournage a duré 13-14 semaines. Il s'est déplacé, mais comme je suis également producteur, il sait que j'ai conscience en permanence du budget et que, par exemple, je ne demanderais pas 50 bateaux si j'en ai besoin de 2 ou 3.
A propos de bateaux justement, il y avait une cascade qui ne marchait pas et qui ne rendait vraiment rien sur l'écran; j'ai donc demandé un autre bateau au producteur espagnol afin de la refaire. Il y en avait deux de rechange mais aucun ne ressemblait au premier: un était deux fois plusgrand et l'autre la moitié plus petit. Un était si étroit que je ne pouvais le filmer que sous certains angles. Ce n'est qu'après de longues heures de discussion que j'ai réussi à leur prouver que ça allait être très dur. Enfin, on a quand même fini par en tirer quelque chose de possible; mais ce coup-là, ce sont les laboratoires qui se sont mis contre nous, ils ont perdu la bobine et prétendu ne l'avoir jamais reçue. Le producteur espagnol nous a conseillé d'attendre, qu'ils l'avaient probablement égarée et qu'ils la retrouveraient...
M.M.: Et alors?
P.M.: A la fin du tournage, toujours pas de bobine. Alors j'ai demandé un nouveau bateau car je tenais beaucoup à refaire cette séquence. Le producteur m'a dit d'accord, mais après une semaine il ne se passait toujours rien et il finit par me déclarer: «O.K. je vais faire reconstruire le bateau que nous avions démoli la première fois». En fait, il était très abîmé et le gars me dit qu'il en manque la moitié mais qu'il pense que ça passera pour la scène de l'explosion finale. Mais la partie manquante était le fond! Qu'à cela ne tienne, on va le remettre sur les flots me dit-il et on ne l'utilisera que pour la cascade. Il a fini par me convaincre que ce n'était pas une plaisanterie et que c'était l'unique possibilité. Alors on a remis ça pour la semaine suivante...
M.M.: Là, on commence à craindre le pire!
P.M.: A raison. Il semblerait qu'ils aient réussi à retaper le bateau; je leur ai demandé de le tester et de l'amener sur le lieu du tournage. Là on a attendu, attendu... quand je demandais des nouvelles, on me répondait qu'il était en route. J'y ai cru jusqu'au bout, jusqu'à ce que je surprenne une communication téléphonique où ils demandaient un plongeur! J'ai demandé une explication et ils ont fini par m'avouer que le moteur du bateau était tombé à l'eau... J'ai décidé d'abandonner et ça n'est que l'un des nombreux incidents qui se sont produits sur le tournage. J'en ris maintenant, mais j'ai failli tourner en bourrique sur place car si je n'avais été que le réalisateur, j'aurais été me plaindre au producteur... Mais j'étais également le producteur!

Propos recueillis par Marcel BUREL

SWORDKILL



MESTEMA



L'envol

L'année 1983 est rude pour Empire. Charles Band et Karen Rothman occupent une chambre sans luxe dans un hôtel paumé. A partir de 1984, l'équipe de la compagnie en constante augmentation d'effectifs loue une suite au Majectic, l'un des palaces les plus chics de la ville. L'endroit rêvé. La société achète 12 pages de Variety pour vanter les mérites de titres un tantinet racoleurs mais efficaces. **Ghoulies, Eliminators, Troll, Journey Through the Dark Zone** sont toujous là, entre de nouveaux produits surtout destinés à la vidéo. Qui oserait sortir en salle **Zone Troopers** écrit et réalisé par Danny Bilson? Des extra-terrestres vêtus de culottes de cheval interviennent en pleine seconde guerre mondiale. Une bonne idée coulée surtout par la pauvreté des moyens investis (quelques jeeps, un tank,vingt figurants). Même les vidéo clubs se sont plaint de la ringardise de **Zone Troopers**. Vaguement démarqué de **Vidéodrome, Terrorvision** de Ted Nicolaou perturbe la vie paisible d'un couple de partouzeurs; l'antenne de leur télévision intercepte un rayon venant de Pluton. Il en résulte l'invasion de leur «sweet home» par une cohorte de monstres idiots et cannibales. **Terror Vision** aspire au statut de film culte d'où la présence de Gerritt Graham (**Phantom of the Paradise**) et de la chevaline Mary Woronov (**Eating Raoul, Les Guerriers de la Route**). Gags foireux et mauvais goût assumé sont au menu. Il n'y a là pas vraiment de quoi dorer le blason d'Empire. Plus «sérieux» apparaissent **Alterego** (mise à mort d'humains pour la grande joie de télespectateurs d'une autre galaxie) et **Shackled** (femmes en cage), mais ils demeurent à l'état de synopsis juteux, comme le scénario d'un potentiel**Laserblast II** pourtant très demandé par le marché. 1984 voit surtout la révélation d'un projet assez délirant régulièrement annoncé depuis cette année-là, **The Primevals,** devant être conjointement mis en scène par Charles Band et Dave Allen, lequel y travaille depuis douze ans déjà. Des scientifiques sillonnent une vallée tropicale de l'Himalaya dont les habitants sont issus d'un croisement entre l'homme et des extra-terrestres reptiliens. Bondé de créatures animées image par image par Allen, **The Primevals**, dont la finition ne cesse d'être reportée, n'a révélé que quelques dizaines de secondes de film , des instants merveilleux. Sans doute un rêve d'enfant pour Charles Band.



1985. Empire décolle

Jusqu'à présent, Empire ne s'était distingué des autres maisons de production que par la personnalité de son fondateur et ses fiévreuses ambitions. Manque à la compagnie le prestige d'un titre au-dessus de la mêlée. **Re-Animator** est celui-là. Le film de Stuart Gordon n'est pas vraiment une production Empire; Charles Band reprend les droits en cours de tournage, alimente le budget (moins de 1 million de $) et remplace le premier chef-opérateur par son fidèle Mac Ahlberg afin de palier au peu d'expérience technique du metteur en scène, ainsi que le maquilleur John Buechler. On connaît la suite. Consécration de Stuart Gordon, regain d'intérêt pour les adaptations de Lovecraft, succès international... «Nous faisons des films destinés à l'exploitation, pas de l'art» déclarait l'année précédente Charles Band. Maintenant, il peut se targuer d'assimiler talent et argent. Mais l'argent dicte à Empire quelques pratiques répréhensibles. Comme, par exemple, acheter les droits d'un film italien de facture honnête, **Les Evadées du Camp d'Amour**, de le caviarder de séquences additionnelles avec Linda Blair réalisées par un certain Nicholas Beardsly, puis de le rebaptiser **Savage Island**! 1985 est aussi l'année de «l'ouverture» pour Empire. C'est ainsi que la notoriété du **Scarface** de Brian de Palma entraîne la mise en chantier d'un **CrimeLord**, lequel ne sera jamais tourné. Le **Cassex** écrit par Gregory Widen (premier scénariste de **Highlander**) cible le public des comédies pour teenagers. **Cassex** (demeuré lui aussi à l'état de projet) devait être «un **Vidéodrome** sexuel»! **Tomb** de Robert Clarke et **Huntress** loup-garou au fémin par David Schmoeller) sont rapidement enterrés.







TERROVISION. CREEPOZOIDS et REANIMATOR (Bas).



1986. Les conquêtes de l'Empire

«Empire Studios... Un nouveau commencement» clame la publicité publiée dans *Hollywood Reporter* pour célébrer le rachat par Charles Band des Studios Dino deLaurentiis (Dino-Città) à Rome. Trois bâtiments administratifs, 18 salles de montage, 2 salles de projection, 30 appartements destinés aux stars, un atelier d'effets spéciaux... 125 hectares en tout. Montant de la transaction: 20 millions de $. Les caisses d'Empire sont pleines à craquer après l'apport en 1985 de 50 millions de $ venant de Vestron en échange des droits mondiaux vidéo de 25 films, plus télé en ce qui concerne l'Amérique du Nord. Les projets de la compagnie frisent le délire: Band vise une production maximale de 40 titres par an et un budget total de 140 millions de $. Pour l'instant, il devra se limiter à 20 productions, soit 85 millions de $. Désormais, Empire offre à la presse corporative ses plus rutilantes pages de publicité. Charles Band annonce trois nouveaux Stuart Gordon, le réalisateur-vedette de la maison. Ce sont **From Beyond**, toujours d'après Lovecraft, avec toujours Jeffrey Combs et Barbara Crampton et une équipe technique similaire (budget: 4,5 millions de $), **Dolls** et une gigantesque réactualisation de la légende d'Achille, **RoboJox,** au coût astronomique de 12 bâtons US. Le nom de Stuart Gordon est largement mis à contribution; Band lui colle d'office trois nouveaux projets: **Lurking Fear** (d'après Lovecraft), **Bloody Bess** (avec Barbara Crampton en femme pirate), tous laissés pour compte vu que le cinéaste est parti pour les studios Disney réaliser **Teeny-Weenies**. Le catalogue d'Empire avance la collaboration de la super-star de la bande-dessinée américaine Jack Kirby, créateur de Hulk, Spiderman et Captain America, et ceci pour deux projets sans lendemain, **Doctor Mortalis** et **Mindmaster.** Empire profite de la vogue **Freddy** et des rêves tangibles, il en résulte **Dreamaniac** et **Dream Invaders** eux aussi restés dans les limbes. Pris dans le crédo des lois de l'offre et de la demande, Empire oriente une partie de ses capitaux vers la comédie. Evidemment, les titres caressent l'adolescent pubère dans le sens du poil. **Valet Girls** (pur produit vidéo) de Rafal Zielinski, **Test Tube Teens in the Year 2000** (projet de Ted Nicolaou, des adolescents hibernent pendant quelques années et à leur réveil découvrent que les élèves de leur bahut alimentent le marché d'esclaves sexuels du Moyen Orient), **Home of the Stars** de Albert Band (comment réussir à Hollywood), **I Eat Cannibals** de Ted Nicolaou (parodie de la vogue des gros bras), **Princess Academy** de Bruce Block... voici les illustres représentants du cheptel «comedy» d'Empire. **Combat Zone** cherche son inspiration du côté de **Class 84** et de son université **turbulente**. Encore un projet qui tombe à l'eau. Et la firme de Charles Band les collectionne. **Battle Bikes/Murder Cycle** de Michael Miner devait être un second **Rollerball** teinté de **Tonnerre de Feu, Mirrorworlds** partait pour un enième pays des merveilles derrière le miroir (scénario de Ed Naha, auteur de **Dolls, Speel Caster** et **Ghoulies II**). **Skeleton** (un animal monstrueux se reconstitue à partir d'un squelette) et le duo **Arsenal/Show no Mercy** de Peter Manoogian (tous deux voués au culte d'armements hyper-sophistiqués) disparaissent quelques mois après leur naissance. Faute d'acheteurs. En comparaison, les films à prendre véritablement corps deviennent rares. Sorti des studios romains, **Fou à Tuer** (**Crawlspace**) de David Schmoeller et son fils de nazi psychopathe ne soulève aucune passion malgré la présence d'un Klaus Kinski excellent et d'une véritable mise en scène. **Spell Caster** de Rafal Zielinski calque **Dix Petits Nègres.** Un magicien (Adam Ant) livre ses invités à un jeu mortel dont le vainqueur pourrait empocher un chèque de 1 millions de $. En boîte depuis plus de deux ans, **Spell Caster** est toujours invisible. Est-il nul à ce point? Pourtant Empire sort dans la même période des nanars généreusement étalés sous des affiches roublardes, **Mutant Hunt** de Tim Kincaid et ses androïdes sortis du labo du docteur Z ainsi que **Breeders** du même coupable, science-fiction sexy dans lequel l'alien se glisse entre les formes avantageuses de jolies terriennes. Le **Necropolis** de Bruce Hickey et sa sorcière en quête d'une bague pouvant lui donner l'immortalité à jamais viennent confirmer cette tendance: de la série B, Empire dérive vers la série Z. Conscient de ce fait, Charles Band oriente la production et parque les canards boiteux sous un nouveau label, réservant les œuvres prestigieuses à Empire...



BREEDERS et TERRORVISION



FROM BEYOND



NECROPOLIS





Infiniment Z...

La filiale Infinity Film Sales offre une alternative idéale à Empire: tourner les scénarios les plus idiots sans entâcher la réputation de la maison-mère. Les films Infinity ont des budgets qui ne peuvent dépasser le million de dollars. Ils sont essentiellement destinés au marché de la vidéo, ce qui n'empêche pas Charles Band d'en sortir quelques uns en salles, couplés en double programme. Leur distributeur: Urban Classics, encore une filiale sous-traitante d'Empire **Vicious Lips** (ex-**Pleasure Planet**) du poulain de la Cannon Albert Pyun destiné à une exploitation traditionnelle s'est avéré à ce point ringard que Charles Band l'a inscrit d'office sous la bannière Infinity. Un groupe rock féminin se trouve confronté à des monstres sur une planète inconnue... Originellement film Empire, **Maximum Thrust** de l'ineffable Tim Kincaid donnant maintenant dans le sous-**Terminator** a passé la frontière pour se métamorphoser en **Waldo Warren Private Eye Without a Brain**! Les titres Infinity brassent les sujets les plus saugrenus possible. On palpe volontiers les pénitenciers spatiaux féminins (**Space Sluts in the Slammer** de David De Coteau et **Slave Girls from Beyond Infinity** de Ken Dixon) du touriste extra-terrestre rondouillard (**Galactic Gigolo** ex-**Club-Earth** de Gorman Bechard), de la matière gélatineuse mortelle et vivante (**The Dirty Filthy Slime** de Kenneth J. Hall pour précéder le **Blob** de Chuck Russell), un monstre caché dans un trophée de bowling (**Sorority Babes in the Slimeball Bowl-O-Rama** de David De Coteau), des femmes côtoyant des poissons carnivores dans une jungle hostile (**Piranha Women** de J.D. Athens), des écolières débarrassant leur ville des indésirables (**Hack'Em High** de Gorman Bechard), du tueur sévissant dans un supermarché (**Night Crew** de Scott Spiegel)... des psychopathes sévissant en couple«**Psycho in Love** de Gorman Bechard) Tous les délires sont bons pour Infinity, y compris d'«ambitieux» thèmes de science-fiction, terre post-atomique (**L.A.B.C.** de Goerge Kerrigan), adolescent victime d'une expérience malheureuse de la part de son prof de biologie (**I Was a Teenage Sex Mutant** de Dave De Coteau), boite de pandore diabolique (**Pand Evil** de Gorman Bechard), levée d'une horde de zombies saturniens contre l'envahisseur (**Corpses Never Lie** de Max Harper), des survivants planqués dans un labo souterrain agressés par de gros rats (**Creepozoids** de Ken Dixon). Beau programme auquel il faut ajouter **The Imp** et **Fiends** voués au culte du monstre de carton pâte. Hors fantastique, Infinity propose simplement **Assault of the Killer Bimbos** signé Anita Rosenberg et sa suite **Bimbo Barbeque**, déboires peudo-policiers de trois jeunes femmes mignonnes à croquer et très à l'aise sur les plages californiennes. Infinity avoue ouvertement son absence de prétention, sa dévotion à un cinéma kitsch, très second degré. La compagnie tient directement son héritage culturel des chefs-d'œuvre de Roger Corman dans ce domaine, **The Viking Women and the Sea Serpent** et **Attack of the Giant Leeches**!

HACK'M HIGH





VICIOUS LIPS



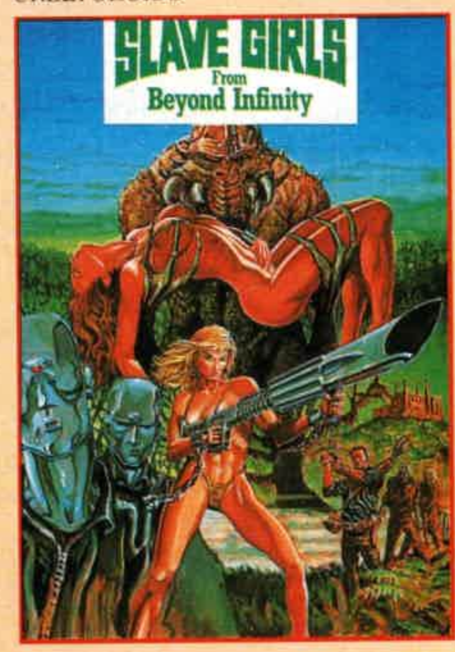
CREEPOZOIDS

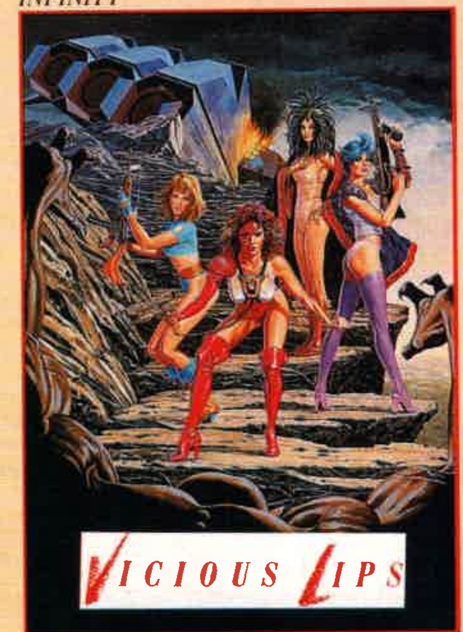


CREEPOZOIDS



SLAVE GIRLS FROM BEYOND INFINITY





1987 Les débuts du crash

Début 1987, tout paraît idyllique pour Empire. La firme vient de se voir accorder un crédit de 20 millions de $ de la part du Crédit Lyonnais, elle rachète les droits mondiaux des deux adaptations de Clive Barker par George Pavlou, **Rawhead Rex** et **Transmutations/Underworld**. Enième filiale d'Empire, Force Vidéo distribue sans perte un package de 30 titres acquis auprès de Continental Motion Pictures pour 750.000 $, **Jungle Master, Hell Commandos, Tormentor**... des films d'action exclusivement. A cette liste, il faut ajouter des séries B italiennes des sixties, **Néfertiti, Reine du Nil, Capitaine Morgan, Les Horaces et les Curiaces, Eroi all'Inferno** avec Klaus Kinski... Mais le deal le plus incroyable de son existence, Empire le signe avec la société française Eurociné cantonnée dans les nanars au budget ridiculement bas et dans laquelle œuvrent les cinéastes les moins doués du Marché Commun. Sous le label Wizard Vidéo, Charles Band exploite **Le Lac des Morts Vivants** (**Zombie Lake** aux Etats-Unis), **Une Vierge chez les Morts-Vivants** (**Virgin among the Living Dead**), **Orloff et l'Homme Invisible** (**The Invisible Dead**), **L'Abime des Morts Vivants** (**Oasis of the Zombies**)... Ses navets remplissent également le catalogue de la division TV d'Empire sur le point de devenir un véritable trust aux ramifications nombreuses.

Au rayon cinéma, les projets inaboutis s'empilent dans un joli désordre. On compte une héroic-fantasy au féminin (**Vulcana**), un western sur une autre planète (**Shoot to kill**), les statues de pierre d'un parc d'attractions venant à vivre (**Bloodless** écrit par David Schmoeller), une splendide créature renfermant en elle un monstre (**Inhuman**), un teenager mettant au point un véhicule hors de proportions (**Mechanizer**), un chasseur de têtes agissant dans une cité moderne (**HeadHunter**), la découverte du secret de l'immortalité dans un immense coffre-fort perdu dans un dédale de souterrains (**The Vault** que devait réaliser Jeff Burr), une traditionnelle lutte aliens/humains (**Quadrant**). Les comédies **Weapon Shop** (comment apprendre à se défendre contre flics, parents et professeurs) et **Section 8** (les cancres de l'armée acceptent une mission impossible) disparaissent illico.

Pour dix titres abandonnés, Empire en concrétise autant, de qualité inégale. **Robot Holocaust** ne relève pas les mauvais scores de Tim Kincaid. Charles Band évite de trop exposer ce ramassis de robots, d'androïdes, de monstres divers, d'humains irradiés évoquant les plus mauvais sous-**Mad Max** italiens. Le **Cellar Dweller** de John Buechler se classe aussi parmi les bides. Une bonne idée: une créature de bandes-dessinées se matérialise devant son inspiratrice. Indigent. Et les effets spéciaux de Buechler commencent vraiment à lasser tant ils se ressemblent. **Ghoulies II** d'Albert Band, bien qu'il se déroule dans une fête foraine, n'a rien à envier à son prédecesseur question ringardise.

Emettons des jugements plus prudents sur **Transformations** de Jay Kamen dans lequel un type subit l'assaut d'un virus spatial qui le métamorphose en simili-lézard, sur **Deadly Weapon** de Michael Miner (co-scénariste de **Robocop**) où un adolescent flanqué d'un pistolet anti-matière délivre une ville des malfrats qui la tiennent en otage. **Pulse Pounders** et ses trois segments limite les risques. L'année 1987 est cependant marquée par deux réussites artistiques. Il y a bien sûr **Prison** du Finlandais Renny Harlin et surtout **The Caller** d'Allan Seidelman, huis-clos sophistiqué entre deux personnages ambigus. Avec Malcolm McDowell dans le rôle du caller (le visiteur). Empire fait une seconde fois appel à l'interprète d'**Orange Mécanique** pour les besoins de la comédie de Robert Boris, **Buy & Cell** où, derrière les barreaux, un innocent monte une affaire rentable. Dans le même ordre d'idées, Charles Band regroupe les extraits d'un maximum de films de zombies (dont **Le Lac des Morts Vivants**) dans le long métrage **Zombiethon** qu'ordonne Ken Dixon, déjà responsable pour Empire de la compilation (reversée à la vidéo) **FilmGore** quatre ans auparavant. Empire clôt l'année avec un thriller vigoureux de Peter Manoogian, **Territoire Ennemi** (**Enemy Territory**). Le gang des Vampires terrorisant un immeuble est uniquement composé de blacks sadiques, ce qui vaut au film de sérieux ennuis avec les ligues anti-racistes. Le début des problèmes pour Charles Band. Après l'échec financier de **From Beyond**, la post-production du gigantesque **Robojox** prend du retard, le budget grossit et la mise au point des effets spéciaux (des animations de Dave Allen) dure, dure... L'année 87 voit Robert Lange, un des piliers d'Empire depuis 1984, quitter la société. Il est suivi par de nombreux autres cadres. Signe qui ne trompe pas : la mise en vente des studios romains (36 millions $). Charles Band prétexte la baisse du dollar mais son explication ne leurre personne. Empire va mal.



GHOST TOWN



PULSE POUNDERS



ROBOJOX



GHOST TOWN

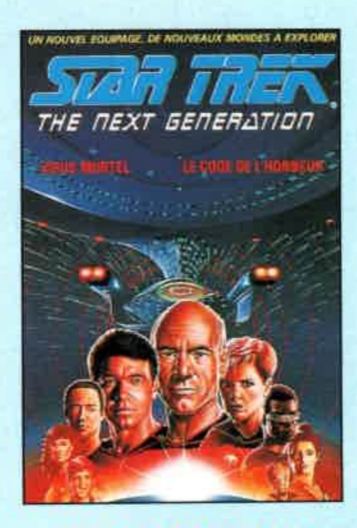
La fin d'une aventure

Cannes 1988. En plein marché du film, on apprend qu'Empire n'est plus, que Charles Band vient de vendre sa société en pleine banqueroute au producteur Irwin Yablans (promoteur de **Prison** au sein du groupe) et à Epic, mystérieuse boite derrière laquelle se cacheraient des noms plus connus. Charles Band se retire donc, non sans causer de gros problèmes juridiques aux nouveaux dirigeants d'Empire/Epic. Une dizaine de films est bloquée devant les tribunaux. Impossible de les exploiter ; le dernier festival du Grand Rex en sait quelque chose pour avoir annoncé **Pulse Pounders** et **Arena**. Déjà avant la nouvelle, Empire avait freiné son rythme de production. Les titres totalement inédits sont rares ; la société tient surtout à mener à bien les productions en cours. Ce sont **Catacombs** (écrit et dirigé par David Schmoeller) et son monstre habitant un monastère, **Ghost Town** (écrit par David Schmoeller, dirigé par Richard Governor) et ses cow-boys sortis de la tombe, **Subterraneans** de Danny Steinman (**Vendredi 13 N°5**) et ses lutins vivant sous la surface du sol. Irwin Yablans semble avoir fait le ménage et retenu des projets d'Empire les plus juteux. C'est ainsi que survivent **Decapitron** de Danny Bilson (sorte de **Terminator** doté de cinq têtes utiles à des fonctions différentes), **Arena** de Peter Manoogian (effets spéciaux fabuleux pour des jeux du cirque dans le futur sur une autre planète), **Entangled** (pour précéder le **Twins** de David Cronenberg, une histoire de sœurs siamoises), **Hotel Dick** (les aventures d'un détective d'hôtel !). La politique de Yablans rameute des cinéastes prestigieux, étrangers au staff habituel d'Empire, Larry Cohen (pour **Apparatus** dans lequel des tueurs placent des charges explosives sur leurs victimes) et surtout Tobe Hooper sorti de son malheureux contrat chez Cannon (**Floater**). Empire continue donc un temps sans Charles Band. Lui, il explique clairement son échec. Sa société se perdait en ramifications. Impossible de toutes les contrôler, de tout planifier de manière saine, d'organiser la distribution d'un film et de gérer un atelier d'effets-spéciaux (Mechanical & Make-Up Imageries). Secondé par son père et Debra Dion, une fidèle collaboratrice, Charles Band projette la fondation d'une nouvelle société, elle aussi orientée vers les genres qui nous sont chers.

Marc TOULLEC
avec l'aide de M. BUREL



STAR TREK THE NEXT GENERATION (2)



Star Trek: The Next Generation *(1987)* **Virus Mortel.** *Réal. Paul Lynch.* **Le code de l'honneur**. *Réal: Russ Mayberry. Int.: Patrick Stewart, Leval Burton, Denise Cosby, Jonathan Frakes. Dist.: C.I.C. Video.*

Il s'en passe de belles à l'intérieur de l'Enterprise! La nouvelle génération contaminée par un virus lubrique succombe au climat érotico-fornicatoire qui règne dans le vaisseau spatial. On verra (façon de parler quand même) un membre féminin de l'équipage pousser très loin ses investigations sur le sexe des robots. Spock l'a échappé belle, quelques dizaines d'années plus tard son flegme aurait été soumis à rude épreuve. Ce qui me fait penser à une histoire d'extra-terrestre, d'oreille et de sexe qui serait trop longue à narrer ici. La prochaine fois si vous insistez. Le second sketch voit une civilisation vaguement orientale enlever une femme de l'équipe. Pour la récupérer, le Capitaine Picard devra se conformer aux traditions très strictes du «Code de l'Honneur». Pour le moment cette nouvelle série semble explorer le domaine de l'évolution des mœurs et ne devrait pas trop désappointer les fans de l'ancienne série, une fois acceptés les nouveaux personnages. On regrettera cependant le peu d'importance accordée aux effets spéciaux qui fait ressortir d'autant plus le poids de dialogues parfois envahissants et l'action resserrée dans un nombre réduit de décors. La série fait un malheur actuellement aux U.S.A., de même que celle de **Vendredi 13** que la vidéo continuera donc à nous distiller, car du côté des chaines de télé...

LE GARÇON QUI VENAIT DU CIEL

The Heavenly Kid *(1985). Réal.: Cary Medoway. Int.: Lewis Smith, Jane Kaczmarek, Jason Gedrick, Richard Mulligan. Dist.: G.C.R.*

Cette comédie fantastique rappelle par moments **Retour vers le futur, Peggy Sue, Christine** et quelques autres films qui rapprochent les légendaires années 60 de notre époque. Un jeune homme décédé accidentellement quelque vingt années plus tôt revient sur terre pour servir d'ange gardien à Lenny, un adolescent timide. Réticent au départ, il soupçonne bien vite que cette mission a un but caché. Le choc des générations est un sujet propice aux comédies et celle-ci est très sympathique, tendre, émouvante, drôle... beaucoup moins prétentieuse de toute façon qu'un certain **Made in Heaven** qui a fait fondre la rédaction (preque) entière de *Mad Movies* dans un moment d'égarement. Reprenez-vous, les gars...

STAR TREK THE NEXT GENERATION

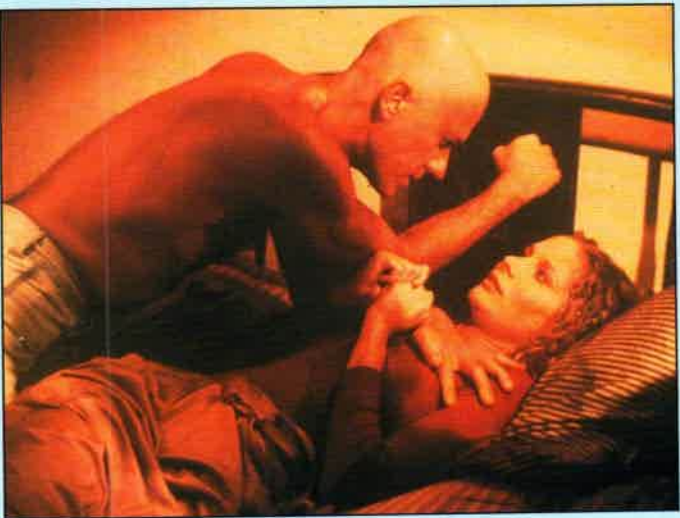


BATES MOTEL

Bates Motel (1987) Réal. & Scén. Richard Rothstein Int. Bud Cort, Lori Petty, Jason Bateman, Gregg Henry. Dist. C.I.C. Vidéo.

A sa mort, Norman Bates lègue le motel familial à Alex West, un jeune homme qui lui avait témoigné de l'amitié. West décide de remettre le motel en état et emprunte de l'argent qu'il craint de ne pouvoir rembourser. Là-dessus se branche une histoire parallèle avec un groupe de mystérieux jeunes gens qui veulent empêcher une jeune femme, pensionnaire de l'établissement, de se suicider. Il s'agissait sûrement au départ pour cet épisode pilote de servir de transition entre le film d'Hitchcock et une série qui ne devait utiliser que le décor. Car ce téléfilm dénature gravement l'esprit de **Psychose**; le personnage de la Mère est complètement ridiculisé et l'explication finale est d'une banalité **inouïe** et prévisible. **Bates Motel** aura un mal fou à décrocher la moindre étoile au prochain guide Michelin.





PREMONITIONS

LE CIEL SUR LA TETE

(1965) Réal. Yves Ciampi. Int. Bernard Fresson, Jacques Monod, Guy Tréjean, Yves Brainville. Dist. G.C.R.

Quand les cinéastes français s'attaquent à la science - fiction, ils le font souvent le plus sérieusement du monde et sans audace. Y. Ciampi n'a pas une réputation de fantaisiste et traite avec une rigueur toute militaire cette histoire de satellite mystérieux qui maintient en alerte le porte-avions Clémenceau. Est-il d'origine extra-terrestre ou tout simplement vient-il d'un pays hostile ? Le film joue sur cet élément de suspense pendant une bonne partie de ses 107 minutes. L'aspect documentaire sur la vie d'une ville flottante comme le Clémenceau prend souvent le pas sur l'intrigue et l'aspect psychologique est par moments un peu lourd. Le propos est défendu par une interprétation solide et crédible car sans grandes vedettes. Mais il est à craindre que le film serve plus la marine nationale que la cause de la S-F.

PREMONITIONS

Mind over murder *(197?). Réal.: Ivan Nagy. Int.: Deborah Raffin, David Ackroyd, Bruce Davison, Andrew Prine. Dist.: C.I.C. Video.*

La vidéo déterre souvent de vieux téléfilms de derrière les fagots, et on comprend soudain pourquoi nos chaînes, pourtant si peu regardantes, ont eu des sursauts de conscience devant le niveau des œuvres. Ce n'est heureusement pas le cas avec ce **Premonitions** qui est un bon thriller fantastique. Une danseuse a des dons de voyance et devine qu'un accident aérien a été causé par une bombe posée par un fou dangereux. Elle a du mal à convaincre la police avant de se rendre compte qu'elle est devenue la prochaine cible du psychopathe. Maintenant un suspense de haut-vol, le réalisateur soigne son final avec la figure inquiétante du cinglé au crâne rasé (A. Prine) qui joue au chat et à la souris avec sa captive dans un décor sordide. Les téléfilms habituels sont plus polissés que celui-ci qui décrit un climat de démence assez secouant.

LE MAGICIEN DE L'ETRANGE

Young Harry Houdini (1987) Réal. James Orr. Int. Will Wheaton, Jeffrey Demunn, Kerri Green, Jose Ferrer, Roy Dotrice. Dist. Disney Première Cinéma.
Comme **Young Sherlock Holmes** dévoilait la jeunesse du détective, ce film prétend trouver l'origine des dons de Houdini dans son enfance. Interrogé par Sir Arthur Conan Doyle (que l'on sait féru de parapsychologie), le magicien consent à lui révéler ses étranges debuts en magie sur les traces du maître Grimaldi. Au terme d'un long périple sur les routes du Far West, il découvrira qu'il est un élu des dieux indiens et dispose d'énormes pouvoirs. Cette explication, au lieu de donner une aura mythique au personnage, tombe complètement à plat car c'est une fausse bonne idée. Il reste finalement une petite comédie qui néglige le côté magique pour un fantastique assez quelconque que l'on oubliera vite.

L'ABATTOIR

Slaughterhouse *(1987). Réal.: Rick Roessler. Int.: Joe Barton, Sherry Bendorf, Don Barrett. Dist.: C.B.S. FOX.*
Leatherface fait des émules et le gros Buddy de **L'Abattoir** n'a rien à lui envier avec son hachoir. Lorsque les autorités tentent d'exproprier le vieux Lester Bacon (sic!), une véritable boucherie va commencer dans les abattoirs familiaux, menée à la machette (surprise!) par l'imposant Buddy, le fils dégénéré. La grande fête du cochon va se transformer en massacre de printemps, qui confirme qu'il y a un porc dans chaque homme. Cette petite production américaine sans prétention tient ses promesses en dépit d'un script pas très original mais plein d'humour noir et de cruauté. La mise en scène est soignée, notamment les liaisons entre les séquences et quelques éclairages. Un bon moment de frissons garanti. La suite a été tournée récemment par la même équipe.





TUEUR DU FUTUR

Timestalker *(1986). Réal.: Michael Schultz. Scén.: Brian Clemens. Int.: Klaus Kinski, Lauren Hutton, William Devane, Forrest Tucker. Dist.: C.B.S. FOX.*
Sorti d'**Il était une fois dans l'ouest** Cole (K. Kinski) plonge dans **Terminator**. Voilà grossièrement résumé ce **Tueur du Futur** qui est un téléfilm pas franchement original mais tout à fait regardable. Cole avec un autre savant a inventé un cristal à remonter le temps. Comme il souhaite être l'unique détenteur de la merveille, il décide de remonter dans le temps afin de supprimer un ancêtre de l'autre inventeur et ainsi annuler purement et simplement la lignée. Mais c'est compter sans l'intervention de Georgia, la fille de son collègue, qui l'a suivi à travers les siècles. Le thème classique du voyage dans le temps est ici exploité sur trois époques où l'on suit agréablement les protagonistes dans leur traque. Kinski domine ses partenaires, surtout le quasi-insupportable W. Devanne qui n'oublie aucun tic de jeu, et le doublage aurait pu être plus soigné; sinon c'est correct.

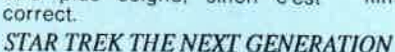
LE CHEMIN DE LA GLOIRE

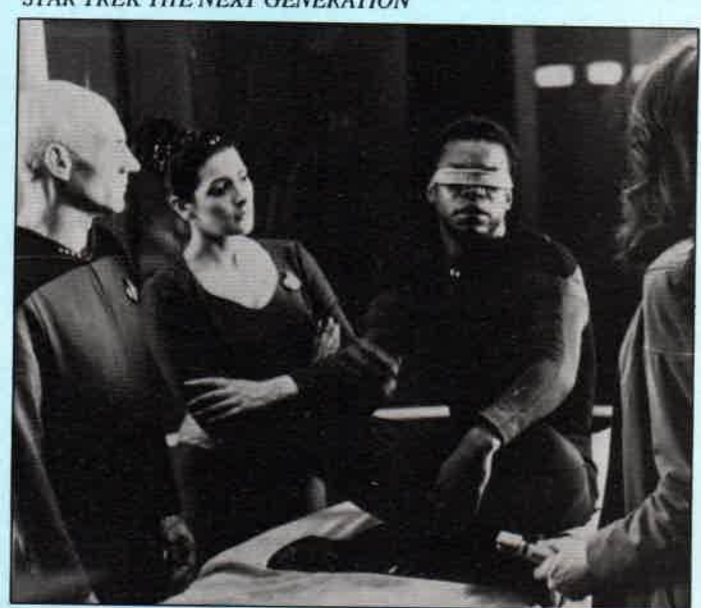
Crossroads*(1986). Réal.: Walter Hill. Mus.: Ry Cooder. Int.: Ralph Maccio, Joe Senega, Jami Gertz. Dist.: G.C.R.*
Un jeune homme, Eugène, guitariste doué, recherche une chanson inédite de blues écrite par son idole dans les années 50. Il retrouve dans un hôpital un vieil homme, joueur d'harmonica, qui prétend savoir où retrouver la chanson. Eugène accompagne le vieillard vers le Mississipi pour rejoindre la «croisée des chemins» du titre où il vendit son âme au diable en échange de la célébrité. Qu'on ne s'y trompe pas, le fantastique de **Crossroads** n'est qu'un argument: le sujet est la musique et la vie, avec ses joies et ses peines, qui est l'essence du Blues. Il s'agit donc d'une sorte de quête initiatique de quelque chose qu'en fait le héros possède en lui-même. Ceux qui ne connaissent que le Walter Hill réalisateur musclé seront surpris de trouver beaucoup de sensibilité dans ce film. La musique de Ry Cooder (**Paris, Texas**) participe pour beaucoup au climat du film.

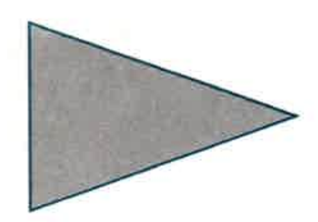
Marcel BUREL

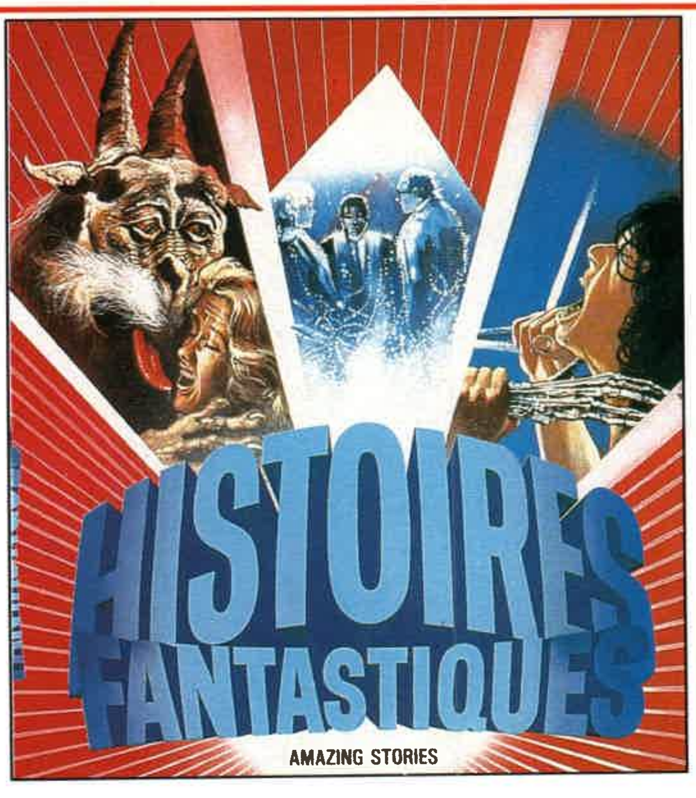
LE TUEUR DU FUTUR

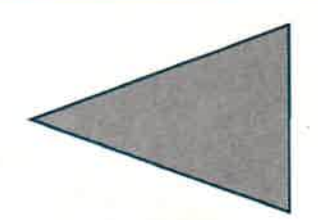



STAR TREK THE NEXT GENERATION









Amazing Stories: magazine d'histoires courtes de science-fiction des années 20 à 50, ayant vu naître entre autre le personnage de Buck Rogers.
Amazing Stories: titre d'une série télévisée des années 80 composée de courts-métrages réalisés à (très) grand frais sous la tutelle de Steven Spielberg.

Depuis ses premiers pas cinématographiques avec **Amblin** en 1968, Spielberg a toujours avoué sa passion pour les histoires courtes. Sa solide (et lucrative) position de réalisateur-producteur vedette lui permet en 1985 d'enfin réaliser son rêve. Il impose ainsi à Universal son concept si original de courts métrages fantastiques réunis sous le titre générique d'**Histoires Fantastiques** (**La Quatrième Dimension** était déjà prise). Et signe pour la première fois dans l'histoire de la télévision un contrat d'essai de deux ans, quels que soient les résultats (peut-être était-il doté d'un sixième sens...), avec pour seul objectif: la qualité.
Mais voilà: pour faire dans la qualité, tant dans la réalisation que dans les (trop rares) effets spéciaux, de grosses, de très grosses sommes furent nécessaires. Félicitons ici M. Spielberg qui remporte de loin la palme de l'émission la plus chère, avec un budget de plus de 900 000 $ par épisode. Il place ainsi la barre d'achat si haut qu'aucune télévision européenne n'a pu encore se l'offrir. Si haut qu'une première exploitation en salle a dû être décidée avant une sortie exclusive en vidéo, afin d'amortir une partie des frais engagés.
C.I.C., qui fait décidement beaucoup pour la télé dans la vidéo nous offre donc tous les deux mois trois épisodes différents et inédits, nous donnant l'occasion de découvrir enfin cette série d'**Histoires Fantastiques** en France. 3 cassettes dont celle du film sont déjà disponibles, les autres arrivent...
De prime abord, rien ne semble la différencier des autres anthologies de science-fiction comme **Au Delà du Réel** ou une des nombreuses «Dimensions». Mais voilà, c'est Spielberg qui tient les rênes. Qui écrit, produit, réalise parfois et empoche souvent. Le papa d'**E.T.** et d'**Indiana Jones** a vu dans cette série un excellent moyen de caser tous ses brouillons d'idées non utilisables au cinéma. Et c'est là que le bât blesse. Ecrivant de sa plume guimauveuse plus de 80 % des scénarios, il englue la série dans une mièvrerie écœurante. Au détriment de toute crédibilité, il teinte toutes ses histoires de bons sentiments et désarme des situations critiques par un goût du happy-end beaucoup trop prononcé. De façon générale ses thrillers sont si simples et ses personnages tellement inconsistants qu'on en vient à regretter le cynisme d'Alfred Hitchcock ou la puissance de Rod Sterling.
Se distinguent schématiquement trois sortes d'Histoires Fantastiques: le thriller, policier ou d'épouvante, basé sur un scénario qui se veut bien ficelé, mais en fait trop souvent cousu de fil blanc (**L'Incroyable Vision - The Amazing Falsworth**); le conte de fée «à la Spielberg» comme **Le Grand Truc-The Greibble** (au secours!), et la comédie, plus alerte, introduisant l'humour dans le fantastique pour mieux nous accrocher. Accordons une mention particulière pour l'épisode de La **Bague - The Wedding Ring** (de et avec Danny De Vito) qui tient du délire et du beurre fondu...
Pour réaliser ces épisodes (il n'allait pas tout faire tout seul, non?), Steven Spielberg fait alors appel à de grands noms de ses amis comme Joe Dante (**Gremlins**), Peter Hyams (**Outland**) ou Tobe Hooper (**Massacre à la Tronçonneuse**). Sa bonté naturelle lui souffle de donner aussi une première chance à de petits jeunes méritants issus de la publicité, du court métrage, et à des réalisateurs en passe de se confirmer comme Tom Holland (**Vampire, vous avez dit Vampire?**). Misant complètement la carte de la réalisation, il évite de trop employer d'acteurs connus, ce qui nous permet d'apprécier les scénarios à leur juste valeur... On notera quand même le passage de Gregory Hines, **Le Flic de Chicago** muté à **Saigon**, ou de l'incorruptible Kevin Costner. Et tout le talent de ces équipes est bien souvent nécessaire pour essayer de cacher les faiblesses de certaines histoires.
Quoi qu'il en soit, son pari est gagné car c'est bien la qualité de réalisation qui fait toute la différence. Avec **Amazing Stories**, Spielberg voulait redonner de nouvelles lettres de noblesse à la production télé et pousser de grands noms du cinéma à s'y intéresser. Sa bonne réputation, son charisme barbu et ses hauts salaires ont ainsi intéressé Martin Scorcese et Clint Eastwood. Et le résultat est parfois digne du grand écran, comme le prouve l'honorable score du premier «film».
Seulement voilà, le public américain n'a pas suivi et a préféré aux belles histoires de l'oncle Spielberg les aventures de la mamie en pantoufles d'**Arabesque** (on est bien peu de choses). L'expérience ne durera que deux ans et l'essai ne sera pas transformé.
Tout comme son générique, un peut chef-d'œuvre d'images de synthèse et d'intelligence, la série n'aura été qu'un écrin à bijoux trop souvent rempli de pacotille. Mais elle nous aura aussi offert de rares moments de qualité, et ça pour un feuilleton américain, c'est déjà beaucoup.

Laurent DUVAULT

LE GRAND «TRUC».



Amazing Stories - Histoires Fantastiques. *USA 1985-1987. 44 épisodes d'environ 20 mn créés par Steven Spielberg pour AMBLIN Television/UNIVERSAL chez C.I.C. Video.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



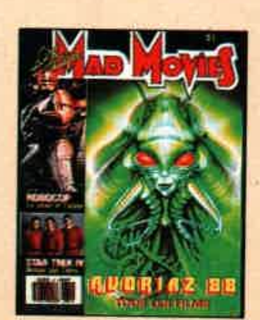
23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les «Mad Max». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois «Guerre des Etoiles».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroic-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33. Gremlins. Eff. Spéc.: Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de «James Bond».
38 Rick Baker. Retour vers le Futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44. Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden Child. Street Trash. Dossier «King Kong».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier «Superman». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop. The Hidden. House II.
51 Avoriaz 88. Star Trek IV. Robocop.
52 Running Man. Hellraiser. Carpenter.
53 Near Dark. Le Rex. Dossier «Zombies».
54 Les héros du fantastique. Les «Vendredi 13».
55 Phantasm II. Chinese Ghost Story. Freddy IV.



1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier «Ninja».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les «Rambo». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man. Robocop. Hellraiser.
13 Lucio Fulci. Le Hard Gore. Avoriaz 88.
14. Hellraiser II. Rambo III. L'Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente. les «Emmanuelle». Beeetlejuice.
16 Special Rambo III. Munchhausen vu par T. Gilliam.











BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES: du 23 au 55. IMPACT: du 1 au 16. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS: 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon: 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de:
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger: les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55

NOM ______________ **PRENOM** ______________

ADRESSE ______________

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16

TÉLÉMANIAC

TELE-CINE

Une rubrique de Vincent GUIGNEBERT

Septembre

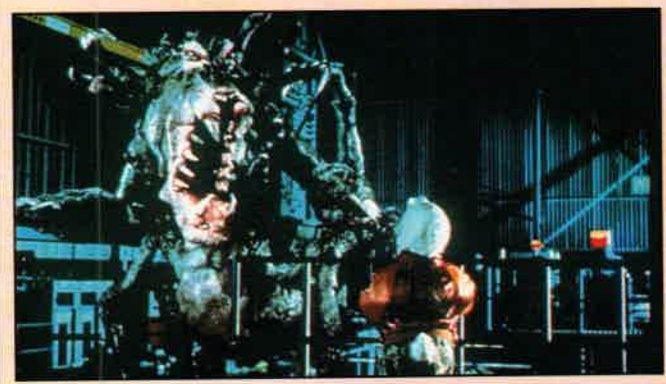
Le 2. *Canal Plus*. 21 h 00. **Mad Max** de George Miller avec Mel Gibson et Joanne Samuel.
Le 7. *M6*. 20 h 30. **1994: Un enfant, un seul**. Téléfilm de John Lewllynmoxy avec Michael Cole et Janet Margolin.
Le 7. *Canal Plus*. 20 h 30. **Dakota Harris** de Colin Eggleston avec John Hargreaves et Meredith Philips.
Le 10. *La 5*. 20 h 30. **Star Trek 2** de Nicholas Meyer avec William Shatner et Leonard Nimoy.
Le 10. *Canal Plus*. 18 h 00. **La Coccinelle à Monte Carlo** de Vincent Mac Eveety avec Dean Jones et don Knotts.
Le 10. *Canal Plus*. 23 h 00. **Peur Bleue** de Daniel Attias avec Gary Busey et Corey Haim.
Le 13. *FR3*. 20 h 30. **Meurtres en Cascade.** Téléfilm de Johnattan Demme avec Roy Scheider.
Le 15. *Canal Plus*. 20 h 30. **Campus** de Albert Pyun avec John Stockwell et Eddie Peck.
Le 17. *Canal Plus*. 23 h 00. **Ondes de Choc** de Nico Mastorakis avec Joseph Bottoms et Kirtie Alley.
Le 23. *Canal Plus*. 20 h 30. **Le Diamant du Nil** de Lewis Teague avec Michael Douglas et Kathleen Turner.
Le 24. *Canal Plus*. 23 h 00. **Les Monstres des Profondeurs** de Peter Carter avec Chad Everett et Joseph Bottoms.
Le 28. *Canal Plus*. 20 h 30. **Howard, une NouvelleRace deHéros** de Willard Huyck avec Lea Thompson et Jeffrey Jones.

Ceux qui nous reprochent de faire de Télémaniac un spécial Canal Plus sont certainement les mêmes qui ont veillé inutilement devant A2 dans l'espoir de voir **Fog** *et* **L'Emprise**. *Preuve est faite qu'il est de plus en plus difficile de faire confiance aux chaînes de télévision même quand celles-ci se vantent d'appartenir au service public.*

HOWARD

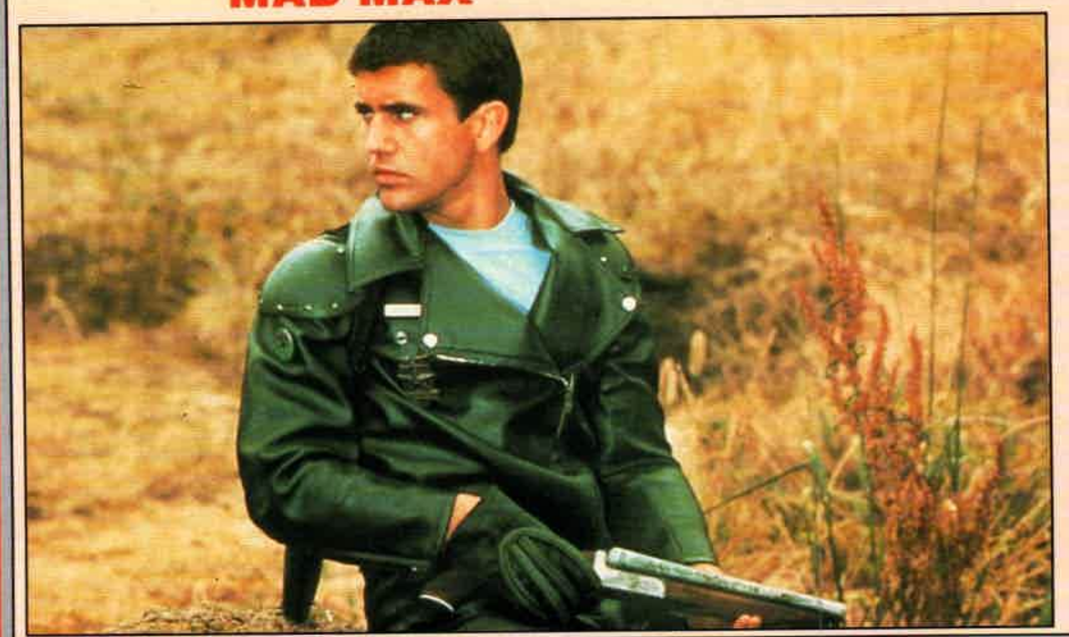
de Willard Huyck avec Lea Thompson et Jeffrey Jones.

George Lucas s'est payé un sacré bide en produisant ce film dont le héros est un canard extra-terrestre. Assassiné par la critique, **Howard** est pourtant un bon divertissement dont certaines séquences sont vraiment extraordinaires. Voir le début se déroulant sur la planète des canards et qui fourmille d'idées géniales. En fait, le public n'a pas accroché au look du canard, un nain dans un costume loin d'être convaincant. Spielberg et Zemeckis s'en sont souvenu pour **Roger Rabbit**, un lapin issu tout droit du dessin animé, mille fois plus expressif que la peluche de Lucas.
Mercredi 28 septembre, Canal Plus, 20 h 30.





MAD MAX



de George Miller avec Mel Gibson et Joanne Samuel.

Formellement génial, le film de George Miller est sur le fond dangereux. Le titre, **Mad Max** (Max «le fou»), l'avertissement du début («Il n'y a pas de meilleures images pour condamner la violence.»), le terrain délimité par deux pancartes «Restricted Area» (Zone interdite) où Max exerce sa vengeance, le dernier crime exécuté en dehors de cette zone mais dans une pente symbolique qui contraste avec l'espace horizontal du désert australien: assurément, George Miller est honnête et il n'y va pas de main-morte pour condamner son héros en particulier et l'auto-défense en général. Mais son film reste trop fort pour ne pas susciter l'identification et transforme malheureusement le Max/anti-héros pressenti en Max/héros perçu.
Vendredi 2 septembre, Canal Plus, 21 h 00.

Octobre

Le 8. *Canal Plus*. 23 h 00. **Fou à Tuer** de David Schmoeller avec Klaus Kinski et Talia Balsam.
Le 15. *Canal Plus*. 23 h 00. **Joey** de Roland Emmerich avec Joshua Morrell et Eva Kryll.
Le 22. *Canal Plus*. 23 h 00. **Freddy 3, les Griffes du Cauchemar** de Chuck Russel, avec Robert Englund et Patricia Arquette.
Le 29. *Canal Plus*. 23 h 00. **Le Camp de l'Enfer** de Eric Karson avec Tom Skerritt et Lisa Eichhorn.
Le 30. *Canal Plus*. 18 h 00. **King Kong 2** de John Guillermin avec Linda Hamilton et Brian Kerwin.
Le 30. *Canal Plus*. 20 h 30. **Les Ailes du Désir** de Wim Wenders avec Bruno Ganz et Peter Falk.
Le 30. *Canal Plus*. 22 h 30. **La Mort en Direct** de Bertrand Tavernier avec Romy Schneider et Harvey Keitel.

LES AILES DU DESIR

de Wim Wenders, avec Bruno Ganz, Solveig Dommartin.

Des anges inquiets et généreux descendent sur Terre pour observer les hommes. Invisibles aux yeux des mortels mais capables de se reconnaître entre eux, ils lisent dans les pensées, recueillent les dernières secondes de conscience d'un agonisant, réinventent le désir de communiquer. Sous le regard émerveillé de Wim Wenders, leur vagabondage télépathique devient une œuvre de réconciliation, un manifeste de respect envers l'humanité tout entière, une féerie en apesanteur dont on ressort... modifié.

B.A.

Dimanche 30 octobre, Canal Plus. 20 h 30.



KING KONG 2

de John Guillermin avec Linda Hamilton et Brian Kerwin.

Il y a des choses difficilement explicables dans le cinéma. **King Kong 2** est une de ces choses. Soit un film de base, **King Kong** (1933) utilisant des techniques rudimentaires d'effets spéciaux, époque, budget, etc. obligeant. Soit maintenant **King Kong 2** disposant de beaucoup plus d'argent et des toutes dernières techniques d'effets spéciaux. Comment se fait-il que le premier soit un ravissement de tous les instants alors que le deuxième s'offre la palette exhaustive de tout ce qu'on peut faire de pas beau? Qui va m'expliquer ça vite fait? Qui?
Dimanche 30 octobre, Canal Plus, 18 h 00.



JOEY

de Roland Emmerich. Avec Joshua Morrell, Eva Kryll, Tamma Shields...

Sorti à la sauvette dans quelques villes du nord de la France, **Joey** n'a jamais connu les honneurs des salles de la capitale, où d'ailleurs il se serait planté. Sa légèreté est toute germanique. Imaginez Spielberg chez les Teutons et chaussant les gros sabots du fantastique pour têtes blondes. C'est bourré de mouvements de caméra gratuits, de zizique lyrique à la John Williams, de lumières venues des étoiles. Derrière les manifestations surnaturelles, il y a la disparition d'un papa et une poupée diabolique. **Joey** fera toutefois illusion chez ceux qui n'ont vu ni **E.T.** ni **Poltergeist**, ni **Rencontres du Troisième Type** dont le rejeton de Roland Emmerich est un condensé fourre-tout. Techniquement adroit certes, trouvant parfois son salut dans quelques effets spéciaux d'honnête facture, **Joey** plaira exclusivement à votre petit frère. A programmer chez Dorothée.
Samedi 15 octobre, Canal Plus, 23 h 00.



FOU A TUER

de David Schmoeller avec Klaus Kinski et Talia Balsam.



David Schmoeller, qui s'était fait connaître par un **Tourist Trap** de bonne tenue, est passionné par les jeux de manipulation, par le vrai et le faux. Les masques, même tombés, gardaient toute leur ambiguïté à la fin de **Tourist Trap**. Dans **Fou à Tuer**, c'est Klaus Kinski qui adresse de grands sourires aux locataires d'un immeuble pour mieux les épier et les prendre au piège. Il joue même avec la mort en s'organisant des séances de roulette russe ou en s'empalant pour de faux sur une lance. C'est par de rares moments impressionnant.
Samedi 8 octobre, Canal Plus, 23 h 00.

TELE-SERIES

Rubrique de Laurent Duvault

SLEDGEHAMMER ! - MR GUN

« Ayez confiance, je sais ce que je fais ! » Et quand l'inspecteur Sledge Hammer vous le dit, vous pouvez commencer à avoir peur...
Cette catastrophe policière ne supporte que deux choses : son 44 magnum chromé - son bébé - et la violence gratuite. Ses signes distinctifs : ses lunettes noires et ses horribles cravates bariolées. Sa tactique : tirer à tout bout de champ sur tout ce qui bouge, au bazooka s'il le faut.
L'inspecteur Hammer (David Rashe) reprend donc du service sur Canal + pour la plus grande joie de sa ravissante partenaire Dori Doreau (Anne-Marie Martin) et pour la profonde consternation de son chef, le capitaine Trunk (Harrison Page). Satire de **Dirty Harry** et de nombreux films policiers comme **Witness** et **Un Après-Midi de Chien**, cette série trop injustement programmée et ignorée devrait avec sa deuxième et dernière saison trouver son véritable public. Vous en serez ?



Sledgehammer ! - Mr Gun USA 1987
Bientôt sur Canal +

ZAP ZAP

Interactivité, quand tu nous tiens :
Captain Power et ses Mongols du futur, le premier feuilleton interactif en France (Thank you la Cinq), devrait voir mourir ses héros pour conclure la première saison et la série par la même occasion (Mattel n'ayant pas vendu assez de jouets). Espérons que les décès resteront du bon côté de l'écran...
Et pour ne pas être en reste, la Une et Dorothée devraient passer le premier dessin animé interactif de science-fiction : **Sabrerider**. Bien sûr la bébête est japonaise et promet plus de 20 mm de flash dans les yeux au nom de l'interactivité.

La mode est au revival et au rajeunissement : Ainsi **l'Homme qui valait trois Milliards** (qui s'essouffle sur la cinq) et **Super Jaimie** se sont retrouvés 10 ans après pour veiller aux premiers pas de **Bionic Boy** dans un épisode pilote qui n'a pas connu de suite (dieu merci)...

Comme tous les deux ans, on reparle d'une suite (et fin ?) des **Envahisseurs** (qui continuent de zoner sur la Une). Si nous avons pu voir que Roy Thinnes avait gardé la ligne, il n'est pas précisé s'il serait capable de reprendre le rôle de David VINCENT.

Comme vous avez déjà dû le lire, après **Superman I, II, III** et **IV** et **Supergirl**, on attend **Superboy** dans les prochains cieux américains... dieu merci ça sera (et restera) à la télévision. A quand Superdog ?

Le Prisonnier connaît toujours un grand succès. A la fin de sa rediffusion sur M6, son fan club **6 for One** ne s'est jamais aussi bien porté et les maisons d'édition se battent pour en acquérir les droits. Alors que deux ouvrages lui sont simultanément consacrés (chez Warner et Movie Publisher), deux bandes dessinées fêtent le retour au village. L'une est européenne et est éditée par le Club ; l'autre sortira chez D.C. - le N°2 du comics américain - en 4 numéros. Bonjour chez vous !



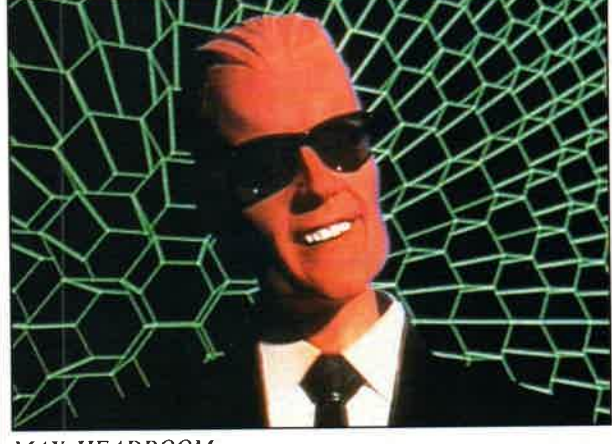
LE PRISONNIER

La télé en 3D ! Depuis tonton Eddy et sa créature du lac noir on n'y croyait plus... Pourtant les heureux producteurs de **Moonlighting** (**Clair de Lune** qui continue sur M6) ont décidé d'investir dans la réalisation d'un épisode en 3D au cours duquel les véritables formes de l'héroïne seront enfin mises en valeur (on en vient à regretter l'interactivité). Ce sont plus de 2.000.000 de paires de lunettes qui vont ainsi inonder le marché U.S. afin de suivre en direct... un accouchement ! (pourvu que ce soit une fille).

KRYPTO



Les Anglais nous avaient envoyé **MMMMax Headroom**, le premier présentateur synthétique, programmé par ordinateurs, palettes graphiques et tout le tremblement. Un personnage si riche qu'il est devenu héros de deux séries télévisées portant son nom, une américaine et une anglaise (paix à leurs dizaines d'épisodes). Canal + l'a engagé voilà un an pour présenter les clips les plus expérimentaux. Mais aujourd'hui, concurrence oblige, **Krypto** arrive. Français, d'un look résolument moderne, il devrait devenir la speakerin attitré de la chaîne décidément pas comme les autres. De sa voix cryptée, cet androgyne raffiné en 3D devrait annoncer les événements importants de la programmation. Mais ne zappez pas ! Ses apparitions sont limitées à une dizaine de secondes.
Max Headroom, Canal + en clair, 1 dimanche sur 2, 13h05
Krypto, au fil des programmes.



MAX HEADROOM

MAX LA MENACE

Les portes s'ouvrent et s'avance le plus gaffeur des agents secrets : 86, dit Max la Menace (Don Adams) est de retour.
La 5 nous promet pour bientôt la suite des aventures de l'espion le plus bête de la télévision et de sa chaussure qui sonne. Toujours en lutte contre les agents diaboliques de KAOS, son organisation CONTROL va lui confier de nouveaux gadgets idiots et même un nouveau partenaire indestructible : Hymie, un robot humain (15 ans avant Holmes et Yoyo). Rassurez-vous, la sensuelle 99 (Barbara Feldon) continuera à être de la partie et deviendra même la moitié de Max (sa femme, pas 49 1/2). Créés en 1965 par Mel Brooks et Don Adams, ces 138 épisodes relèvent du plus grand burlesque. Quand on sait que 86 est un code de barmen pour désigner un ivrogne et 99 un 69 arrangé, cela vous laisse présager de la tenue des personnages et du contenu de la série.



Get Smart - Max la Menace USA 1965-1970
Incessament sur la Cinq



Beauty and the Beast



LA BELLE ET LA BETE

New-York. Ville géante qui s'étend sur des kilomètres. Ville de lumière et de nuit, de plaisir et de dangers. Mais qui connaît les dessous de cette cité, ses immensités de couloirs, de dédales fermés par d'imposantes grilles? Sous les câbles électriques et les conduits de vapeur d'eau, plus de 300 kilomètres de galeries s'étendent, construites il y a plus d'un siècle et toujours inexplorées.

Vincent (Ron Perlman) est devenu le seigneur de ces profondeurs. Né difforme et abandonné enfant sous terre, il est recueilli et élevé par un homme brillant et solitaire, Father (Roy Dotrice). Ce sage lui enseignera les valeurs humaines fondamentales et l'aidera à développer la noblesse de caractère qui fait sa force.

Catherine Chandler (Linda Hamilton) est une jeune et jolie avocate qui voit sa vie un peu terne brisée un soirpar un coup de couteau. Agressée et défigurée, elle est recueillie par une ombre qui l'emmène dans les profondeurs de la terre. Là, elle y est soignée et apprend à connaître son hôte: Vincent.

Jusqu'au jour où elle ôte ses bandages et découvre la véritable apparence de son sauveur: mi-homme-mi-animal, se dresse devant elle **La Bête**. Tout d'abord effrayée (on le serait à moins), elle découvre sous cet aspect félin la grandeur d'âme du maître de ces lieux. Naît et grandit alors un sentiment nouveau pour Vincent (devinez lequel...) et l'amitié qui les liait se transforme en Amour. Un amour fou, pur mais impossible car la surface et sa lumière rappellent **La Belle** quand **La Bête** doit rester cachée dans l'ombre de ses galeries. Mais trop grande est la passion (et plus grand est le nombre d'épisodes) et les deux amoureux vont continuer à se voir la nuit, à l'abri, sous la terre. Catherine y trouvera une nouvelle force de caractère et s'engagera comme détective dans la police de New-York sous l'œil amoureux et l'aile protectrice de Vincent.

Action, romance et fantastique sont les ingrédients de cette nouvelle série de qualité offerte par la Cinq. Jean Cocteau n'aurait sans doute jamais accepté que l'on détourne ainsi une de ses plus belles histoires d'amour, mais le résultat est acceptable. Dans un sens la série se démarque totalement du film et va plus loin. Elle essaye au cours de ses 22 premiers épisodes de marquer une progression psychologique au niveau des personnages et de leurs entourages respectifs. Les scénaristes insistent sur les différences qui séparent les deux univers, la ville et ses crimes s'opposent au royaume souterrain et utopique de Vincent. D'autres questions demeurent comme ses véritables origines, ou encore quand, où et comment pourra-t-il consommer son amour (plus pragmatiquement, dépassera-t-il le stade du platonique?) On peut ainsi distinguer trois sortes d'épisodes venant apporter des indices à ces questions: les épisodes policiers classiques, urbains, où **La Bête** apporte son concours d'ange gardien; d'autres plus magiques ayant pour cadre les souterrains et les troisièmes mettant en péril l'harmonie ou les destin du couple.

En fait l'élément fantastique, ou plutôt féerique, est rendu par des prouesses techniques. Toute l'histoire fonctionne sur la crédibilité de **La Bête**. Et pour en concevoir le masque, les producteurs ont fait appel au roi des bêtes à poils, l'oscarisé Rick Baker, déjà appelé à la rescousse pour **La Malédiction du Loup-Garou,** le seul qui ait pu rendre Ron Perlman convaincant.

Tirons aussi un coup de chapeau à la costumière qui a contribué à l'ambiance gothique des souterrains par ses habits médiévaux, ses capes et longues cuissardes qui anoblissent encore **La Bête**.

Cette atmosphère particulière repose aussi sur les acteurs et ce n'est pas sans appréhension que l'on attend maintenant la version française qui pourrait bien condamner la série et sa magie s'il est bâclé. Si on oublie Jean Marais, Ron Perlman est un nouveau prince tourmenté très convaincant. D'une belle voix grave, il vit son texte et joue sur les R comme d'un rugissement (espérons que pour une fois le doublage sera à la hauteur...). Et son physique, son visage allongé qui le destine aux rôles grimés (**La Guerre du Feu, Le Nom de la Rose**), va à merveille pour imposer la stature de **La Bête** et son visage léonien. Linda Hamilton est elle très séduisante et nous prouve que depuis **Terminator**, elle a su garder ses belles jambes. Citadine et lumineuse, elle est le complément de Vincent, une princesse des temps modernes (que c'est beau!).

De ce couple, de ces décors, une véritable alchimie s'est formée, recréant les contes de fées pour un nouveau support, la télévision.

Cette histoire a séduit les américains qui les ont élus plus beau couple de l'année, et on attend avec impatience la rentrée pour suivre les prochains développements de l'histoire d'amour entre **La Belle et la Bête**.

La Belle et la Bête. Beauty and the Beast *(1987). 22 épisodes (1987-1988). Une production Witt/Thomas sur une idée de Ron Koslow, avec Linda Hamilton, Ron Perlman, Roy Dotrice, Jay Acovone, Ren Woods. Maquillage: Rick Baker, Musique: Lee Holdridge.*



Régis Le Pipec, Le Pellerin

Abonné depuis un an, je tiens à faire un petit bilan de cette année passée avec vous. Déjà une constatation s'impose: vos couvertures sont nulles un numéro sur deux. La 52 est superbe ainsi que celle du n° 54. Les autres (49 et 50) me paraissent lamentables, et les 51 et 53 guère mieux. Conclusion: vous n'avez aucun sens du marketing. Pour que le client éventuel achète *Mad Movies*, il me semble essentiel que celui-ci lui tape dans l'œil. Les magazines de ciné-fantastique sont placés généralement tout en haut ou tout en bas des étagères des maisons de presse, donc il faut attirer l'œil de l'homme moderne moyen. Par des images-choc. Regardez donc les couvertures du magazine américain *Fangoria*, voilà des couvertures qui décapent!
J'ai été également choqué par l'édito de maître Jean-Pierre Putters. D'abord parce que je me sens indirectement visé par les attaques du vénérable J.-P.P. et ensuite parce que ses arguments sont injustes. Mon cher J.-P.P., tu sembles regretter la croissance du fanzinat que tu qualifies de «crise d'excroissance». Pourtant, pour moi, tu craches dans la soupe. Ce grand nombre de fanzines prouve deux choses: premièrement que *Mad* se porte bien (plus il fait des petits, mieux ça va pour lui, merci) et que le fantastique ne se porte pas si mal non plus. Personnellement je n'ai pas à me plaindre: *Ferox 2* a eu sa petite place dans vos colonnes (bien que je sente que mes vertus d'abonné n'y soient pas pour rien). Mais j'avoue que cet édito nous remet pas mal en question: *Ferox* vaut-il la peine d'être vécu? Pour nous la réponse est positive (nos textes sont vraiment de nous, quant à la traduction, je ne la considère pas comme du pompage). Il faut savoir qu'un fanzine ne rapporte pas d'argent, si on le fait c'est réellement par pure passion du cinéma. D'ailleurs ton édito est un faux procès: un bon zine survit, un mauvais qui ne fait que pomper des articles disparaît.

Nous ne pouvons pas systématiquement jouer la carte du gore comme le fait **Fangoria** *dans ses couvertures. Déjà parce que notre tirage avoisine les 100 000 exemplaires et qu'à ce titre* **Mad** *devient un magazine «grand public». Par ailleurs nous traitons aussi la science-fiction et toutes les autres branches du Fantastique, cela contrairement à* **Fango**. *En fait nous tâchons de varier les genres à chaque couverture: photo de film, dessin original, affiche, portrait d'acteur, etc. S'il y avait vraiment une recette miracle, ça se saurait depuis longtemps.*
Deuxième point: as-tu bien lu cet édito? Je n'y regrette pas la croissance du fanzinat, je regrette que des gens qui, manifestement, n'ont rien à dire, tiennent à nous le dire quand même. Et nous, au nom du pluralisme et de l'objectivité, on se sent obligé d'en parler alors que nous n'avons pas trop la place. Au lieu de repomper les revues professionnelles, pourquoi ne proposent-ils pas des dossiers originaux, oes filmos d'acteurs, de vraies analyses, quelque chose de personnel, quoi? Mais je ne mets là en cause qu'une partie du fanzinat (50% environ). Si tu veux approfondir le sujet (ou si d'autres veulent le faire) il vaudrait mieux passer un jour à la rédaction, nous vous mettrons des exemples sous les yeux, vous comprendrez mieux. Quant à la perfide allusion qui laisse à penser que nous privilégions les fanéditeurs abonnés, alors là bravo! Nous crois-tu vraiment aussi retors? Tu ne nous mérites pas, tiens... J.P.P.

Bernard Engel, Genève, Suisse.

Chère équipe de *Mad*, seul journal imprimé de la première à la dernière page, je vous salue bien bas. Je vous écris pour plusieurs raisons. La première ne va pas manquer de vous réjouir, puisqu'il s'agit du renouvellement de mon abonnement. C'est devenu vital! Ensuite, j'ai une proposition à vous soumettre: pourquoi ne pas réaliser un numéro 54 hors-série, qui contiendrait les fins de l'article sur **Vampires in Venice** (p. 57), de celui sur **Tonnerre Mécanique** (p. 60), et de celui sur le livre «Brando» (p. 64)? Rassurez-vous, à part ces malencontreuses omissions, ce dernier numéro de *Mad* était excellent, en particulier le dossier **Vendredi 13**. Un peu plus, vous me donniez presque envie de voir les 5 que j'ai eu la chance de ne pas voir. Vous avez donné de la série l'image de ce qu'elle est : une succession de meurtres même pas sanglants.
A part cela, je voudrais vous demander si vous ne pourriez pas consacrer un petit article au **Grand Bleu**, ne serait-ce qu'une colonne dans les «griffes du cinéphage». En effet, par certaines scènes (surtout la fin, très ambiguë), cet excellent film peut très bien être rattaché au fantastique.
Voilà ce que j'avais à dire, vous êtes et demeurez LA revue fantastique, et vous l'avez encore prouvé en inaugurant *Forum* dans le numéro 52.
Monstrueusement vôtre,

J.-Marc Deschamps, Marseille.

Cher *Mad*, je t'envoie cette lettre en tant que maquettiste car j'aimerais trouver dans les pages de ce joyeux pro-zine quelques photos montrant autre chose que des crânes décalotés (j'ai bien dit des crânes), des éventrations et autres trucidations. Pourtant, ce ne sont pas les taxis stellaires qui manquent. Bref, le jour où je trouverai plus de quatre vaisseaux à chaque numéro, eh bien je m'abonne.
En attendant voici quelques photos de réalisations personnelles. Je voudrais aussi dire aux lecteurs de *Mad* qu'ils me font rire aux larmes lorsque je lis le courrier. Merci les gars! Par contre je suis déçu que vous ayez laissé notre ami Indiana dans une telle impasse. Pour ceux qui ne sont pas au courant sachez que la polémique porte sur le fait que Jones ait pu atteindre les terres alors qu'il était sur un sous-marin nazi, et qu'elle n'est pas terminée! Si, si, je vous assure. Pour ma part l'hypothèse la plus probable c'est qu'il a dû s'accrocher aux hélices du sous-marin, car j'ai remarqué qu'il était tout pâle (d'hélices)!!! Et encore merci, *Mad*!

Olivier Moretti, Corbeil.

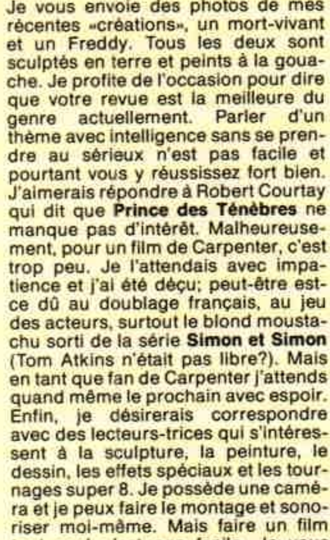
Je vous envoie des photos de mes récentes «créations», un mort-vivant et un Freddy. Tous les deux sont sculptés en terre et peints à la gouache. Je profite de l'occasion pour dire que votre revue est la meilleure du genre actuellement. Parler d'un thème avec intelligence sans se prendre au sérieux n'est pas facile et pourtant vous y réussissez fort bien. J'aimerais répondre à Robert Courtay qui dit que **Prince des Ténèbres** ne manque pas d'intérêt. Malheureusement, pour un film de Carpenter, c'est trop peu. Je l'attendais avec impatience et j'ai été déçu; peut-être est-ce dû au doublage français, au jeu des acteurs, surtout le blond moustachu sorti de la série **Simon et Simon** (Tom Atkins n'était pas libre?). Mais en tant que fan de Carpenter j'attends quand même le prochain avec espoir. Enfin, je désirerais correspondre avec des lecteurs-trices qui s'intéressent à la sculpture, la peinture, le dessin, les effets spéciaux et les tournages super 8. Je possède une caméra et je peux faire le montage et sonoriser moi-même. Mais faire un film tout seul n'est pas facile. Je vous laisse mon adresse: Olivier Moretti, 13, bd de Fontainebleau, 91100 Corbeil-Essonnes.

Frédéric Garcia, Marignane

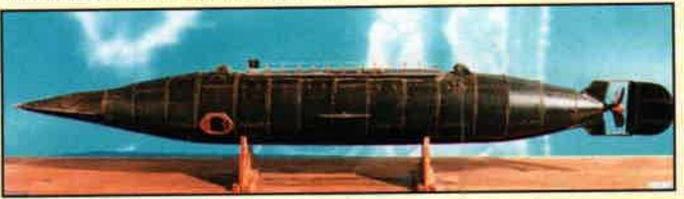
Pourquoi j'achète *Mad Movies* plutôt que *Salut*? Parce que je ris. Je ris aux larmes du début à la fin. Pourquoi? la recette est simple mais seuls les initiés peuvent comprendre. Prenez un shilom, deux bonnes têtes de beu, respirez profondément et très lentement. Ensuite ruez-vous sur*Mad* et lisez... (attente). Alors? Eh oui, c'est les textes qui font hurler de rire. Mais soyons sérieux. M. Franck Ségard (*Mad* 54) aime ce qu'il fait. C'est bien. Il a au moins un fan. Je voudrais également dire à ceux qui se plaignent qu'un truc par ci par là ne leur convient pas: n'est-ce pas de l'égoïsme?
Et pourquoi y'a t-il donc tant de film «gore» super 8? Pourquoi les scénarios sont-ils généralement pauvres ou foncièrement pompés sur ceux existant déjà au cinéma? Pourquoi ne pas mettre une touche de poésie, de beauté naturelle, plus d'action et moins d'**horreur ?**
Pourquoi ne pas profiter de ce moyen d'expression pour lancer des messages, plutôt que des «actes gratuits»? N'oubliez pas qu'Arnaud de Sélignac s'est fait connaître avec un S8 intitulé **Némo**, qu'il reprit lui-même en 35 mm. Alors bon courage et persévérez. Salut à tous.

Le Festival du Super 8... 88 (!) répondra certainement à tes vœux; il s'agit de la meilleure sélection jamais présentée à ce jour. Et pour tes propos incohérents du début, je fais semblant de ne pas comprendre, ça me permet de ne pas sucrer ta lettre. Mais n'y reviens pas, petit galopin. Shilom à tous...
J.P.P.









Photos de J.M. Deschamps. Çi-dessous: Le Nautilus.



Photos d'Olivier Moretti.

Christophe Dulon, Albi.

Vous avez récemment atteint un nouveau palier: création d'un *Forum* très enrichissant, rubrique «courrier» plus mûre et expurgée d'un trop plein de diktats sectaires, effort sur les couvertures. Bref, pas mal de plus sur la forme - sauf la disparition des «films décryptés» - et réaction à une certaine dérive *Actua Ciné* vers 1986-87 (Cf. Eric Boyer, courrier du n° 52).
Mais quant au fond, la qualité ne dépend pas que de vous: lorsque l'on a connu les **Alien, Blade Runner, Mad Max I/II, Halloween, Excalibur** et autres **Raiders of the Lost Ark**, on sourit un peu en voyant couper des cheveux en quatre à propos de l'abondante production actuelle: **Robocop, The Hidden, La Mouche**, pour ne citer que le dessus du panier. Il est vrai qu'au pays des aveugles...
Ce qui concourait à la qualité des films 1978-84 - grosso modo -, n'était-ce pas aussi l'absence de la facilité, c'est-à-dire le recours aux bons sentiments gnan-gnan, ou, à l'opposé, à l'ultra gore banalisé, aux gags grotesques, aux séquelles? Bref, à la «teenagerisation» dont les **Freddy**, les **Evil Dead**, les **House**, voire les **Vendredi 13** sont de distingués représentants**?**
Après discussion avec des amis, il y a consensus: vraiment, non, «notre» ciné ne tourne plus rond. Et, comme l'atteste aussi l'évolution de la fréquentation des salles, ce n'est que du discours d'ancien combattant ou **de donneur de leçons...**

La production fantastique connaît des mouvements fluctuants d'originalité et de création ou de redite et de vulgarisation. Il faut sans doute attendre la prochaine vague. Mais cette facilité que tu relèves ne trouve-t-elle pas avant tout son origine dans l'esprit même du spectateur? Des films aussi enrichissants et soignés que **L'Emprise des Ténèbres** *ou* **Prince des Ténèbres**, *signés par deux grands noms du cinéma fantastique qui plus est, ont vu leurs entrées stationner en deçà d'un* **Retour des Morts-Vivants II** *sans invention et qui phagocyte le genre tout en le ridiculisant au passage. Les producteurs tiennent assez à leur argent pour offrir aux gens ce qu'ils veulent voir au cinéma. Alors la balle est aussi dans votre camp, les gars. J.-P.P.*

Ronny Verbeemen, Bruxelles.

Bonjour,
Je vous écris pour vous dire combien j'ai aimé **Near Dark** de Kathryn Bigelow. Ici, à Bruxelles, nous avons pu voir ce film lors du dernier Festival Fantastique en mars dernier (où nous avons eu la visite de Luc Besson, Richard Fleischer et Malcom MacDowell). **Near Dark** est un film beau, émouvant, parfois cruel. Ce qui m'a surtout étonné, c'est que, pendant la projection, aucun des spectateurs (qui sont normalement très bruyants) n'a protesté lors des scènes calmes/intimes, surtout entre nos héros Caleb et Mae. Au contraire, le public avait presque peur de briser l'atmosphère qui régnait. C'est normal, on ne peut avoir que du respect et être ému devant de telles images. En tous cas, les applaudissements ont éclaté (au Festival du Rex, vous en avez l'habitude, mais là vous êtes encore plus nombreux) lors de certaines scènes, comme celle de la confrontation entre Caleb et Severin sur le camion ou encore pendant le mémorable carnage dans le bar... Je suis un peu déçu que **Near Dark** n'ait pas reçu de prix à Avoriaz. Même si **The Hidden** et **Robocop** (qui est sorti chez nous en octobre dernier!) sont de (très) bons films, **Near Dark** est incontestablement du même (haut) niveau, bien qu'il ne joue pas constamment la carte du spectaculaire. Dans **Near Dark** tout est superbe: l'histoire (originale), la photo (magnifique), la musique (envoûtante), les acteurs (attachants), le dialogue (intelligent), les effets spéciaux (d'une rare beauté). C'est vraiment un chef-d'œuvre! Je suis à peu près sûr que le film sortira chez vous, mais je doute fort qu'il sorte chez nous (ici, nous attendons toujours la sortie de **Maniac Cop**). Je voudrais remercier les organisateurs du Festival, la maison de distribution (française!) «Les Films du Scorpion», ainsi que toute l'équipe de *Mad Movies/Impact* pour avoir consacré plusieurs pages à ce film de Kathryn Bigelow. Pour les vampires de **Near Dark**, la nuit a son prix. Pour moi, c'est **Near Dark** qui n'a pas de prix!

Hé, dis donc, si tous les lecteurs se mettent à envoyer leurs critiques personnelles, qu'est-ce qu'on va devenir, nous autres, alors? Le pire c'est que tu as monstrueusement raison: ***Near Dark*** *est une œuvre à la fois attachante et novatrice avec cette touche féminine de tendresse qui n'exclut pas pour autant la force descriptive et la cruauté de certaines images. Bon, ça ira pour cette fois. J.-P.P.*

Pascal Gillon, Liège, Belgique.

Merci à vous. Pourquoi? demandent-ils tous fiévreusement. Parce que grâce à vous j'ai réussi mon année scolaire. Comment? répètent-ils tous en chœur. Je m'explique: je m'étais dit (et je m'étais écouté) que si je réussissais mes examens, je m'abonnerais à votre revue. Alors vous pensez bien qu'avec un stimulant pareil je ne pouvais pas rater. Donc, un grand merci à toute la rédaction.
Par votre intermédiaire, j'aimerais me plaindre des cinémas de ma région. En effet, de nombreux films fantastiques ne sont pas encore sortis chez nous (alors qu'ils le sont en France depuis longtemps) et certains ne sortiront sans doute jamais. Je citerais pêle-mêle: **Maximum Overdrive, Rétribution, Le Retour des Morts-Vivants 2, Creepshow 2, Brain Damage** (je n'ai donc pas pu donner mon opinion sur ce film dans le génial *Forum*)... Pourriez-vous m'expliquer la raison de ce phénomène?

Toute la responsabilité en incombe aux distributeurs de nos pays respectifs. Rien n'est plus clair: ils achètent le film ou ils ne l'achètent pas. J.-P.P.

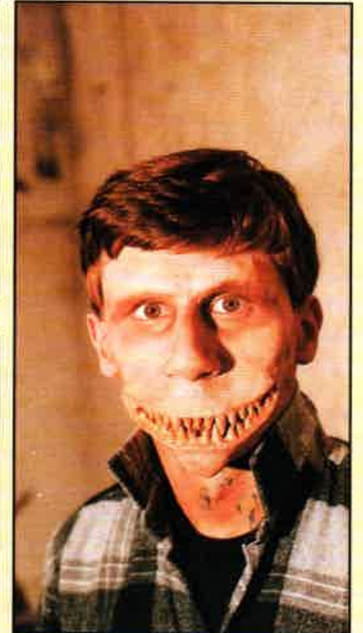
Nicolas Binvel, Nantes.

Je vous lis depuis le n° 18 et je me décide enfin à vous écrire après tant de temps, car j'ai été outré par les propos tenus par C. Raymond dans le n° 53. Et je me pose des questions: mon cher Christophe, est-ce que tu sais vraiment ce qu'est *le* cinéma fantastique? Est-ce que tu sais ce que cela peut représenter pour les véritables adeptes? Moi aussi j'ai vu la note qui a été attribuée à **Poltergeist 2**: et bien, si j'avais été à la place de *Mad*, notre grand maître, je ne lui aurais même pas attribué la mention «très mauvais», mais carrément «nul», c'est-à-dire 0/6. Quand je pense à **Poltergeist** (l'original, le vrai, le seul) j'y vois un véritable chef-d'œuvre; mais quand tu dis que sa suite est un film, je cite «sublime», cela laisse à désirer: cette séquelle de suite fait honte au talent d'un des meilleurs films de l'histoire du cinéma fantastique; cette suite a ridiculisé le genre-même qu'est le fantastique. Bien sûr, si tu juges les effets spéciaux!!!
Au fait je signale, toujours au dénommé Christophe, que *Mad Movies*, n'est pas destiné à des gens qui trouvent que des films comme les **Demoni** d'Argento sont des films qui valent le coup d'œil; quand tu visionneras **The Evil Dead** de Sam Raimi, là tu pourras dire que c'est un film «sublime». A ce moment-là, tu auras de véritables références pour parler de fantastique... Bien à toi.
Je souhaite longue vie à *Mad*, ne décevez pas ceux qui vous sont fidèles et qui le resteront à jamais. Et vive le Surnaturel.



Photos d'Olivier Strecker.





M. Jean, Paris.

Tout d'abord je tiens à te féliciter pour ta revue qui est vraiment **le must de** celles traitant le ciné-fantastique (même si un mag récent discutant du même cinéma est venu piétiner tes plates-bandes). Je t'écris pour formuler quelques critiques envers *Impact* 15 et *Mad* 54. Tout d'abord concernant *Impact*: on dirait qu'il n'y a plus la même ambiance, quelle en est la raison? *Impact* devient plus sérieux (et ça c'est pas sérieux). Quant au dernier *Mad* il est bourré de fautes de frappe (vous direz à vos dactylos qu'il faut arrêter le beaujolais nouveau, surtout s'il est ancien).
Pour finir une petite plaisanterie: un curé s'enferme dans les chiottes (*dans les toilettes, si ça ne te fais rien, merci pour lui*), soulève le tapis (*t'as des tapis dans tes chiottes, toi? tu parles d'un snob!*) et prend deux *Mad* (*les Mad étaient sous le tapis alors? quelle histoire!*). Tout d'un coup une lumière lui brûle les fesses, c'est Dieu!! (*fallait rien dire, personne l'avait reconnu, il est con lui, hé!*).
- Que lis-tu là, Don Madillo?
- Mais Seigneur, ce ne sont que quelques *Mad*!
- Des *Mad*, oui, mais des *Mad Movies*! Ouah! Elle est bonne je me plie en trois, mieux que les victimes de Jason (*ah bon parce qu'elle est finite, là, l'histoire, zut alors, j'ai rien compris...*). Bon sur ce, je vous quitte... Adieu ô Prince des morts-vivants de la 7e dimension.

C'est vrai que le n° 54 comportait pas mal de coquilles en supprimant parfois certaines fins de paragraphes. Cela est dû à la modernisation de la compo et au montage électronique encore balbutiant. Veuillez nous en excuser vigoureusement, on ne le refera plus. Dernière minute: les dactylos déclarent qu'elles arrêteront le beaujolais lorsque tu arrêteras tes bonnes histoires. Si tu veux le savoir, je soutiens très fort leur mouvement. J.-P.P.

Guillaume Rouy, Courbevoie.

Lorsque je lis votre revue, je remarque le nombre impressionnant de nouveaux films fantastiques qui sortent sur les écrans. Et pourtant (pour la majorité), je ne ressens AUCUNE envie d'aller les voir. Ainsi je fais partie (malheureusement) de la grande majorité des gens qui ne veulent plus se déplacer au cinéma. Pourtant il y a encore quelque temps, j'allais au cinéma une fois par mois minimum. Et maintenant j'y vais une fois tous les trimestres au maximum!
Ce phénomène s'explique, je pense, par le fait que beaucoup TROP de films fantastiques sortent sur les écrans. Et on réfléchit, maintenant, à deux fois pour payer sa place 40 F afin de voir du sang et des débilités sans AUCUNE originalité!! je pense donc que la crise du cinéma est provoquée par les auteurs de films... On pourrait mettre le prix de la place de cinéma à 10 F, la chute des entrées continuerait d'autant...i
C'est dur à dire mais c'est la triste vérité!!! Et je regrette que *Mad Movies* reste apparemment aveugle à ce phénomène caractéristique.

Nous chroniquons les films avec le plus d'honnêteté possible, qu'est-ce que tu veux que nous fassions d'autre? Quant à l'originalité et au prix des places, pense que pour 35 F seulement tu vas pouvoir réapprendre la joie du cinéma au Festival du Super 8. Franchement là, tu risques d'y trouver de l'inédit, loin de l'exploitation commerciale du genre «file-moi ton fric que je te montre mes belles images». J.-P.P.

Christophe Maubeau, Brive.

Avec un ami, nous montons un court-métrage sur «Les Vampires». En essayant de revisiter le genre et en le traitant sur un ton original. A partir de ce court, nous espérons fonder une sorte de maison de production, pour aider ceux qui auraient du mal à monter le projet cher à leur cœur et à leur porte-monnaie. Donc, si vous voulez correspondre avec nous, écrivez à Christophe Maubeau, 10, rue Rouget de l'Isle, 19100 Brive.
Je sais qu'il n'y a rien à faire, mais je suis entièrement d'accord avec David Neiss sur sa remarque de puriste. Mais, si tu me lis, j'aimerais que tu voies quelques chefs-d'œuvre de l'expressionnisme et quelques films d'avant-garde français et espagnols, et tu verrais que le cinéma est rempli de films (souvent oubliés) qui utilisent ce fantastique dont tu parles.
En réponse à Christine Hervé pour la fin de **Prince des Ténèbres**, je pense que John Carpenter a voulu se reporter à la nouvelle «Je suis d'ailleurs» de H.P. Lovecraft. Je te conseille juste de la lire, tu y trouveras ce qui pour moi est la réponse.

Olivier Strecker, Fos/Mer.

Cher Mad, merci d'avoir publié mes photos dans un ancien numéro. Encore une fois, je vous en envoie qui présentent quelques unes de mes dernières réalisations. Parmi celles-ci, j'aime beaucoup le gars qui sourit de toutes ses dents. Il n'y a qu'à légender dans le style «eh oui, mon vieux Patrick Sabatier, ça va fort»! et vous vous ferez des amis. Si vous pouviez toutes les passer, ce serait sympa. Je vous fais confiance. Merci, je savais que je pouvais compter sur vous.

Antoine Maisani, Paris.

Je me décide à prendre la plume pour vous faire part de mon mécontentement. En effet, je suis allé voir récemment **Flic ou Zombie** en espérant passer un bon moment. De ce côté-là rien à dire, le spectacle valait le déplacement. Alors pourquoi cette lettre? Tout simplement à cause du fait que certaines photos à effets spéciaux diffusées dans votre revue démente ne figurent pas dans le film. Des exemples? Les yeux exorbités de Joe Piscopo, le même avec le visage dégoulinant d'un liquide flasque et visqueux et même un monstre bibendum verdâtre étranglant une charmante jeune fille. Alors? Le distributeur a-t-il coupé des scènes, comme ce fut le cas pour certains films? En tout cas j'espère que vous saurez trouver une réponse convaincante. Si c'est le cas, je vous promets de m'abonner pour les 20 000 ans à venir, ainsi que toute ma descendance. Merci d'avance, en attendant de nombreux autres numéros encore plus géniaux. Eh oui, on en veut toujours plus. C'est ça la célébrité!

Je vois toutes les raisons du monde qui nous permettent de disposer de photos de scènes ne figurant pas dans les films dont nous parlons. Ne serait-ce que si le photographe de plateau a pris des plans pendant le tournage, ou que le maquilleur a diffusé ses propres archives. Certaines photos sont prises uniquement pour la publicité, d'autres concernant des séquences coupées au montage, etc. On a bien vu un jeu d'exploitation couleurs circuler pour ***Frankenstein Junior*** *bien que le film soit en noir et blanc. Il existe même des plans de films jamais réalisés dont nous avons pu voir des photos, un scénario et parfois une affiche. Voilà, sinon pour le réglement des 200 millions de centimes relatifs à ta promesse d'abonnement, je préférerais des petites coupures. Merci d'avance. J.P.P.*

MAD'GAZINE

Par Bernard ACHOUR



LE CINEMA FAIT SA PUB. Par Jacques Zimmer (Edilig, 198 F).
Savoureux, anecdotique, mordant, le livre de Jacques Zimmer embrasse d'un regard plein d'ironie les différentes stratégies publicitaires adoptées par les promoteurs de l'«image cinématographique», avec une prédilection marquée (et assumée) pour tout ce qui tourne autour du sexe. Affiches tronquées, titres détournés, descriptions par le menu de certaines campagnes fructueuses (**La Tour Infernale**) ou carrément ratées (**Eraserhead/Labyrinth Man**), on s'amuse, on se réjouit des piques lancées contre les pères-la-pudeur de la presse (pan sur **V.S.D., France-Soir, Le Figaro** et **Paris Match**!), tout en regrettant que l'humour empêche parfois l'auteur d'approfondir certaines idées.



LES ACTEURS FRANÇAIS. Par André Sallée (Compacts Bordas).
Comparé au premier Compact Bordas sur le cinéma (**Mad'Gazine** n°52), celui-ci est une grosse déception. Passe encore l'absence totale de filmographies; la qualité de l'écriture peut largement pallier ce genre de lacune. Hélas, André Sallée confond subjectivité et arbitraire, ce qui ôte toute crédibilité à ses partis-pris. Dans un style descriptif qui ne franchit à aucun moment le cap de l'analyse, il accumule les erreurs (Roland Bertin n'aurait pas tourné pour le cinéma; **La Porte du Paradis** de Cimino devient **Les Portes de l'Enfer**; Jean-Loup Hubert est rebaptisé Jean-Louis; Coluche a participé à **L'heure de Vérité** sur TF1), les bizarreries (Michel Aumont/Georges Marchal et Philippe Noiret/Jean-Pierre Darras sont accouplés comme de vieux mariés), lees injustices (le très anodin Jacques Fabbri a droit à une pleine page alors que Jean-Hugues Anglade, Marie Dubois, Dominique Sanda, Marie-France Pisier, Wadeck Stanzak, Fanny Cotençon et Gérard Lanvin sont littéralement sacrifiés), et passe ainsi à côté d'une excellente initiative.



MARILYN MONROE, Révélations et Passion. Par Serge Antibi (Favre, 110 F).
Découpé comme une thèse universitaire avec introduction, développement, conclusion, parties, sous-parties, notes en bas de page et même renvois à d'autres chapitres, voilà une hagiographie bien pédagogique qu'on devrait envoyer au Vatican pour une éventuelle canonisation de la pauvre Marilyn qui n'en demandait pas tant (mais quand lui fichera-t-on enfin la paix?). Complètement aveuglé par sa «passion incommensurable», Serge Antibi multiplie les envolées pseudo-lyriques, les parallélismes douteux, invente l'affreux adjectif «monroen», affirme son originalité en déclarant que «la richesse ne fait pas le bonheur», et transforme ce qui devait être une déclaration d'amour en vague radotage érudit.

LE FANTOME DE MILBURN. Par Peter Straub (NéO Plus; chez Album -30 %, 120 F).
Réédition très attendue du roman le plus fou, le plus élaboré de Peter Straub, où quatre vieillards doivent affronter les spectre vengeur d'une jeune femme dont ils ont jadis causé la mort.

THE BEST OF SCIENCE-FICTION T.V. Par John Javna (Titan Books, 80 F chez Album).
Par l'auteur du délirant **Cult T.V.** (voir **Mad'Gazine** n° 52), une nouvelle incursion frapadingue dans le monde des séries-télé américaines, avec le décryptage surréaliste des quinze meilleurs et des dix pires feuilletons de science-fiction.

MAKING GHOSTBUSTERS. Par Don Shay (New York Zoetrope, 130 F chez Album).
Autant le **S.O.S. Fantômes** d'Ivan Reitman était balourd et académique, autant le récit de son tournage s'avère captivant: scènes coupées au montage, explication détaillée de certains effets spéciaux, projets refusés sans qu'on comprenne toujours pourquoi, c'est le genre de document qu'on devrait éditer après la sortie de (presque) chaque film.

LES REALISATEURS DE LA QUINZAINE. Etabli par Pierre-Henri Deleau (SRF, 195 F chez Contacts).
Section dissidente à l'intérieur du Festival de Cannes, la Quinzaine des Réalisateurs a d'abord été un espace de liberté réservé aux films exclus de la Compétition Officielle pour des raisons devenues intolérables après Mai 68. En vingt ans, elle s'est imposée comme le complément indispensable du Festival, et le dossier établi par Pierre-Henri Deleau recense les témoignages de 192 cinéastes qu'elle a accueillis. Au delà de la reconnaissance unanime (même si la gratitude se double d'amertume pour le Roumain Lucian Pintilie), des anecdotes (le récit en forme de suspense de Bernard Queysanne) et des surprises (la modestie magnifique de Mark Rappaport), cet album-anniversaire est surtout un manifeste pour que la Quinzaine, menacée par la destruction du Palais Croisette, ne soit pas sacrifiée aux intérêts immobiliers. Espérons que ce ne soit pas une épitaphe.

BIZARRO! Par Tom Savini (Harmony Books, 100 F chez Album).
Bizarro! est aux maquillages sanglants ce que **La Cuisine des Grands Chefs** est à la nourriture: un manuel alléchant dont on suit les recommandations sans parvenir pour autant au résultat flamboyant exhibé par les photos d'accompagnement. Mieux vaut donc l'envisager comme un simple document que comme un livre de recettes, à moins d'avoir un tour de main plus expert que la moyenne ou d'être aussi visiblement perturbé que Tom Savini lui-même.

SOLDAT DES BRUMES. par Gene Wolfe (Denoel, Présence du Futur n° 460).
A la recherche de sa mémoire qu'une amnésie chronique efface au jour-le-jour, Latro, soldat grec, est obligé de noter sur l'instant tout ce qu'il vit afin de ne pas l'oublier aussitôt. Son «journal» aboutit à ce livre superbe, retour aux sources mythologiques du fantastique, auquel une traduction étonnamment modulée apporte un charme inhabituel.

LES TELEVISIONS DU MONDE. Etabli par Guy Hennebelle, Janine Euvrard et Aruna Vasudev (Cerf-Cinémaction, 200 F).
On a presque envie de présenter cet extraordinaire document en termes de records: 520 pages, 1,3 kg de papier, deux ans de travail, des dizaines de correspondants répartis sur tout le globe, des millier d'heures passées devant le petit écran, cent dix systèmes télévisuels décortiqués avec une clarté jamais prise en défaut... Au delà de l'exploit, **Les Télévisions du Monde** fouille, analyse, décrit, raille tout ce qui se fait, se consomme, se copie et s'invente; la publicité, les séries, la création, le cinéma, les jeux, les journaux, la dépendance par rapport au pouvoir: rien n'est laissé de côté. Ce dossier colossal, aussi informatif qu'agréable à lire, n'impose aucun discours et laisse à chacun le soin de tirer lui-même les conclusions qui s'imposent. Magistral.

PORTRAITS DE CINEASTES. Par Antoine Portejoie et Vincent Vidal (Favre, 120 F).
Sans véritable ligne directrice, sans la moindre phrase de commentaire, **Portraits de Cinéastes** laisse parler l'image et permet de découvrir environ quatre-vingts réalisateurs français dans leur environnement quotidien. C'aurait pu être fascinant avec un point de vue de photographe plus affirmé. Tel quel, excepté le portrait de Georges Franju, c'est assez banal.

FULL METAL JACKET. Par Stanley Kubrick, Michael Herr et Gustav Hasford (Knopf, 160 F chez Contacts).
Pour patienter jusqu'au 5 octobre 2014, date approximative de la sortie du prochain Kubrick, le scénario intégral, injures comprises, en anglais non sous-titré, de son dernier film.



ILS ONT OSE!

D'ignobles charcutiers américains reconvertis dans le cinéma ont obligé George A. Romero à changer la fin de son traumatisant **Monkey Shines**. D'après eux le film n'était pas assez «gore», et le pauvre Romero a donc dû ajouter un épilogue paraît-il ultra sanglant. Les crétins bornés d'Orion n'ont-ils pas compris que c'est justement sa sobriété visuelle qui fait (qui faisait?) de **Monkey Shines** le film le plus effrayant jamais tourné?

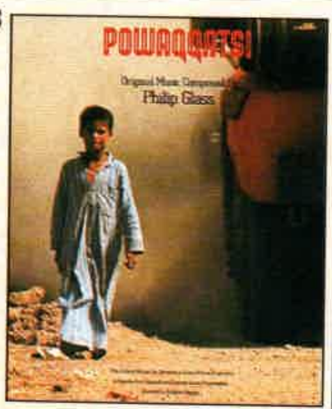
Un **New York-New York** glaireux chanté par une inconnue qui fait de son mieux pour masquer son accent tout sauf américain, un orchestre composé d'un tambour et d'un orgue tentant désespérément de recréer **L'Hérétique** d'Ennio Morricone, le thème d'**Un Pont trop loin** réduit à une vague fanfare de type sous-**Piste aux Etoiles** (à côté, Bernard Hilda était encore plus énergique que le Karajan des grands jours), l'hymne de **Star Wars** et le thème des **Dents de la Mer** métamorphosés en bouillies disco proprement débiles; voilà un échantillon du menu proposé par les disques Atoll sous le titre **Les Meilleures Musiques de Films** (réf.: 78003). On peut faire plus laid, mais il faut vraiment le vouloir.

Les disques Varèse Sarabande nous font pénétrer tout droit dans la Quatrième Dimension puisque, si l'on en croit la jaquette de **Pulsions**, le morceau intitulé **The Asylum-The Nightmare** dure très exactement zéro, minute, zéro seconde. Vérification faite à l'écoute, le titre fantôme nous procure 4,10 mn de plaisir.



SPECIAL PHILIP GLASS

Koyaanisqatsi (Antilles New Direction: 90626-2)/**MISHIMA** (Elektra Asylum: 79113-2)/**POWAQQATSI** (Elektra Asylum: 979 192-2).



Ils sont quelques uns parmi les grands compositeurs de notre époque à avoir délaissé leur univers personnel pour se lancer au moins une fois dans celui de la musique de films: Ryuichi Sakamoto avec **Furyo**, Peter Gabriel avec **Birdy**, David Byrne avec **Le Dernier Empereur** et surtout Mike Oldfield avec **La Déchirure** ont ainsi transformé chacun de leurs coups d'essai en coups de maître. Quant à Philip Glass, auteur d'opéras mémorables (**Einstein on the Beach, Akhênaton**), inventeur à part entière de structures répétitives aussi pures que déconcertantes au premier abord, il a tout bonnement révolutionné l'expression musicale contemporaine en général, et les lois de la bande-originale en particulier. **Koyaanisqatsi, Mishima, Hamburger Hill, Powaqqatsi** et bientôt **The Thin Blue Line** sont là pour le prouver.
Qu'on imagine des tourbillons, des spirales, des nébuleuses de notes prises dans un mouvement giratoire aussi poétique aussi têtu, aussi puissant que la rotation d'une planète; qu'on imagine des incantations venues d'un âge où la notion du temps n'existait pas encore, des mélopées fondées sur un mot unique que la répétition finit par rendre solide; on se fera alors une idée de **Koyaanisqatsi.**



Qu'on se figure à présent une tempête en formation, une course accélérée de nuages, une mer sur le point d'exploser en vagues titanesques; qu'on se figure des chevaux sauvages jaillissant de l'eau et galopant sur les flots, comme l'Autre, il y a deux mille ans, au rythme du tonnerre; on se fera alors une idée de la violence du typhon qui emporte **Mishima.**
Si on retrouve dans **Powaqqatsi** ces colimaçons de gammes semble-t-il renouvelables à l'infini, la partition s'enrichit d'instruments, de chorales et de percussions qui apportent un supplément d'humanité à une œuvre exceptionnelle mais peut-être un peu froide: même si le mystère s'estompe légèrement au profit d'un relief plus «classique» (et encore, il y a plus d'invention ici que dans 99 % de ce qu'on entend au cinéma depuis des années), l'émotion demeure, épidermique, incontrôlable, et certains crescendos ont une envergure telle qu'on voudrait presque s'en protéger.
La musique de Philip Glass entretient avec son auditeur des rapports privilégiés, intimes. Elle touche des zones de réceptivité parmi les plus secrètes, les plus inaccessibles, là où l'oreille et l'esprit ne font qu'un. D'une beauté exténuante, elle s'écoute comme on s'abîme devant un feu de bois: jusqu'à l'abandon, jusqu'à l'oubli du monde. Jusqu'à l'hypnose.

DOMINICK AND EUGENE/Nicki et Gino.

Trevor Jones (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704-540).
Passons vite sur quelques exercices au synthétiseur assez peu convaincants (excepté **Nicky runs to Hospital**) pour ne retenir de cet album qu'un concerto pour guitare sèche et orchestre de toute beauté: exploité à plusieurs reprises en des variations sans cesse enrichies, rythmé par les mouvances d'instruments à cordes superbement individualisés, il témoigne d'un sens aigu de la suggestion dramatique, d'une très émouvante sensibilité, et se reçoit comme le plus apaisant des messages: «Non, l'inspiration classique n'est pas **morte**».

DEAD HEAT/Flic ou Zombie.

Ernest Troost (Varèse Sarabande/Pathé Marconi: 704-570).
On jurerait que Ernest Troost s'est fixé pour objectif de noircir au maximum ses partitions: pas le moindre silence, pas le moindre quart de soupir, l'espace sonore est saturé de notes, quitte à ce que trente-six instruments se chevauchent sans raison et à ce que des clochettes viennent remplir de leur tintement incongru certaines mesures jugées trop vides. Bourratif comme un sandwich aux pommes de terre, cet enregistrement prouve en tout cas la bonne santé de son chef d'orchestre puisque ce dernier, emporté par son élan, assène à son pupitre quelques vigoureux coups de baguette nettement perceptibles à la fin de **Zombie Attack.**





DRESSED TO KILL/Pulsions.

Pino Donaggio (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: VCD 47148).
Rendons grâce à Pathé Marconi d'importer pour la première fois en France ce diamant composé par un Pino Donaggio en pleine fièvre lyrique. Magnifiée par le pressage en compact-disc, voici sans doute la musique la plus sensuelle (la ***seule*** musique sensuelle?) écrite pour le cinéma: des harmonies lascives, des chœurs voluptueux, des violons caressants, d'imperceptibles accélérations, comme des gémissements pendant l'amour, un climat de désir exaspéré, d'attente, d'insatisfaction ardente, des montées instrumentales quasi orgasmiques... Il y a de quoi en avoir la gorge sèche. En contrepoint de cette ambiance torride où semblent flotter les hologrammes d'Angie Dickinson et de Nancy Allen, des morceaux d'authentique terreur à l'intensité choquante viennent nous rappeler que le film de Brian de Palma était lui aussi une merveille d'érotisme et de suspense. Que ce soit sous l'effet de la peur ou du trouble, le cœur bat la chamade de la même façon, et le travail de Pino Donaggio en donne une confirmation musicale sans exemple.

BAGDAD CAFE.

Bob Telson (Adès: 2109).
Malgré l'intuition de l'un d'entre nous, **Mad Movies** est complètement passé à côté de cette perle d'humanisme onirique qu'est **Bagdad Café**. Par un phénomène d'adéquation assez rarement porté à ce niveau, on retrouve dans la chanson **Calling You** toute la nonchalance, la chaleur, l'atmosphère et la générosité du film. Mais ce «tube» qui n'a plus besoin d'être présenté ne doit pas écraser **Brenda, Brenda**, superbe morceau d'allégresse aussi enlevé qu'une mini- comédie musicale, où l'on entend la voix de la délicieuse, de l'irrésistible Marianne Sagebrecht.





ADIEUX

Colin Higgins, l'auteur de **Harold et Maude**, est mort le 5 août, emporté par cette saloperie de sida. Réalisateur de **Comment se débarrasser de son Patron** et d'une excellente comédie d'espionnage, **Drôle d'Embrouille**, il avait 47 ans.

Autre victime du sida, l'acteur allemand **Kurt Raab**, 46 ans, un fidèle de Fassbinder qu'on avait pu apprécier dernièrement dans **Le Record.**

Une des dernières «gueules» du cinéma américain, **Ralph Meeker**, vient de disparaître à 67 ans. On l'avait vu en Mike Hammer dans **En 4e Vitesse**, dans **Les 12 Salopards, Soudain les Monstres** avec Burt Lancaster, et de nombreux téléfilms, dont **Le Phénix** récemment diffusé sur la 5.

Le vétéran Joshua Logan, réalisateur, entre autres, de **Bus Stop** et de **La Kermesse de l'Ouest**, western musical où Lee Marvin et Clint Eastwood poussaient la chansonnette, est mort le 12 juillet à 79 ans.

Chef opérateur de **Bus Stop**, justement, **Milton Krasner** a été terrassé par une crise cardiaque quatre jours après Joshua Logan, à 84 ans. Il avait aussi éclairé **Les 4 Cavaliers de l'Apocalypse** et **Chérie je me sens rajeunir.**

C'est atroce. La petite **Judith Barsi**, aperçue dans **Les Dents de la Mer IV**, a été assassinée, en même temps que sa mère, par son propre père. Terrifiante prémonition, cette fillette de onze ans avait interprété dans **Fatal Vision** le rôle d'une fillette massacrée par son père, ancien Béret Vert devenu fou.



LE TITRE MYSTERIEUX

Vous voici encore dans les griffes acérées du *Titre Mystérieux* et je me demande si vous allez vous en sortir. Déjà la fois précédente ce fut très dur: pas un lecteur ne reconnut notre personnage tout droit sorti du film de Bepi Fontana et Mario Mercier, **La Goulve** (France, 1971). Cette fois-ci, à la surprise générale, il s'agit encore d'un film français et de 1970, dites donc. Les griffes nous auraient plutôt fait penser à quelque nouveau film. Vous voyez pas que le réalisateur se reconnaisse et parte faire un procès à Wes Craven, quelle misère! (sauf si on touche nos 10 % habituels pour la dénonciation, bien entendu...). Bonne chance à tous.

PETITES ANNONCES

Commençant une maitrise Cinéma et Audiovisuel à l'Université de Nancy III, je cherche et j'achète tout document se rapportant au mythe du vampirisme. Patrice Peyras, 29, rue Nungesser et Coli, 11000 Carcassonne (*Excuse-moi encore pour la gaffe du précédent numéro. Bon courage pour ton mémoire et tiens-nous au courant. NdlR*).

Recherche pour achat B.D. Lug (**Strange, Titans, Nova, Spidey**), B.D. Elvifrance (**Incube**), revues/fanzines (**Famous Monsters of Filmland** n°s 179, 180, 182, 186; **Little Shop of Horrors** n°s 1, 2, 3, 5, 6; **Halles of Horror** n° 28; **l'Ecran Fantastique** 1re série n° 1). Jean-Luc Risch, 60, rue de la Mairie, Oberschaeffolsheim (*A tes souhaits! NdlR*), 67200 Strasbourg.

Recherche correspondants anglais, américains ou canadiens pour participer à notre fanzine. Ecrire en anglais à FEROX, Régis Le Pipec, 1, rue Moulin Rothard, St Jean de Boiseau, 44640 Le Pellerin.

Recherche K7 VHS en bon état et à prix raisonnable de **Evil Dead 2, Les Dents de la Mer 1, 2, 4**. Romuald von Euw, 10, rue Dumas, 93800 Epinay-sur-Seine.

J'ai 24 ans, 1, 78 m, 73 kg, brun, et j'ai un grave problème. Etant atteint par un mal incurable (appelé cinéma) qui me colle à la peau (j'ai beau me laver, ça ne part pas), je recherche tout rôle dans un film Super 8, 16 mm ou carrément un long métrage. Ma 1re expérience (mais non, pas sexuelle) a tellement été formidable que je n'en dors plus la nuit. De plus, je me déplacerais sur toutes régions. C'est pas beau ça? (*De la sincérité, de l'humour, pas besoin d'autre chose pour passer une petite annonce exceptionnellement un peu plus longue que la moyenne. NdlR*). Jean-Marc Sanières, 145 bd des Etats-Unis, 69008 Lyon.

Echangerais B.O. de films fantastique contre autres B.O. Catherine Denoyelle, 28, rue St Gall, 59540 Caudry.

Vends les 6 premiers n°s de **Warlord** et **Kazar**, ainsi que les 12 premiers (sauf le 11) de **Conan le Barbare**. Téléphoner après 20 h au 46.06.23.78.

Vends K7 VHS de **Tandem** et affiche120 x 160 de **Terminator**. Christophe Créquillon, 5, rue Sigebert, 59500 Lambres.

Recherche K7 Vectrex Varzod, **Forteress of Warzod**. Ecrire à Fabien Jouanolou, Louderviell, 65240 Arreau.

Je recherche le n° 22 de **Mad Movies** (*Toi, au moins, tu sais ce que tu veux. NdlR*). Stéphane Richard, 53, bd Simon Bolivar, 13015 Marseille.

Recherche **Starfix** n° 8 et quelques logiciels, K7 ou cartouches MSX Philips. Didier Paul, 41, bd des Dames, 13002 Marseille.

Recherche tous documents sur Ursula Andress; échange possible contre matériel cinéma (photos, affiches, revues) de films fantastiques ou non. L. Chanut, 51, av. de la Gare, 07160 Le Cheylard.

Vds **Mad Movies** n°s 1 à 5; (*Attention à la ruée! NdlR*), **Vampirella** n°s 2 à 17, 23, 24; **Ciné Zine Zone** n°s 4 à 23; **Nostalgia** n°s 1 à 5; une quinzaine de **Stars Ciné Cosmos** et quelques **Miroirs du Fantastique**. Faire offre à M. Vossart, 26, bd Carnot, 62000 Arras (*Je sens que les prix vont flamber... NdlR*).

J'aimerais correspondre avec garçon ou fille de 13 à 15 ans aimant le fantastique, l'horreur, la S.F. et Stephen King. Recherche aussi documentation sur Wes Craven, John Carpenter, David Cronenberg et **Robocop**. David Khettou, 11, rue du Louvre, Rés. du Louvre, appt. 215, 06500 Menton.

Recherche posters, affiches, affichettes, photos et jaquettes sur les 6 premiers **Vendredi 13, Freddy 3** et **Le Retour des Morts-Vivants 1 et 2**. Julien Sergeant, 59, rue de la Résistance, 59460 Jeumont. Tél.: 27.39.48.58.

J.H. 17 ans cherche correspondante pour s'écrire des lettres (gore), des lettres qui font peur, pour parler de l'horruer et de ses fantasmes sans que l'on vous traite d'anormal ou de monstre. Christian Trusewicz, Rue Ste Anne 23 (*Elle est trop drôle, celle-là. NdlR*), 4330 Grace-Hollogne, Belgique.

Recherche correspondant pour échanger B.O. de films fantastiques; vends ou échange photos et affiches ciné; vends scopitones 16 mm (clips années 60). Liste contre enveloppe timbrée: Muriel Lejeune, Soulignac Epargnes, 17120 Cozes.

Eclairagiste recherche courts métrages fantastiques. Contacts: Marilyn Doublet, 3, montée de l'Observance, 69009 Lyon.

Vends B.O.F. fantastiques et autres à prix très intéressants. Liste contre enveloppe timbrée à Thierry Dhédin, rue Paul Laffargue, 62430 Sallaumines.

Vends ou échange contre livres SF/Fantastique, nombreuses B.D. (environ 300) Lug, Artima Color, D.C. Stars... Prix très intéressants, liste contre deux timbres. Ecrire à Grégory Benoliel, 19, rue Parmentier, 95330 Domont, ou téléphoner au (1) 39.91.41.27.

Vends duplis sur K7 audio dd textes (en V.F.) et musiques de films fantastiques. Liste contre enveloppe timbrée à 2.20 F à Sébastien Rivaux, 18, rue des Chapelles, 62128 Boiry Becquerelle.

J.H. 19 ans désirerait correspondre et peut-être plus avec J.F. + ou - même âge, adorant Stephen King, **Mad Movies** et tutti quanti, région liégeoise si possible. Pascal Gillon, 31s, rue Ferdinand Desoer, 4300 Liège, Belgique.

Vends K7 VHS **Zombie, Vendredi 13, Incubus, Rocky**. Yanis Lafon, 82, rue Antonin Debidour, 24300 Nontron.

Recherche tout sur la série **Freddy** et les 2 **Evil Dead** (posters, images, livres...). Recherche aussi de toute urgence la photocopie de la rubrique du Ciné-Fan consacrée à la griffe de Freddy. Pascal Dubois, 7, rue des Marronniers, 53200 Chemaze. Tél.: 43.70.21.63.

Cherche à rencontrer amateurs (ou amateuses, oh!) de SPFX pour contacts amicaux, échanges d'idées, et même création. Xavier Scheinkmann, La Vicomte S/Rance, 22690 Pleudihen.

Vends B.O. de films fantastiques en disques, K7 et CD. Tél.: 42.01.98.75 (*Et on demande qui? Le pape? NdlR*).

Donne quelques petites choses sur Sylvester Stallone contre petites choses sur Arnold Schwarzenegger, Mylène Farmer (*! NdlR*) et Clive Barker. Cécile Culippe, 30 Rte de Forceville, 80560 Acheux-en-Amienois.

Achète tout, à prix raisonnable, sur Mel Brooks et ses films, en particulier l'affichette de **Spaceballs**. Bernard Engen, 9rue Oscar Bider, 1220 Les Avanchets, Genève, Suisse.

Echange disques de heavy metal/hard rock contre K7 vidéo gore-horreur et numéros de **Mad Movies** antérieurs au 40. Faire offre à Pierre Debourges, 36, impasse Bourdon/Rue Roger Salengro, 62710 Courrières.

Cherche B.O. de **Rusty James** en K7 et en bon état. Demander Pascal au 98.95.16.58.

Warning! Pour la 1re fois à **Mad Movies**, vente d'une des plus grandes collections sur **La Guerre des Etoiles** estimée à plus de 5 000F. Elle regroupe: 82 figurines, 20 modèles réduits, les 3 **Star Wars** en vidéo V.O., affiches B.D., livres de photos, magazines, K7 audio. Le tout sacrifié à 3 500 F, avec possibilité de crédit ou d'échange. Livraison à domicile si vous habitez à moins de 200 km de Nevers. Michael Donati, Bât. 1, Cité des Riolles, 58600 Garchizy.

Vends photos de Marilyn Monroe, noir et blanc ou couleur, format 24 x 36, 90 modèles différents en nombre illimité. Prix convenable. Pour tout renseignement, écrire à M. Brisy, 1 av. de la Commune, 59770 Marly, ou 27.42.43.18.

Recherche tout sur Harrison Ford, Clint Eastwood, Daryl Hannah et aussi recherche les figurines ou vaisseaux de **E.T.** + vends nombreux posters tous genres. Liste contre 1 timbre à Lionel Prévot, 29, rue de Belle Isle, 36000 Chamonix.

Je vends mon château en Lorraine (c'est pas la Loire, mais c'est pas mal non plus remarquez) pour avoir les 22 premiers numéros de **Mad Movies**. Je les aimerais si possible en bon état (exigeant, mais que voulez-vous ça se mérite un château!). Par la même occasion, je vends les n°s 39 à 80 de **l'Ecran Fantastique**, 12 FF le n° ou 450 FF le tout (*Ça fait plaisir d'être lu, merci. NdlR*). Jean-Claude Crausaz, 95, bd Carl-Rogt, 1205 Genève, Suisse.

Je veux écrire aux enthousiastes des vampires et aux fans de **The Damned**. J'échange également des cassettes, des articles, etc. Ecrivez en français ou anglais (je parle aussi l'espagnol!) à Crucifix Vambery, OTQ Angleterre. P.S. Je suis une fille de 17 ans!

Vends ou échangle diverses affiches contre renseignements sur **Freddy, Vendredi 13, The Gate** et les 2 **Critters**. Echange aussi nombreux matériel + argent contre les n°s 1 à 22 de **Mad Movies** (*Désolé, les annonces de 20 lignes, on ne peut pas les passer entières. Pense aux autres... NdlR*). Lionel Nangeot, 35, allée des Chênes, La Colombie, 83130 La Garde.

Recherche désespérément photocophie du n° 1 de **Mad Movies**. Tous les frais seront remboursés en timbres. Jacqueline Caron, B.P. 150, 75966 Paris Cedex 20.

Le répertoire de toutes les B.D. petit format de 1949 à nos jours est paru! 384 pages avec le détail sur Lug, Mon Journal, Artima, Impéria, SFPI, auteurs et séries + les recueils de n°s et les cotes. Plus de 800 titres et 400 couvertures reproduites. Prix: 199 FF port compris auprès de Pierre Caillens, 121 av. Georges Pompidou, 33500 Libourne.

Vds K7 VHS PAL en V.O. importées d'Angleterre, en hi-fi stéréo: **Karaté Tiger, Un Aller sans Retour, Near Dark, The Magic Toyshop, The Gate**. A partir de 150 F + port. Téléphoner le matin à Jean-Maurice au 40.69.53.17.

Si un producteur américain lit ces lignes (*Tu est futé toi, car tu sais qu'aucun producteur américain ne prend de décision avant d'avoir lu les petites annonces de Mad Movies. NdlR*), j'ai de nombreuses et géniales idées de scénarios de films d'horreur, S.F., fantastique, à gros et petits budgets. Jean-Michel Cathelotte, 15, rue H. de Balzac, 81680 Bruyère-le-Châtel.

Vendons cours de SPFX cinéma (maquillages, monstres, 300 noms de produits, adreses des fournisseurs, etc.); plus de 200 pages format A4, photos, dessins, etc. 3e édition augmentée. Doc. et bon de commande contre 2 timbres à 2.20 F à **A.M.R.**, 19, rue du 11 Novembre 1918, 33150 Cénon. Tél.: 56.86.36.91.

Recherche toujours à n'importe quel prix **Mad Movies** 1 à 14 (sauf le 13); vds B.O. **Halloween 2, La Création de King Kong** aux éditions Minoustchine et Fandom's Film Gallery 2. Jacqueline Haron, 64, rue J. Brel, Bât. B, porte B 23, 59287 Guesnin. Tél.: 27.78.25.93 (pour les bouquins).

Achète K7 VHS **Les Vampires de Salem** et **La Créature de l'Ombre** ou les échangerais contre d'autres films d'horreur. Vends également divers films d'horreur, liste contre enveloppe timbrée à Yves Le Gac, 11, rue Ningesser et Coli (*Jette un œil à la première annonce, NdlR*). Vauhallan, 91430 Igny.

Vends diverses affiches 120 x 160, 40 x 60, 80 x 60, et films VHS. Liste contre enveloppe timbrée à Frédéric Pontille, Impasse des Cèdres, 42370 Renaison.

Vds K7 VHS **Re-Animator** et **Vendredi 13 Chapitre final**, 80 F pièce ou 140 F les 2. Philippe Robert, 52bis av. du Gal Leclerc, 92200 Neuilly. Tél.: 47.47.54.83.

Vends au détail plus de 500 affiches et photos de films récents, tous genres, prix à débattre. Téléphoner le soir au 60.84.10.64 et demander Laurent.

Amateur de fantastique recherche rôle dans film Super 8 ou Vidéo, à condition d'être hébergé et nourri, avec frais de déplacements payés si longue distance. Bruno Aulagnier, 20, rue du Soleil, 42000 St Etienne, Tél.: 77.37.00.18 (*Et puis quoi encore, une secrétaire particulière, une participation aux bénéfices, un droit de regard sur le montage final? Tu dénatures complètement la notion d'amateurisme, et c'est assez antipathique. NdlR*).

Recherche jaquettes couleurs de **Démons 2, Terminator, Predator, Elmer, Running Man** et **Hidden**. David Pache, 1904 Vernayaz, Suisse.

Nous avons le plaisir de vous faire part de la naissance de Star Trek Stars, association ayant pour objectif de promouvoir dans notre pays les acteurs et actrices de la série (*Pourquoi? Ils sont dans le besoin? Ils ont des factures en retard? NdlR*). Renseignements à Star Strek Stars, 17, rue du Cygne, 75001 Paris. Tél.: 42.33.86.15.

Recherche fan «pur et dur» de la saga **Star Wars**, fille ou garçon, de 20à 30 ans, sur Paris-Toulouse, Montpellier, joueur du jeu de rôle Star Wars. Contacter Martine Pasquer, 2, av. du Cap Béarn, appt. 5, 66000 Perpignan.

Recherche personnes ayant réalisé maquettes pour long métrage de S.F. Space Light Ltd, 13, rue Paul Bourget, 59000 Lille.

Je recherche personne pouvant échanger avec moi B.O. de films en tous genres. Christophe Créquillon, 5, rue Sigebert 1er, 59500 Douai.

Je désirerais correspondre avec d'autres maquilleurs. Christophe Tupin, 14, rue du 11 novembre 1918, 56000 Vannes. Tél.: 97.47.47.27.

Recherche désespérément **Dagon** de H.P. Lovecraft (*Il est paru chez J'ai Lu, n° 459. NdlR*). Anne-Virginie Desroches, Rés. «Les Thyzons», 2B rue P.A. de Suffren, 18000 Bourges.

Je recherche des cartes postales de films d'horreur, fantastiques et de S.F. Frédéric Berthy, 3, rue Paul Cézanne, 77140 Nemours.

Recherche documents sur Stephen King et les films tirés de ses œuvres, **Maniac Cop**, les 3 **Freddy, Poltergeist, Critters**; échange possible. Philippe Lijour, Cras Men, Melegren, 29140 Rosporden.

Recherche posters de **Freddy 1, 2, 3** et recherche de toute urgence les **Mad Movies** 1 à 22 (*Reponte-toi vitre à l'annonce du sieur Vossart, mais je te conseille de casser ta tirelire. NdlR*). Guy Vachon, 4391 R.R.1 Nantes, Québec, GOY 1 GO, PQ Canada. Tél. : 1.8.9.547.34.85.

Achète **Mad Movies** 1 à 20 (*Voir ci-dessus, NdlR*), **Strange** 1 à 100, **Titans** 1 à 60, **Spécial Strange** 1 à 30. Si possible à prix abordables (*Ça, c'est une autre paire de manches. NdlR*). Denis Le Gal, 66, bd Cunéo, 83000 Toulon.

Pen-pals wanted. I'm interested mainly in Italian horror films (Argento, L. Bava, etc.) but also splatter and gore in general. Let's hear it from you fanatics out there! Write (in English please) to: Leif Astrand Torvagen 4, S-61400 Soderkoping, Sweden.

Le samedi 1er octobre, de 11 h 30 à 19 h. Théâtre de Paris, 15, rue Blanche, Paris.

5e FESTIVAL DU SUPER 8

30 films d'amateurs en toute liberté à découvrir, sans oublier la présence de l'équipe de ***Mad Movies*** *au grand complet. Un rendez-vous annuel que vous ne pouvez pas manquer.*

Cette année encore, c'est le vénérable Théâtre de Paris qui va servir de décor à nos fureurs celluloïdales et superhuitesques. Nous avons fait les choses en grand puisque 30 films seront au programme de ce 5e Festival. 30 films couvrant tous les genres du Fantastique, 30 films qu'il a fallu choisir entre 100 propositions préalables et soixante-dix films effectivement reçus. Cette recrudescence indique que nos efforts intéressent de plus en plus de gens et concourent à vous offrir une sélection d'une qualité assez exceptionnelle. Cette année encore, deux sections: le 8 mm avec 26 participants, plus 4 films 16 mm. Une disproportion complètement volontaire car il s'agit toujours pour nous de montrer avant tout des œuvres qui n'ont pratiquement aucune chance de se voir diffuser ailleurs. Amateurs nous fûmes, amateurs nous resterons. Au menu de cette journée pas comme les autres, *Mad Movies* vous propose:



KARL

SELECTION SUPER 8

Ze Little Bébête Big Adventure. De Marc Cervennansky. Animation/personnages réels. 7,30 mn. Un dessinateur de BD aux prises avec sa propre créature. Qui prendra le pouvoir sur l'autre? Des gags vertigineux et une irruption perpétuelle très réussie de l'imaginaire dans le quotidien (et l'inverse est valable aussi).



MIXER II

Mixer II. Des Mixers Brothers. Gore/humour. 5 mn. L'horrible histoire d'un petit garçon coincé dans des toilettes hostiles. Le huis-clos est insoutenable. Manquerait plus que le papier vienne à manquer. Au secours!

Création. De David Lezeau. Animation. 32 mn. Un monde merveilleux et pourtant cruel, celui de l'environnement quotidien, où un personnage de pâte à modeler part à la découverte des choses. Emerveillé, il va rencontrer celle qui l'avait dessiné et dont le sang lui insuffla la vie. Une technique du cinéma complètement assimilée, de très belles images et beaucoup d'émotion.

Mon Couteau et Moi. De Vincent Texier. Fantastique. 4 mn. Un film qui salue à sa manière le centenaire des crimes de Jack l'Eventreur tout en expliquant la disparition soudaine du personnage. Une ambiance agréablement gothique et des images aussi belles qu'inventives.

Pierrot le Lutin. De Christian Andrey. Conte de fées. 12 mn. L'histoire d'un lutin qui s'empare d'une baguette magique et se mêle de s'en servir. C'est frais et printanier, drôle et sensible, et puis on se sent meilleur après l'avoir visionné. C'est toujours ça.

Megalomania. D'Eric Larousse. Fantastico/absurde. 25 mn. Deux adolescents se voient séparément projetés dans la neuvième dimension (eh oui, tout augmente...). Il va falloir aller jusqu'à la planète Andor, dans un curieux engin, pour récupérer le tout. Le spectateur, lui, n'aura pas le temps de récupérer, tellement c'est bien fou.

Massacre au Débouche-chiotte. d'Alexandre Jousse. Folie meurtrière et parodique. 30 mn. Slip Pliscon est un déboucheur de W.C. psychopathe (le déboucheur, pas les W.C.), il a pour vilaine manie de tuer violemment ses clients.
Chaque année le Festival engendre de nouveaux héros et ici il faut noter plusieurs films qui mettent en scène et illustrent admirablement cet ustensile à accélérer le transit sanitaire d'une utilité immédiatement perceptible. On a insisté très fort pour que le film s'intitule **Harmonie du Soir à la Ferté Saint-Aubin**, mais il n'y a rien eu à faire. Ils tenaient trop à leur titre, les vaches!

Karl. De A. Mehring, C. Tosello, T. Rateau, M. Chervet et A. Prevost. Science-fiction/gore. 18 mn. L'élaboration d'un androide ultra-perfectionné suscite la convoitise de l'Etat qui songe déjà à l'utiliser à des fins militaires. Un commando se voit chargé de l'enlèvement et les ennuis commencent. Efficace et impressionnant, avec une excellente performance du héros qui réinvente par endroits la gestuelle chorégraphiée du fameux **Robocop.**



MEGALOMANIA

La Troisième Tête. De François Guyonnet. Fantastique/suspense. 13 mn. Interné pour avoir assassiné ses deux belles-sœurs, Alex s'évade pour retrouver sa femme, la dernière des trois sœurs. Une œuvre réaliste et maîtrisée bénéficiant d'une authentique écriture cinématographique, avec des plans d'une audace folle et un scénario parfaitement construit et très original. Mais il ne faut surtout pas rater la chute qui remet tout le film en question et vous plonge dans la nuit des temps.

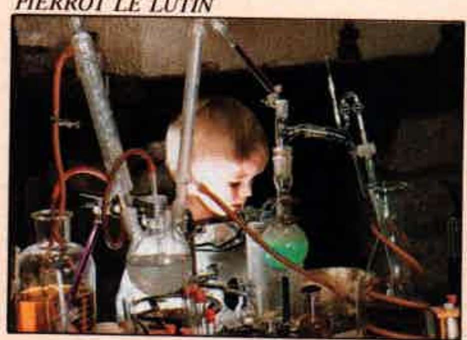
Supercommando 3. De Jason Eod. Action. 5 mn. John Mitrax, ce fier héros complètement révélé par notre Festival (d'ailleurs on possède tous les droits et même Schwarzie nous jalouse...); le même donc, mais un peu plus tard, se voit confier la rude tâche de libérer les otages français du Liban, en passant par toutes les techniques de combat. L'Europe peut se ramener, avec des hommes comme ça, nous sommes fiers d'être Français, nous monsieur!

Mad. De Jean-Didier Carré. Clip/parodie. 9 mn. Une incroyable retransposition du **Bad** de Michael Jackson fournit le prétexte à des gags complètement dingues. On s'extasie devant le travail de synchronisme des images et de la musique. Un petit bijou par l'auteur des **Aventures de John Smith** (prix du scénario au 4e Festival).

My Bloody Dream. De Lucille Chauffour. Fantastique/horreur. 5 mn. Une jeune fille se lève et se dirige vers la chambre de ses parents, une hache à la main. Suivant le terme consacré «certaines images peuvent heurter la sensibilité des jeunes spectateurs». Mais la réussite du film l'entraîne au delà de cette première lecture plutôt malsaine.

L'Auto-Stoppeur. De Jérôme Tanneau. Fantastique. 12 mn. L'auto-stoppeur devient la proie d'une mystérieuse voiture noire attachée à ses pas. La traque va démarrer. Le réalisateur plante une atmosphère de tension et de suspense grâce à un rythme et une mise en scène qui relèvent quasiment du professionnalisme. Une leçon de cinéma.

PIERROT LE LUTIN



CREATION



MASSACRE AU DEBOUCHE-CHIOTTE



Star Trek Jr. De David Oghia. SF/parodie. 20 mn. Le magnat de l'alcool, John Ballantine, convoite Label 5, une planète où se stockent toutes les réserves de whisky de la fédération. Un seul équipage pourra s'opposer à son terrible pouvoir de destruction: celui de l'Enterprise, bien évidemment. Une aventure épique aux confins de l'univers (et peut-être même plus loin...).



STAR TREK JR.

Erotomania. De Gilles Touzeau. Fantastique/surréalisme. 10 mn. A la suite d'une épuisante nuit d'amour, un couple se retrouve par l'intermédiaire de leur lit dans un univers étrange et surréaliste. Sous le rude treillis de l'interprète habituel de Supercommando battrait-il la fière baguette magique d'un authentique réalisateur? C'est ce que vous pourrez voir.

Mad Mox IV Beyond Pleasure Dome. De Christophe Bernard et Hervé Renault. Aventure. 6 mn. Après le 17e choc pétrolier, et en ces temps particulièrement troublés, non seulement il n'y a pas d'essence, mais il n'y a pas de véhicules non plus. Il ne reste qu'à enfourcher des destriers de métal imaginaires et faire avec. C'est fou, c'est clip et c'est tout bon.



CIRCUS

LA NUIT DU DEFI

La Nuit du Défi. De Stéphane Jacquemin. Horreur. 12 mn. Freddy se sert de la télévision pour passer des rêves à la réalité. Des effets spéciaux soignés et le grand mérite d'un scénario à tiroirs original à souhait.

Le Déviant. De Christian Gornas Jr. Insolite/ fantastique. Noir et blanc. 7 mn. Une errance psychologique sur décor de centre psychiatrique. Une œuvre malsaine en diable, proche des cauchemars à la David Lynch, et des images-choc au delà de la raison.

Handicapman II. De Fabrice Blin. SF/parodie. 16 mn. Encore un preux héros made in super 8 que même la Cannon nous envie. Handicapman, cette fois, affronte le terrible Tchernoman, alias l'homme atomique. Le réalisateur nous a confié qu'il avait tourné son film exprès pour le public du Festival, suite au succès remporté par le premier épisode. Il a eu raison!

Le Preneur d'Ames. De Philippe Lukomski. Fantastique. 18 mn. Un livre ésotérique à la **Evil Dead** révèle de fabuleux secrets et transmet le pouvoir télékinésique et fantasmatique à celui qui le détient. Deux personnages s'affrontent pour sa possession. Un sens du rythme et de l'atmosphère fait de ce film un spectacle envoûtant et étonnamment surréaliste.

Dernier Repas. De Walter Beschmont. Fantastique. Muet. 3 mn. Le suicide d'un désespéré en direct sur notre écran. C'est gros, drôle et d'un mauvais goût à la **Bad Taste** bien réjouissant.

Steps. de Cyril Tysz. Science-fiction. 14 mn. Deux étudiants descendent trop fort les escaliers et se retrouvent inopinément dans une cave inconnue. Ils tombent là sur une équipe d'extra-terrestres encore assez belliqueux. A la fois drôle et efficace avec un réel travail sur les maquillages bien éclatants.

Crazyland. D'Eric Charbonnel. Science-fiction. 12 mn. Un écrivain dépressif décide de se suicider. L'un de ses personnages va agir pour sauver le monde imaginaire qu'il avait créé dans ses romans. Plein d'effets spéciaux et un luxe de décors fabuleusement irréels.



STEPS

Circus. De Jean-Christophe Spadaccini. Fantastique. 10 mn. Par l'auteur d'**Etat Stationnaire**, prix de la mise en scène en 87, une nouvelle œuvre à la fois très bête et très méchante.

The Great Rock'n Roll Massacre 1 et 2. De Phil Tongeren et Jan Doense. Horreur. 5 mn. Hollande. Un guitariste bien éclaté voit se dérouler toute une série de meurtres sanglants avant de se voir confronté au maniaque. Un exercice de style, monté très clip, qui atteint des sommets dans l'infernal.

Guts IV. De Gabor Rassov et Lucio Mad. Trash movies. 6 mn. A chaque Festival correspond un volet de cette gigantesque fresque, et nous n'en sommes pas plus fiers pour ça. Cette année nous leur avons conseillé davantage de mesure dans l'élaboration de leur œuvre. Ils viennent justement de refuser. Qu'est-ce que vous voulez faire...

SELECTION 16 mm

Should Children Play with E.T.? De Yves Lavandier. Fantastique. 9 mn. Que faire lorsqu'on a 5 ans et que son meilleur ami, une poupée E.T. grandeur nature, s'anime soudain de dangereuse façon? Un suspense permanent et de splendides images crédibilisent à l'envi cet E.T. aux grands yeux bleus et au regard inquiétant.

Pupilles Miroirs. De Guillaume Tunzini. Fantastique. Noir et blanc. 10 mn. Un séduisant et insondable personnage se fait l'étrange pourvoyeur d'on ne sait quelle transaction horrible. L'arme dont il se sert pour se procurer des victimes: ses yeux. Un très bon travail sur le noir et blanc révélant des images lumineuses qui jouent sur les contrastes ombre et lumière pour composer un impensable univers urbain.

Les Naifs. De Philippe Sisbane. Animation/personnages réels. N. et B. et couleur. 6 mn. L'histoire d'un amour fou autant qu'impossible à travers toutes les dimensions, toutes les techniques, toutes les imaginations. Construit curieusement comme un film-annonce, **Les Naifs** fourmille d'idées et réinvente le langage cinématographique au moyen de plans ingénieux, d'images folles, de couleurs sublimes et d'une inspiration poétique rarement vue à l'écran. Six minutes d'ivresse, juste le temps qu'il vous faut pour quitter la Terre.



MONGOLITOS

Mongolitos. De Stéphane Ambiel. Trash movies. 5 mn. Tout comme le papier, l'action se déroule dans les toilettes d'un café. Dès la porte refermée les fantasmes de chacun peuvent s'exprimer à travers tout ce que la morale réprouve habituellement. Junk, pétasse, travelo, bonne sœur, campagnard, tout le monde passe aux aveux avant de tirer la chasse. A vue de nez (!) on pourrait craindre un film particulièrement odieux. Mais rassurez-vous, en fait c'est encore pire que ce qu'on craignait. Il en faut aussi des comme ça...

Jean-Pierre PUTTERS

SHOULD CHILDREN PLAY WITH E.T. ?



LES BILLETS

Les places pour le festival sont à retirer à l'avance à la Librairie du Cinéma *Movies 2000*, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris (Métro St Georges. Librairie ouverte de 14 h 30 à 19 h, tous les jours, sauf dimanche et lundi). Prix des places: 35 F pour toute la journée. Par correspondance: vous pouvez les obtenir en les commandant à *Mad Movies*, 4, rue Mansart, 75009 Paris. Uniquement par mandat-lettre ou mandat-postal (pour l'étranger: mandat-international) en joignant impérativement une enveloppe timbrée et libellée à votre adresse.

OUVERTURE

Le Festival aura lieu le samedi 1er octobre 1988 et se déroulera de 11 h 30 à 19 h au Théâtre de paris, 15, rue Blanche, 75009 Paris (métro Trinité). L'ouverture des portes s'effectuera dès 11 h et il est prudent d'arriver à l'avance.

EXPOSITION

Les personnes désirant exposer des travaux de maquillage, d'ouvrage ou effectuer des démonstrations d'effets spéciaux au cours du Festival sont priées de se faire connaître (en téléphonant à la revue, du 13 au 22 septembre, au 48.74.70.83). De la même façon, des tables seront gracieusement prêtées aux fanéditeurs désirant vendre leurs œuvres; dans la mesure de l'espace disponible.

CONCOURS DE MAQUILLAGE

Si vous voulez vous faire inscrire au concours de maquillage, vous pouvez le faire en téléphonant à *Mad Movies* (toujours au 48.74.70.83 et entre le mardi 13 septembre et le jeudi 22 septembre. Passé cette date, les inscriptions seront closes). Résultats et remise des prix en direct sur scène.

LE JURY

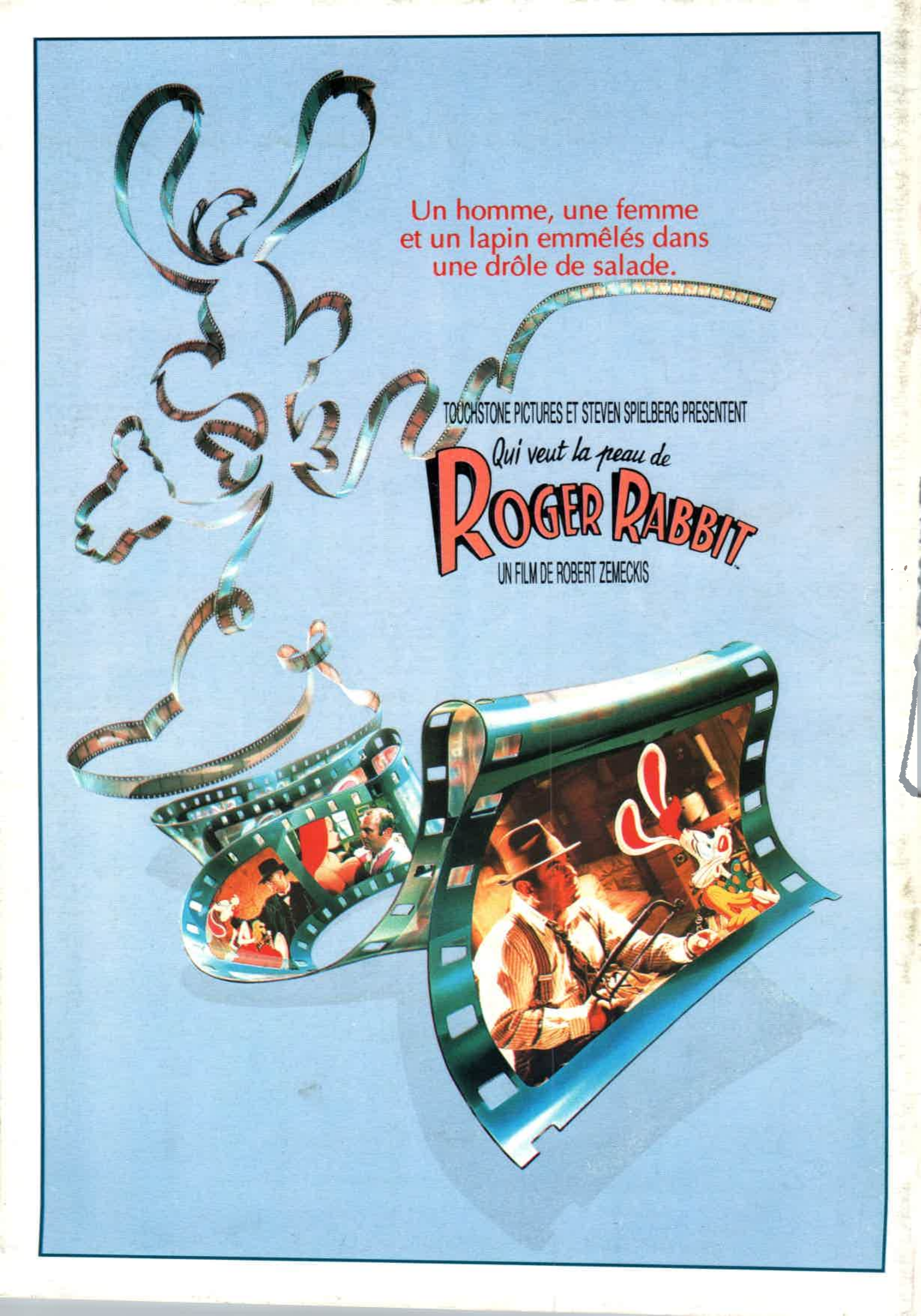
Un jury décernera de nombreux prix (de mise en scène, scénario, photo, grand prix, prix du jury, effets spéciaux, etc.) dont la composition est jusqu'ici la suivante: Jacques Gastineau (maquilleur), Jean-Pierre Dionnet (journaliste TF1), Alain Schlockoff (**L'Ecran Fantastique**), François Cognard (**Starfix**), Francis Leroi (réalisateur), Sangria (**la 5**), Jean-Pierre Putters (**Mad Movies**), Fiona Gélin (actrice), **Gotainer (chanteur), Renaud (idem), Au bonheur des Dames et... surprise !**



THEATRE DE PARIS - 15, rue Blanche 75009 Paris
SAMEDI 1er octobre, de 11h30 à 19h - Prix des Places : 35 F

ORGANISE PAR MAD MOVIES

Avec la collaboration de
ADAM MONTPARNASSE,
KODAK, NEWPHOT,
NEYRAC FILMS


Un homme, une femme
et un lapin emmêlés dans
une drôle de salade.
TOUCHSTONE PICTURES ET STEVEN SPIELBERG PRESENTENT
Qui veut la peau de
ROGER RABBIT
UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS